

Gustave Le Bon (1931)

Bases scientifiques d'une Philosophie de l'Histoire

Un document produit en version numérique par Roger Deer, bénévole,
ingénieur à la retraite, diplômé de l'ENSAIA de Nancy
(école nationale supérieure d'agronomie et de industries alimentaires)
Courriel : roger.derr@wanadoo.fr

Dans le cadre de la collection : "Les classiques des sciences sociales"
fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay, professeur de sociologie

Site web : <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web : <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Cette édition électronique a été réalisée par Roger Deer, bénévole, ingénieur à la retraite, diplômé de l'ENSAIA de Nancy (École nationale supérieure d'agronomie et de industries alimentaires)

roger.derr@wanadoo.fr

à partir de :

Gustave Le Bon (1931)

Bases scientifiques d'une philosophie de l'histoire.

Ouvrage illustré de: 1- Médailles traduisant les sentiments d'une époque; 2- Instruments de l'auteur pour mesurer les variations des personnalités biologiques correspondant aux changements de personnalités mentales; 3- Combinaisons

d'architecture montrant l'influence de races étrangères.

Une édition électronique réalisée à partir du livre de Gustave Le Bon, Gustave Le Bon (1931), **Bases scientifiques d'une philosophie de l'histoire.** Ouvrage illustré de : 1- Médailles traduisant les sentiments d'une époque ; 2- Instruments de l'auteur pour mesurer les variations des personnalités biologiques correspondant aux changements de personnalités mentales ; 3- Combinaisons d'architecture montrant l'influence de races étrangères. Paris: Ernest Flammarion, Éditeur, 1931, 324 pp. Sixième mille. Ouvrage jamais réédité. Collection: Bibliothèque de philosophie scientifique.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte : Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5" x 11")

Mise en page complétée le 22 janvier 2003 à Chicoutimi, Québec.

Édition revue et corrigée le 3 novembre 2006.



Table des matières

[Remarque de M. Roger Deer](#) sur cette édition numérique

Introduction. — [Les bases nouvelles d'une philosophie de l'Histoire](#)

Livre premier : **[Philosophie actuelle de l'univers.](#)** **[L'instabilité du monde et son évolution.](#)**

- Chapitre I. [Les forces créatrices.](#) La nature de l'homme et les limites actuelles de nos connaissances
- Chapitre II. [Les phénomènes de la vie et les formes ignorées de l'intelligence](#)
- Chapitre III. [Les origines de l'activité des êtres.](#) La vie inconsciente chez l'animal et chez l'homme
- Chapitre IV. [La variabilité des personnalités individuelles et collectives](#)

Livre deuxième : **[Les diverses interprétations de l'histoire.](#)**

- Chapitre I. [Les conceptions romanesques, théologiques et philosophiques de l'histoire.](#)
- Chapitre II. [Les généralisations historiques.](#)
- Chapitre III. [Les sources d'erreur en histoire.](#) Le prévisible et l'imprévisible
- Chapitre IV. [L'esprit critique en histoire](#)

Livre troisième : **[Les restitutions scientifiques de l'histoire](#)**

- Chapitre I. [Formes générales de l'évolution sociale](#)
- Chapitre II. [Détermination des événements par le témoignage](#)
- Chapitre III. [Détermination des événements historiques par l'étude des monuments, des inscriptions et des médailles](#)
- Chapitre IV. [Détermination des phénomènes sociaux par la statistique](#)
- Chapitre V. [Détermination de la mentalité d'un peuple par l'étude de ses productions littéraires](#)
- Chapitre VI. [Détermination du sens des mots dans l'étude de l'histoire](#)

Livre quatrième : **[Les éléments créateurs de l'histoire.](#)**

- Chapitre I. [Les forces ancestrales](#)
- Chapitre II. [Le caractère et l'intelligence](#)
- Chapitre III. [Les croyances mystiques à forme religieuse](#)
- Chapitre IV. [Les croyances mystiques à forme politique](#)
- Chapitre V. [Les coutumes, la morale, l'éducation](#)
- Chapitre VI. [Les institutions politiques](#)

Livre cinquième : [Les éléments désagrégateurs de la vie des peuples](#)

- Chapitre I. [Le déclin des croyances](#)
 Chapitre II. [Les illusions politiques](#)
 Chapitre III. [Les conflits entre les idées modernes d'égalité et les inégalités croissantes de l'intelligence](#)
 Chapitre IV. [Le rôle moderne des multitudes](#)

Livre sixième : [Les nouveaux facteurs de l'histoire](#)

- Chapitre I. [L'évolution économique du monde et les éléments modernes de la prospérité](#)
 Chapitre II. [Situation actuelle des principaux états de l'univers](#)
 Chapitre III. [Les nouveaux maîtres du monde. L'Hégémonie américaine](#)
 Chapitre IV. [L'évolution des civilisations](#)

Notes complémentaires :

- I. [Extraits de la correspondance de l'auteur avec divers personnages politiques et reproduction de leurs opinions sur quelques-unes des questions traitées dans ce volume.](#)
- a. [Les bases réelles du droit.](#)
 - b. [Conceptions diverses du terme : " démocratie ".](#)
 - c. [Le principe des nationalités.](#)
 - d. [Utilisation des documents psychologiques dans le gouvernement des peuples.](#)
 - e. [Détermination de l'évolution sociale par l'étude des divers peuples.](#)
 - f. [Le socialisme comme croyance religieuse.](#)
 - g. [Impuissance de la logique rationnelle contre certaines forces collectives.](#)
 - h. [Les conceptions possibles de l'histoire.](#)
- II. [Extraits des publications antérieures de l'auteur concernant quelques-unes des questions traitées dans ce volume.](#)
- a. [Les forces directrices de l'univers et l'explication des phénomènes.](#)
 - b. [L'imprévisible en histoire.](#)
 - c. [Les forces psychologiques.](#)
 - d. [Les formes de logique régissant l'histoire.](#)
 - e. [La volonté consciente et la volonté inconsciente.](#)
 - f. [Rôle de l'inconscient dans la vie des peuples.](#)
 - g. [Caractères fondamentaux des foules.](#)
 - h. [Le maniement des armes psychologiques.](#)
 - i. [Influence du passé dans la vie des peuples.](#)
 - j. [Fixité et mobilité des agrégats psychologiques constituant le caractère.](#)
 - k. [Propagation des croyances et contagion mentale.](#)
 - l. [L'idéal et la raison dans la vie des peuples.](#)
 - m. [Facteurs modernes de l'évolution des peuples.](#)
 - n. [Les exigences du nombre.](#)
 - o. [Conflits modernes entre la multitude et l'élite.](#)
 - p. [Rôle de l'opinion dans la vie des peuples.](#)
 - q. [Influence de la mentalité populaire sur les gouvernements.](#)
 - r. [Les mentalités radicale et jacobine.](#)
 - s. [Évolution des grands principes révolutionnaires, progrès moderne du despotisme.](#)

Conclusion générale

Remarque sur cette édition numérique

Par Roger Deer
22 janvier 2003

[Retour à la table des matières](#)

Il y a très peu de fautes (orthographe, typographie) dans ce livre. Voici la liste des difficultés que j'ai rencontrées avec les corrections éventuelles : (le numéro des pages correspond au pages du livre imprimé original)

p. 23 " **tribolites** " : je pensais qu'il s'agissait des trilobites mais les tribolites existent aussi.

p. 111 " **observavations** " remplacé par : observations.

p. 179 " **éternelles délices** " : au singulier délice est masculin, au pluriel il est féminin dans un sens littéraire, ce que j'ignorais.

p. 225 " que dépend les progrès " , remplacé par : que dépendent les progrès.

Gustave Le Bon

**Bases Scientifiques
d'une
Philosophie
de l'Histoire**

[Retour à la table des matières](#)

Les bases scientifiques d'une Philosophie de l'Histoire

Introduction

Les bases nouvelles d'une Philosophie de l'Histoire

[Retour à la table des matières](#)

Les principes généraux d'une science constituent sa philosophie. Lorsque cette science se transforme, sa philosophie se transforme également.

L'Histoire subit cette commune loi. La plupart des idées qui lui servaient de soutien s'étant évanouies tour à tour, elle cherche à remplacer ses anciennes bases d'interprétation.

Réduite au simple exposé des faits dont le monde a été le théâtre, l'Histoire semble un chaos d'invéraisemblances issues d'imprévisibles hasards. Les événements les plus importants s'y déroulent sans relation apparente. Des causes infiniment petites produisent des effets d'une prodigieuse grandeur.

Cette absence de relation visible entre l'insignifiance des causes et l'immensité des effets est l'un des phénomènes les plus frappants de la vie des peuples. Au fond de l'Arabie, un obscur chamelier se croyant en communication avec le ciel crée une religion issue de ses rêves et, en peu d'années, sous l'influence de la foi nouvelle, un grand empire est fondé. Quelques siècles plus tard, les paroles enflammées de nouveaux illuminés précipitent l'Occident sur l'Orient et la vie des peuples se trouve encore bouleversée. De nos jours, un infime état balkanique entre en conflit avec une puissante monarchie et l'Europe se voit ravagée par la plus sanglante des guerres qu'ait enregistrées l'Histoire.

Continuant cette série d'imprévisibles événements, quelques hallucinés, aveuglés par des illusions politiques aussi dépourvues de fondements rationnels que les anciennes croyances religieuses, s'emparent de la Russie et ce gigantesque empire sombre bientôt dans une profonde misère.

De tels faits déconcertent la raison. Sans doute, ils ont leurs causes — l'incohérence elle-même a les siennes — mais la détermination de ces causes parfois si lointaines et compliquées se place au-dessus des ressources de l'analyse.

*
* *

Les événements dont se compose l'histoire

-9-

naissent sous des influences diverses les unes permanentes, telles que le sol, le climat, la race; les autres accidentelles religions, invasions, etc.

Cette notion de cause est parmi celles qui exercèrent le plus souvent la sagacité des philosophes. Aristote donnait quatre sens différents au mot " cause ". Du point de vue pratique, il signifie le phénomène qui en produit un autre. Mais l'effet devient bientôt causal à son tour et en réalité, le monde se trouve constitué par un engrenage de nécessités dont chacune représente à la fois un effet et une cause.

En histoire, les événements s'enchaînent de telle façon qu'il faut remonter quelquefois fort loin, pour déterminer la succession d'influences qui les firent naître.

Une des grandes difficultés de la connaissance historique tient à ce que le présent qui nous enveloppe et que nous voyons bien est la création d'un lointain passé que nous ne voyons pas. Pour bien comprendre les événements il est nécessaire de remonter une longue série de causes antérieures.

Peu de faits sont isolables. en histoire. Les événements historiques forment avec ceux d'où ils dérivent une chaîne ininterrompue dont on ne peut séparer les anneaux. Sans les luttes civiles de Rome, les Césars étaient impossibles.

La guerre de 1871, eut pour cause immédiate une dépêche diplomatique et pour origines lointaines la bataille d'Iéna, suite de la Révolution française, elle-même conséquence d'une longue série d'événements antérieurs. Sans Iéna, nous n'aurions probablement pas connu l'unité politique de l'Allemagne qui engendra Sedan. En remontant ainsi dans l'échelle des causes, la victoire de Napoléon I^o aurait préparé le conflit. L'ultimatum de l'Autriche à la Serbie, phénomène initial de la Grande Guerre, fut l'aboutissement. d'une longue suite de faits et serait incompréhensible sans eux. Ses causes immédiates discussion de la Serbie avec l'Autriche et mobilisation consécutive de l'armée russe, etc., semblaient si peu importantes que les diplomates espéraient empêcher le conflit. Leurs efforts furent vains parce que derrière les faibles causes présentes s'élevait l'influence de forces accumulées depuis longtemps dans le même sens, et dont le poids dépassait de beaucoup les tentatives d'apaisement.

L'historien se bornant à rechercher les origines de la guerre européenne dans les pourparlers diplomatiques qui, en une semaine précipitèrent les unes sur les autres les grandes nations de l'Europe, ne comprendrait rien à la genèse de cette formidable catastrophe. Il en viendrait sans doute à se demander si tous ces hommes d'État, qui malgré leurs efforts évidents tendant à conserver la paix, arrivèrent à la guerre, ne furent pas frappés de démence. Une série de lointaines causes avaient créé des forces plus puissantes que leur volonté. En vain s'agitaient-ils pour maintenir une paix qui fuyait rapidement. En vain manifestèrent-ils un profond désespoir quand apparut le gouffre fatal ouvert devant eux : Ils ne pouvaient dominer le présent étant sans action sur le passé.

Si pour chaque événement l'on devait étudier la succession des causes éloignées qui le déterminèrent, l'histoire deviendrait impossible. Il faut donc se résigner à l'étude des causes immédiates., puis à l'examen sommaire des influences générales ayant agi pendant longtemps pour les créer. Des faits aussi imprévisibles que la fondation de grandes religions capables de changer les civilisations, ou la domination de l'Europe par un simple capitaine devenu empereur, constituent les accidents de

l'histoire. Mais à côté de ces bouleversements accidentels on constate un enchaînement assez régulier dans l'évolution des peuples. Les éléments fondamentaux de la vie sociale institutions politiques, propriété, famille, etc., suivent une marche aussi rigoureuse que celle conduisant une infime cellule à devenir chêne verdoyant. L'état présent d'un peuple est déterminé par la succession de ses états antérieurs. Le présent sort du passé comme la fleur de la graine.

*
* *

À l'époque, peu lointaine encore, où Bossuet résumait, dans un discours célèbre, les conceptions de son temps sur l'univers et sur l'homme, la philosophie de l'histoire pouvait se formuler en quelques lignes une toute-puissante Providence guidait le cours des choses, réglait le sort des batailles et aucun événement ne pouvait se produire en dehors de sa volonté.

Les savants ont généralement renoncé à cette conception, pourtant elle reste très répandue encore. Il y a peu d'années un premier ministre britannique déclarait du haut de la tribune que la Providence désignait visiblement l'Angleterre pour gouverner le monde. Quelque temps auparavant, c'était à l'Allemagne que, d'après son empereur, la même Providence avait confié ce rôle.

L'influence de divines volontés dirigeant la marche du monde, très vivante encore dans la vie des peuples, s'évanouit de plus en plus devant le déterminisme qui voit dans la nécessité l'âme directrice des choses.

L'histoire n'étant pas une science mais une synthèse de diverses sciences, sa conception varie nécessairement d'un âge à l'autre. Avec les progrès scientifiques sa philosophie actuelle implique certaines notions essentielles sur l'évolution de l'Univers et la nature de l'homme. Nous avons été ainsi conduit à étudier des sujets ne figurant pas habituellement dans les ouvrages d'histoire, bien qu'ils en soient les véritables bases.

*
* *

Jusqu'à une époque relativement récente — puisqu'un siècle et demi à peine nous en sépare — nos connaissances, en dehors du domaine des mathématiques et de l'astronomie, ne dépassaient guère celles enseignées, il y a deux mille ans, par Aristote à son royal élève Alexandre. L'air, le feu, la terre et l'eau étaient toujours considérés comme les éléments constitutifs de l'univers. L'électricité, la vapeur, et toutes les forces qui devaient dominer l'activité moderne demeuraient insoupçonnées, le monde des infiniment petits, inconnu. L'existence des êtres qui précédèrent l'homme à la surface du globe et les milliers d'années de préhistoire antérieures à l'aurore des civilisations restaient ignorés. Les livres religieux simplifiaient considérablement l'histoire de notre globe en assurant que depuis 6.000 ans seulement la volonté d'un Dieu tout-puissant avait brusquement fait sortir du chaos la terre avec tous les êtres qui l'habitent. Ignorant les barbaries de l'âge des cavernes, les philosophes admiraient la perfection imaginaire des sociétés primitives et les théoriciens de la Révolution prétendaient ramener violemment le monde à cette période de supposé bonheur.

La science a dissipé tous ces rêves. Elle renouvela entièrement nos idées sur les origines de la terre et de l'humanité, sur les phénomènes de la vie et leur évolution, sur la parenté de l'homme avec les animaux et leurs communes origines.

*
* *

Une des caractéristiques de l'âge actuel est l'étonnante rapidité du changement des idées. Elles naissent, grandissent, tourbillonnent et meurent avec une prodigieuse vitesse. Ce cycle s'observe dans tous les domaines de la connaissance.

En biologie, les idées de la transformation des êtres par une évolution continue, qui avaient profondément impressionné le monde savant, il y a un demi-siècle à peine, sont abandonnées et remplacées par le principe des mutations brusques.

En physique, les transformations ont été plus profondes encore. L'atome inerte des anciens physiciens est devenu un système solaire en miniature. L'éther, considéré comme élément essentiel à la transmission de la lumière, perd son existence et se trouve momentanément remplacé par des équations ne révélant rien du substratum qui leur sert de soutien.

L'immuable astronomie elle-même s'est considérablement modifiée. Elle croyait avoir atteint les limites des choses et, derrière cet univers borné, elle fait apparaître aujourd'hui des milliards de mondes d'une colossale grandeur.

*
* *

Une des découvertes les plus caractéristiques de la science moderne est la substitution de l'idée d'instabilité à celle de stabilité. La terre et les êtres qui la peuplent ont perdu leur illusoire fixité. Ils représentent des édifices en voie de destruction et de reconstruction permanente. Cette mobilité continue du monde s'est révélée comme une des lois fondamentales de son existence.

En histoire, les transformations n'ont pas été aussi profondes. Mais en pénétrant dans l'obscur région des causes, il apparut clairement que les raisons réelles des événements différaient beaucoup des illusoires interprétations acceptées comme dogmes pendant de longs siècles.

On ne pouvait d'ailleurs demander à l'histoire des précisions que les sciences commencent seulement à réaliser. Etant donnée la nature de notre intelligence, nous ne percevons cette science que sous forme d'événements isolés. Elle ne serait concevable d'une façon différente que par une intelligence assez haute pour voir chaque fait historique entouré de la série des causes qui l'ont engendré et des conséquences dont il sera suivi. Notre cerveau n'étant pas organisé pour la notion d'un tel ensemble, il faut bien se résigner à ne saisir que les fragments des choses.

*
* *

L'histoire est née des réactions de l'âme humaine sous des influences diverses, mais la nature réelle de cette âme est à peine connue encore. La psychologie — base essentielle de la connaissance de l'histoire — n'a réussi jusqu'ici qu'à en éclairer les contours.

Parmi les résultats qui ont permis de transformer nos conceptions de l'histoire, il faut mentionner spécialement celles relatives à la vie mentale étudiée par la psychologie moderne.

Bien que très rudimentaire encore, cette science contribue de plus en plus à modifier des opinions tenues jadis pour certitudes.

Elle a révélé que l'inconscient, héréditaire ou acquis, détermine le plus souvent les mobiles de la conduite; que des forces mystiques et affectives, très supérieures aux forces rationnelles, régissent cet obscur domaine; que l'unité de la personnalité n'est qu'apparente et résulte de combinaisons momentanées nous dotant de personnalités successives dont chacune prédomine suivant les événements. La constance des personnalités se trouve ainsi liée à la constance du milieu.

La psychologie montre encore que les erreurs de jugement sur les événements historiques tiennent, en général, à ce qu'on leur attribue une genèse rationnelle alors qu'ils résultent d'influences affectives et mystiques spéciales à chaque peuple, influences sur lesquelles la raison reste sans prise; que les croyances religieuses et les croyances politiques à forme religieuse ne s'édifient pas sur des raisons; que la mentalité d'une collectivité différant tout à fait de celle des individualités qui la composent, les mobiles susceptibles d'agir sur un être isolé n'ont aucune action sur le même individu faisant momentanément partie d'un groupe; que les erreurs tenues pour vérités jouèrent dans la vie des peuples un rôle dépassant parfois celui des vérités les mieux établies.

En dehors du récit des réalités constituant le côté matériel des civilisations, l'histoire comprend aussi l'étude des illusions religieuses et politiques qui les ont orientées. Dans le monde moderne comme dans le monde antique, l'influence de ces grands fantômes s'affirma toujours considérable. Pour les créer ou les détruire, de puissants empires furent bouleversés et d'autres le seront sans doute encore.

Les progrès de la raison ne doivent pas faire oublier le rôle prépondérant des illusions dans la vie des peuples. Elles créèrent de consolantes espérances et donnèrent à l'homme une force d'action qu'aucune influence rationnelle n'a jamais égalée. L'irréel s'est ainsi trouvé un grand générateur de réel.

*
* *

La philosophie de l'histoire n'étant que le dernier chapitre d'une philosophie générale de l'univers, nous avons été conduit à exposer rapidement quelques-unes des conceptions nouvelles que les progrès scientifiques permettent de formuler.

Au lieu d'isoler l'homme de l'immense passé dont il est la floraison, nous l'avons rattaché à l'ensemble des êtres qui le précédèrent sur notre planète et montré ainsi que le monde minéral, le monde végétal, le monde animal sont les étapes successives d'un vaste ensemble. Par des transitions insensibles, la matière inerte des premiers âges,

simple condensation d'énergie, s'est lentement transformée en matière vivante et finalement pensante.

Un tel exposé était nécessaire pour montrer les changements profonds en voie de s'opérer dans la pensée humaine sur des conceptions jadis considérées comme vérités éternelles et qui servaient de bases à l'interprétation de l'histoire.

Ne pouvant développer dans cet ouvrage tous les éléments d'une philosophie de l'histoire, j'ai ramené son étude aux quatre divisions suivantes :

1° Recherches scientifiques conduisant à modifier entièrement les anciennes idées sur les phénomènes de la vie, les origines de l'homme et l'évolution des éléments dont il est formé ;

2° Conceptions successives des historiens sur les divers faits historiques ;

3° Méthodes permettant de reconstituer les événements du passé et leurs causes ;

4° Recherches du rôle exercé sur les variabilités de la personnalité par les grands facteurs de l'histoire croyances religieuses et politiques, influences économiques, etc.

En étudiant les conjectures que la science permet de formuler sur les forces créatrices de l'univers, les origines du monde et son instabilité, la nature de l'homme, les phénomènes de la vie, les origines de l'activité des êtres, la vie instinctive, etc., nous verrons les anciennes doctrines, dont l'esprit avait jusqu'ici vécu, s'évanouir tour à tour et être remplacées par des principes entièrement nouveaux.

Edifiée sur ces bases scientifiques, l'histoire revêt un intérêt imprévu. Elle représente une synthèse de toutes les connaissances sur l'univers et sur l'homme. Nous assistons ainsi à la naissance d'une philosophie de la nature, et par conséquent de l'histoire, totalement différente de celles qui l'ont précédée.

Les bases scientifiques d'une Philosophie de l'Histoire

Livre premier

*Philosophie actuelle de l'univers.
L'instabilité du monde et son évolution*

[Retour à la table des matières](#)

Livre I : Philosophie actuelle de l'univers. L'instabilité du monde et son évolution

Chapitre I

Les forces créatrices.

La nature de l'homme et les limites actuelles de nos connaissances.

[Retour à la table des matières](#)

Les idées fondamentales dont la pensée humaine avait longtemps vécu, sur les origines du monde, la nature de l'homme, les forces créatrices de l'univers, subissent aujourd'hui des transformations complètes. L'acquisition, sur ces sujets, de connaissances scientifiques nouvelles ayant eu indirectement pour conséquence d'importants changements dans nos conceptions de l'histoire, nous en résumerons brièvement quelques-unes.

La première des conceptions séculaires détruite par la science fut celle relative à la création du monde. Les diverses religions le font sortir spontanément du néant par la volonté d'un créateur.

Des traditions identiques chez tous les peuples enseignaient également que l'homme s'était trouvé l'objet d'une création spéciale le séparant nettement des autres êtres. Avec une âme immortelle, un tout-puissant créateur lui avait donné la raison ; les autres êtres ne possédaient, pour s'orienter dans la vie, que d'automatiques instincts.

Après avoir relégué la terre au rang modeste qu'elle occupe dans le monde, la science devait bientôt rattacher l'homme à la longue série des êtres qui le précédèrent.

Aux anciennes idées sur leur création a succédé la théorie de l'évolution par transformations successives, allant du microbe des premiers âges jusqu'à l'homme. L'antique notion de stabilité se vit ainsi progressivement supplantée par celle d'instabilité.

Les premiers êtres étaient formés de simples cellules infiniment petites, comparables aux microbes actuels. Ils donnèrent bientôt naissance à des végétaux plus compliqués puis à des animaux divers reptiles, poissons, etc... dont quelques-uns, gigantesques, étaient assez forts pour anéantir les autres. Ces rois provisoires de la création eurent l'existence d'une durée parfois très longue, mais qui pour aucun ne se prolongea indéfiniment. Suivant les chiffres donnés par M. E. Perrier, directeur du Muséum : “ Les scorpions et les requins persistent pendant une dizaine de millions d'années. Les énormes cloportes marins, les trilobites prospèrent pendant quinze millions d'années, puis disparaissent. Les trilobites furent enfin détruits par d'autres coquillages, les bélemnites.

Nos huit mille ans de civilisation semblent d'une durée bien courte auprès de tels chiffres.

D'autres recherches montrèrent. qu'aux huit à dix mille ans connus de l'histoire il fallait ajouter cinquante à cent mille ans au moins de préhistoire.

Tout ce temps fut nécessaire à l'homme pour se dégager lentement du monde animal dont il était issu. Pendant cette période, ignorant agriculture et les métaux, ne possédant pour armes que des fragments. de silex grossièrement taillés et n'ayant pour demeure que des cavernes, il ébaucha les rudiments de sa future grandeur.

*
* *

Malgré toutes les découvertes, un abîme irréductible semblait persister encore entre l'animal et l'homme. Un stade nouveau de la pensée devait être franchi avant de reconnaître que s'ils se différencient par l'intelligence, cette inégalité porte sur la quantité et non sur la nature de cette intelligence.

Pour la science moderne, l'homme n'est plus que le terme ultime de la longue série des êtres qui l'ont précédé. S'il les dépasse immensément dans le cycle de la vie intellectuelle, il reste leur égal dans le cycle de la vie organique et, comme nous le rappellerons plus loin, s'en distingue assez peu dans celui de la vie affective.

Les différences intellectuelles séparant l'homme de l'animal semblent immenses parce que nous comparons le civilisé à des animaux restés aux phases d'évolution inférieure. Les dissemblances s'évanouissent ou tout au moins s'atténuent quand on met en parallèle avec les animaux, non pas l'homme actuel mais ses ancêtres qui, pendant une longue série de siècles, vécurent au fond des cavernes au milieu des grands mammifères dont ils se distinguaient bien peu.

Les sociétés rudimentaires formées par nos primitifs aïeux ne semblent pas avoir possédé une organisation très supérieure à celle que les investigations modernes firent apparaître dans les diverses sociétés animales.

Après avoir longtemps négligé leur étude, la science finit par y découvrir des organisations fort ingénieuses, des lois morales extrêmement sévères et certaines aptitudes dévoilant des formes d'intelligence ignorées par l'homme et que, faute d'explication, il qualifie d'instincts. Beaucoup de sociétés animales ne se montrent pas inférieures à certaines peuplades primitives; celles du centre de l'Afrique, par exemple.

L'abîme jadis supposé entre les sociétés humaines et les sociétés animales provenait donc uniquement d'une insuffisance d'observation.

*
* *

Les conceptions anciennes sur la création du monde et la nature de l'homme dérivait de cette croyance générale chez tous les peuples, à tous les âges de leur

histoire, que la terre et l'humanité étaient conduites par des êtres supérieurs, maîtres souverains de l'univers.

De nos jours, la pensée religieuse et la pensée scientifique en sont arrivées à suivre deux directions nettement divergentes. Dans les concepts traditionnels, des dieux souverains qu'il faut implorer dirigerait toujours le monde; dans les concepts scientifiques ces dieux personnels se trouvent remplacés par des forces impersonnelles qu'il est possible d'asservir.

Des observations multipliées sont venues prouver que l'instabilité et le changement étaient les conditions nécessaires de tous les éléments de l'univers depuis le rocher, dont la rigidité semblait défier le cours des âges, jusqu'aux astres brillants qui scintillent dans la nuit. La nature ne connaît pas le repos. La mort elle-même ne saurait mettre fin aux constantes modifications subies par tous les êtres et qui sont les conditions fondamentales de leur évolution. Scientifiquement considérée, c'est-à-dire en faisant abstraction des croyances religieuses, elle apparaissait jadis comme une destruction définitive. Avec les théories nouvelles, en considérant la personnalité comme un simple agrégat d'individualités ancestrales, la mort devient une forme nouvelle de la vie.

*
* *

Tel que la science le conçoit aujourd'hui, l'univers semble constitué par un enchaînement de nécessités déterminant l'évolution des êtres et des phénomènes.

Le rôle de la nécessité comme élément créateur apparaît dans tous les phénomènes de la nature.

Cette notion moderne ne correspond nullement à l'antique idée de fatalité. Elle signifie simplement que chaque phénomène est rigoureusement déterminé par certaines causes.

Le noir charbon devient nécessairement un diamant scintillant quand se manifestent certaines conditions de milieu. L'eau devient nécessairement liquide, solide ou gazeuse sous des influences fixes.

Cette notion de nécessité ne constitue pas d'ailleurs une simplification des phénomènes. Leur interprétation est bien plus compliquée en réalité qu'à l'époque où la divine providence fournissait une explication universelle des choses.

Impuissante à créer la science peut seulement coordonner les nécessités qui déterminent l'apparition des êtres ou des choses. C'est ainsi qu'elle manie sans rien connaître de leur nature la chaleur, l'électricité et la vie. Quant aux explications la science se borne à dire :

La chaleur est une force inconnue dans son essence, capable de dilater les corps et qui se mesure par le degré de cette dilatation La pesanteur est une force inconnue dans son essence capable d'attirer les corps et qui se mesure par la puissance de cette attraction. L'électricité est une force inconnue dans son essence, capable de produire certains effets lumineux calorifiques, etc., et qui se mesure, elle aussi, par l'intensité de ces effets. Ces constatations marquent la limite de nos connaissances. La région des causes reste encore fermée.

*
* *

L'astronomie, qui ne comptait, jadis, que quelques milliers d'étoiles au firmament, en a découvert des millions et ce nombre augmente chaque jour avec la croissante perfection des méthodes d'observation. Les bornes de l'univers reculant toujours, il faut bien le supposer maintenant sans limites, c'est-à-dire sans commencement et sans fin.

Le monde est-il conduit par un déterminisme absolu résumé dans l'hypothèse de Laplace suivant laquelle une intelligence suffisante aurait pu lire dans la nébuleuse tous les événements successifs de l'histoire ? Alors même que cette hypothèse serait démontrée, on est bien obligé de se conduire comme si elle ne l'était pas.

Subissant la loi d'évolution qui condamne toutes choses à changer, les astres se trouvent nécessairement à des phases de développement extrêmement inégales. Il semble, dès lors, probable que les êtres habitant leur surface ont franchi, eux aussi, des périodes inégales de développement. Il en existe, sans doute, dont l'intelligence est à celle de l'homme ce qu'est cette dernière à celle d'un insecte.

Le pouvoir absolu étant un attribut de l'infini savoir, la puissance de ces êtres supérieurs sur la nature doit être immense. Lisant aussi facilement, peut-être, dans le passé que dans l'avenir, ils posséderaient des connaissances dont nous pouvons à peine entrevoir l'étendue.

C'est dans le mystère impénétré de ces régions lointaines que la foi mystique peut de nos jours placer les dieux dont l'âme humaine ne s'est jamais passée.

Livre I : Philosophie actuelle de l'univers. L'instabilité du monde et son évolution

Chapitre II

Les phénomènes de la vie et les formes ignorées de l'intelligence

[Retour à la table des matières](#)

L'histoire n'a pas à s'occuper de la structure des êtres dont elle enregistre les actes. Il est cependant utile d'indiquer sommairement la nature de nos connaissances sur les phénomènes de la vie et de la pensée dont toutes les actions humaines et leur interprétation dérivent.

On n'étudie habituellement les manifestations vitales que chez les animaux et chez les végétaux, comme si le règne minéral demeurait hors du cycle de la vie.

Avec les progrès scientifiques, cette distinction ne saurait être maintenue.

La vie est constituée par un ensemble de réactions dont quelques-unes, telles que la sensibilité, sont communes à tous les êtres, de la pierre jusqu'à l'homme, alors que d'autres, telles que la pensée, ne s'observent que chez les êtres supérieurs.

La sensibilité est le phénomène le plus simple et le plus général de la vie. Toute matière la possède. Des observations précises ont prouvé que des corps extrêmement rigides, insensibles en apparence, une barre d'acier, par exemple, réagissaient sous l'influence d'une élévation de température d'un millionième de degré, c'est-à-dire à la chaleur que produirait une bougie placée à une dizaine de kilomètres.

La sensibilité de la matière est la conséquence d'une adaptation rapide aux changements de milieu qui l'entourent. Sous les variations diverses du milieu le même corps prendra la forme liquide, gazeuse, cristalline ou colloïdale, pour s'adapter aux influences extérieures.

On peut encore considérer comme une manifestation vitale de la matière le mouvement permanent des particules dont sont formés les atomes qui la composent. Chacun d'eux, malgré sa petitesse infinie, est formé de particules gravitant autour d'un centre comme tournent les planètes autour du soleil. Le bloc constitué par un rocher semble immuable. Il l'est dans son ensemble pour un certain temps, en effet,

mais non dans les parties qui le composent puisqu'elles sont sensibles aux moindres variations de température ¹.

*
* *

Très supérieur par certaines réactions au monde minéral, le monde végétal présente, à l'état rudimentaire, des phénomènes dont la complexité se manifesterait seulement dans le monde animal. Cette différence de degré fut l'origine de l'ancienne distinction entre le monde minéral et le monde vivant.

Les deux grands mobiles de l'activité des animaux, le plaisir et la douleur, apparaissent déjà à l'état d'ébauche dans le monde végétal.

La plante fuit la douleur et recherche le plaisir, lorsque, gênée par l'obscurité, elle surmonte de multiples obstacles pour trouver le rayon de soleil dont elle a besoin et qui constitue son bien-être.

¹ Le lecteur que ces questions pourraient intéresser les trouvera développées dans mon livre *l'Évolution de la Matière*. A la suite de recherches continuées pendant dix ans et dont j'ai publié les détails dans dix-huit mémoires, j'étais arrivé à la conclusion que, contrairement à toutes les idées reçues, la matière se trouvait constituée par une colossale condensation d'énergie, dont j'avais, d'ailleurs, précisé l'ordre de grandeur. Ces résultats, qui étonnèrent d'abord, ont été confirmés par les recherches récentes de divers physiciens. Elles sont résumées dans un article de M. le professeur Boutaric, publié par la *Nature* le 15 avril 1929. Il contient les lignes suivantes : " Les expériences de Rutherford apportent un argument précis en faveur de l'hypothèse soutenue, pour la première fois, par Gustave Le Bon, que les atomes sont des édifices instables " renfermant une réserve considérable d'énergie, énergie intra-atomique, qu'ils pourraient libérer par leur désintégration. "

Les recherches récentes de physiciens montrent que l'ancien atome composé d'éléments inertes, sans structure, est, au contraire, d'une complication excessive.

Chacun d'eux se compose de petites particules électriques négatives qualifiées d'électrons, en rotation permanente autour d'un centre d'électricité positif qualifié proton, comme les planètes tournent autour du soleil.

La plus grande partie de l'atome serait donc vide. On a calculé que si on rapprochait au point qu'ils puissent se toucher tous les éléments des atomes, le volume d'un homme adulte de cent kilos serait très inférieur à celui d'une tête d'épingle, mais cette tête d'épingle pèserait toujours cent kilos. Ce rapprochement des atomes paraîtrait s'effectuer dans diverses étoiles, notamment dans le compagnon de Sirius.

La densité de la matière y serait pour cette raison cinquante mille fois supérieure à celle de l'eau.

Ces phénomènes de sensibilité s'accompagnent de beaucoup d'autres de même ordre tels que ces ébauches de lutte pour l'existence constatées sur les racines de certains arbres, le marronnier, par exemple, cheminant très loin afin de disputer dans le sol aux racines d'autres plantes les matières alimentaires qui lui sont indispensables. Pour transformer ces manifestations en actes mécaniques, à une époque où la science avait cru devoir établir des cloisons étanches entre la matière et la vie, le terme tropisme fut imaginé, mais il représente un effet et non une cause.

Parmi ces cloisons étanches jadis établies par la science à ses débuts figuraient les différences imaginées primitivement entre les animaux et l'homme. Elles s'évanouissent de plus en plus aujourd'hui.

En ce qui concerne la vie organique, l'égalité entre l'homme et les animaux est totale. Chez le plus humble des mammifères, toutes les fonctions de la vie physiologique circulation, digestion, respiration, etc., s'accomplissent exactement comme chez l'homme.

Dans le cycle des sentiments et des passions constituant la vie affective, la différence entre l'homme et les animaux est notable, mais non pas immense. La jalousie, la haine, l'amour et toutes les passions qui mènent l'homme dirigent aussi l'animal.

C'est seulement la vie intellectuelle qui marque la véritable différence entre l'animal et l'homme. Dans ce cycle supérieur de la vie, la distance entre eux est assez grande pour expliquer que l'homme ait pu se croire l'objet d'une création spéciale.

*

* *

Pour devenir vivante, la matière prend toujours une forme cellulaire. C'est dans le sein de ces cellules que la chaleur, l'électricité, les forces diverses fournies par l'air et les aliments se transforment en énergies nouvelles nécessaires au déroulement de la vie.

Parmi les forces dont l'ensemble constitue la vie organique, les unes se conduisent comme des agents aussi aveugles que la pesanteur, d'autres, au contraire, paraissent diriger, avec une merveilleuse clairvoyance, des opérations

infiniment supérieures à celles que pourraient non pas réaliser, mais simplement comprendre la raison la plus éclairée. Mesurées à l'échelle de nos jugements humains elles révéleraient une merveilleuse sagacité directrice.

Une transcendante perspicacité semble diriger le travail cellulaire. Dans l'état actuel de la science aucun savant ne saurait résoudre les formidables problèmes de physique et de chimie, dont la solution est trouvée à chaque instant par d'humbles cellules.

Le corps d'un mammifère quelconque peut être comparé à une vaste usine comprenant plusieurs milliards de cellules microscopiques dont chaque groupe représente une association d'actifs ouvriers ¹. Ces groupes sont placés sous la direction de centres nerveux qu'on pourrait qualifier centres de raisonnement biologique.

Chacune de ces catégories d'ouvriers cellulaires est occupée à des besognes différentes, parfaitement définies. Des équipes de petits chimistes fabriquent sans cesse des produits compliqués que d'autres répartissent, pour servir à l'entretien des organes.

Au sein d'une usine ordinaire, le labeur est facile parce que chaque ouvrier accomplit toujours les mêmes manoeuvres. Dans l'usine vivante, l'ouvrier doit modifier sans répit son travail selon les circonstances. Lorsque, par exemple, un virus quelconque est injecté à un animal, des centres nerveux inconnus prescrivent à certaines cellules de fabriquer un de ces produits nommés anticorps, dont la composition compliquée varie avec la nature des poisons qu'il s'agit de neutraliser.

Nous en sommes ainsi réduits à supposer chez les cellules vivantes des formes de connaissance immensément supérieures à notre intelligence mais limitées à des buts déterminés.

Le mécanisme de ces forces nous est encore aussi inconnu que la nature de celles qui font surgir des cellules cérébrales les prodigieux édifices de la pensée.

*
* *

¹ Le nombre de ces petits ouvriers est prodigieux. Les globules sanguins, par exemple, sont de 4 à 5 millions par millimètre cube. Après avoir parcouru 4 à 500.000 fois le trajet du coeur aux divers organes, ils vont terminer leur existence dans la rate et sont remplacés par de nouveaux globules.

L'embryologie et la paléontologie montrent que les formes présentes sont déterminées par leurs états antérieurs. Chaque individu commence son existence par une cellule analogue à celle qui, dans un passé lointain, fut le point de départ de la vie ; mais le chemin qu'il fallut des entassements de siècles pour parcourir est franchi en quelques semaines dans le sein maternel. Durant son état embryonnaire, l'être ne fait qu'ébaucher les formes intermédiaires où il s'était autrefois stabilisé pendant son immense vie ancestrale.

Ces mystérieuses influences dominatrices qui condamnent le monde à toujours changer ne sont que les manifestations visibles de nécessités invisibles, substratum ignoré des choses, synthétisées dans le terme nature.

Toutes les observations contenues dans ce chapitre, bien que s'éloignant en apparence de la philosophie de l'Histoire, s'y rattachent étroitement. Elles nous montrent quelle accumulation d'âges il fallut pour que les atomes de la primitive nébuleuse, d'où notre monde dérive, aient progressivement passé de la vie minérale à la vie pensante.

Livre I : Philosophie actuelle de l'univers. L'instabilité du monde et son évolution

Chapitre III

Les origines de l'activité des êtres. La vie inconsciente chez l'animal et chez l'homme

[Retour à la table des matières](#)

Toutes les causes de l'activité des êtres, du microbe à l'homme, peuvent se ramener à une seule le désir ; désir d'atteindre le plaisir, désir de fuir la douleur. Il n'est donc pas inutile d'étudier l'influence des éléments psychologiques moteurs de nos actes dans un livre consacré à l'histoire.

Cette assertion relative au principe initial de toute activité pourrait sembler choquante à première vue, en raison des sens divers attribués aux mots plaisir et douleur.

On peut objecter, en effet, que ce n'est pas par plaisir que l'on soigne une maladie contagieuse, que l'on se jette à l'eau ou au feu pour sauver son semblable. Mais, en réalité, dans ce cas, comme dans beaucoup d'autres du même ordre, le terme plaisir signifie simplement la satisfaction éprouvée en obéissant à un devoir. La douleur serait, au contraire, constituée par le refus de s'y conformer.

On ne voit pas non plus, au premier abord, quel rôle peut jouer le plaisir dans l'action de couvrir, à laquelle s'assujettit l'oiseau. On ne l'aperçoit pas davantage dans la peine que prend l'insecte pour préparer la nourriture du ver sorti de l'oeuf qu'il ne verra pas éclore.

En réalité, l'instinct qui pousse à de tels actes est un désir fixé par l'hérédité et la douleur consisterait à n'y pas céder.

Plaisir et douleur sont donc l'origine de toutes les suggestions d'où dérivent les actes du monde vivant. Le caractère impératif de ces suggestions dépend du degré d'évolution des êtres. Le primitif y obéit immédiatement, sans réfléchir, comme le fit Esaü vendant son droit d'aînesse lointain contre le plat de lentilles présent. La civilisation apprend progressivement à discipliner les impulsions nuisibles en opposant l'image d'une conséquence éloignée à la satisfaction d'un désir immédiat.

Si un Dieu tout-puissant supprimait plaisir et douleur, la vie s'éteindrait rapidement à la surface du globe. Ne connaissant plus ni la faim, ni la soif, ni l'amour, ni aucun mobile d'action, nul motif, même d'ordre intellectuel, ne pourrait faire sortir l'être vivant d'une indifférente inertie dont la mort serait la fatale conséquence.

*
* *

Bien que les analogies entre la vie des êtres organisés et celle de la matière soient assez éloignées, on peut dire, en considérant le désir comme une attraction et la douleur comme une répulsion, que ces deux phénomènes s'observent aussi dans le monde matériel. C'est, en effet, par des attractions et des répulsions produites au sein de la matière que se manifestent les forces physiques pesanteur, chaleur, électricité, etc. Les deux grandes constantes de l'univers le mouvement, c'est-à-dire la force, et

la résistance au mouvement, c'est-à-dire l'inertie, se traduisent également par attractions et répulsions.

Il ne faudrait pas, cependant, pousser trop loin ces analogies.

Ce serait, d'ailleurs, savoir bien peu de chose de la vie des êtres que de se borner à étudier les éléments fondamentaux de leur activité. Le plaisir et la douleur peuvent être engendrés par une foule de causes et ce sont ces causes diverses besoins, passions, sentiments qu'il importe de connaître quand on veut déterminer les origines des événements qui constituent la trame de l'histoire.

*
* *

Confinée dans l'étude de la raison consciente, l'ancienne psychologie ne tenait aucun compte des influences inconscientes qui, en réalité, sont la source de tous les actes de l'animal à l'homme. Elle séparait complètement l'instinct de la raison. Pour expliquer la conduite des animaux, on avait créé une de ces théories mystiques dont les sciences sont encore pleines. La bienveillante nature leur aurait donné une aptitude spéciale, l'instinct, permettant de se conduire sans raisonner. On différenciait l'instinct de la raison en assurant que le premier constitue un mécanisme, obligeant les animaux à faire toujours les mêmes choses de façon invariable. Beaucoup de savants, Descartes notamment, considéraient l'animal comme un simple automate répétant aveuglément des actes identiques, sans pouvoir les changer.

Une telle théorie n'est plus défendable aujourd'hui. En observant mieux les animaux, du mammifère élevé au plus humble insecte, on les a vus varier leurs actes selon le but à remplir, ce qui est justement la caractéristique de la raison et le contraire de l'instinct automatique.

Plusieurs naturalistes ont cru pouvoir considérer les instincts comme de simples accumulations héréditaires. Il est beaucoup de cas que cette explication ne saurait éclaircir, telle l'habileté prévoyante avec laquelle certaines guêpes paralysent d'autres insectes de façon à les immobiliser jusqu'à ce que la larve de la guêpe soit assez développée pour s'en nourrir.

Les actes de cette nature peuvent être qualifiés de purement instinctifs, mais il en est d'autres dans lesquels la conduite varie suivant les circonstances et présente, par conséquent, les caractères fondamentaux de la raison. C'est ce qui fait dire à de

savants naturalistes, le professeur Bouvier notamment, que les insectes raisonnent comme l'homme. En réalité, il semble plus exact de supposer que l'animal ne raisonne pas comme l'homme,, mais possède des modes de connaissance différents des nôtres. Ce serait eux qui détermineraient la conduite de certains moustiques, le *culex pipiens* notamment. En pleine saison de ponte, sa femelle retient ses oeufs pendant plusieurs semaines si elle ne dispose pas suffisamment d'eau pour assurer la vie de sa progéniture. L'émission des oeufs est donc chez elle un acte volontaire. Elle agit ainsi uniquement dans l'intérêt lointain de l'espèce. Les moeurs des abeilles échappent également aux anciennes définitions de l'instinct. Non seulement elles modifient leurs méthodes de construction et d'approvisionnement alimentaire suivant le climat, mais, en outre, elles possèdent la faculté merveilleuse de modifier à volonté le sexe de leurs larves en changeant la composition chimique de la nourriture. Quand un accident prive la ruche de sa reine, elles donnent l'alimentation permettant de transformer une larve en nouvelle reine.

Nombreuses sont les observations du même ordre. Il en résulte que l'instinct ne peut plus être envisagé comme une sorte de faculté invariable, donnée par la nature aux animaux en les créant. Il fait partie de ces forces inconscientes qu'on peut constater chez l'animal et chez l'homme, facultés dont la science commence seulement à soupçonner l'importance.

*
* *

La vie inconsciente semble pouvoir être divisée en inconscient organique et en inconscient psychique.

L'inconscient organique, forme d'activité transcendante dont la nature reste totalement inconnue, préside aux fonctions vitales circulation, respiration, digestion, évolution des organes, etc. Les opérations exécutées sous son influence sont, nous l'avons rappelé déjà, tellement compliquées, que le monde n'a pas encore vu naître un génie capable de les comprendre.

L'inconscient psychique, aussi ignoré, d'ailleurs, dans son essence que le précédent, est à la base des fonctions intellectuelles et emmagasine leur travail. C'est de son utilisation que toute éducation dérive. Grâce à sa propriété d'accumuler et de conserver les impressions, des choses apprises avec effort se pratiquent ensuite sans effort. L'éducation est donc bien, comme j'ai essayé de le montrer ailleurs, l'art de faire passer le conscient dans l'inconscient.

Bien que la science n'ait pas encore pénétré fort avant dans l'étude de l'inconscient, elle constate de plus en plus que dans cette région s'élaborent les mobiles de beaucoup d'actes attribués jadis à la seule raison. J'ai comparé ailleurs la vie purement intellectuelle à ces petits îlots émergeant à la surface des océans et qui ne sont, le plus souvent, que les sommets de grandes montagnes sous-marines. Les hautes montagnes invisibles représentent l'inconscient, les petits sommets à peine perceptibles, la vie consciente.

La supériorité immense de l'homme sur l'animal est d'avoir pu sortir un peu de la vie instinctive subconsciente dans laquelle ce dernier reste plongé. Il n'en sort d'ailleurs qu'à demi et jamais pour longtemps.

La civilisation sert à refréner les suggestions inconscientes nuisibles à l'individu et à la société. Les Codes, ceux religieux surtout, fournissent des représentations mentales inhibitives, c'est-à-dire des suggestions permanentes capables de refréner les suggestions variables provoquées par les désirs.

*
* *

Le conflit entre les impulsions inconscientes de la vie affective et les influences conscientes de la vie intellectuelle domine l'histoire des peuples. De la vie intellectuelle surgissent les merveilles de la science, qui déterminent les progrès de la civilisation. De la vie instinctive naissent les passions et toutes les luttes qui perturbent l'existence des peuples. Il en sera sans doute ainsi jusqu'au jour où, dégagée de la vie inconsciente ancestrale, l'humanité aura suffisamment évolué pour que puisse prédominer le rôle de la raison. Elle n'en est pas encore à cette phase, c'est pourquoi l'histoire contient si peu d'événements inspirés par la pure raison. L'homme a construit des monuments, déterminé le cours des astres, mais dans les actions qui constituent la vie des peuples, l'influence de la logique rationnelle reste toujours bien faible.

Nous voilà fort loin de l'idée que la vie inconsciente soit spéciale aux animaux. Il suffisait d'y regarder attentivement pour constater qu'elle forme le fond de notre existence individuelle et sociale. C'est d'habitudes inconscientes qu'une vraie morale dérive et c'est sur des coutumes devenues inconscientes que la stabilité des civilisations repose.

Ces coutumes jouent un rôle prépondérant dans la vie des sociétés. Elles créent l'unité de pensée et d'action sans lesquelles aucune civilisation ne peut durer. Dès qu'un peuple perd les coutumes directrices de son activité, il oscille au gré du hasard et tombe dans l'anarchie. Sans les habitudes inconscientes qui orientèrent sa vie, l'humanité n'aurait pas eu d'histoire.

Livre I : Philosophie actuelle de l'univers. L'instabilité du monde et son évolution

Chapitre IV

La variabilité des personnalités individuelles et collectives

[Retour à la table des matières](#)

Parmi les notions psychologiques en voie de disparaître figure l'invariabilité de la personnalité.

Supposée jadis unique, cette personnalité apparaît de plus en plus multiple et composée d'éléments auxquels seule la constance du milieu confère une apparente unité.

L'ancienne notion d'invariabilité de la personnalité semblait justifiée par le fait que chaque individu manifeste un certain nombre de réactions se répétant dans la vie

courante, sans grands changements. Sans doute, certaines variations de caractère chez un même individu avaient toujours été observées, mais l'ignorance de leur nature et des mobiles réels dont elles émanent les faisait qualifier du terme obscur de caprices.

L'illusion d'une personnalité invariable reposait également sur celle de la stabilité matérielle apparente du corps. La personnalité physique, en effet, qui sert de cadre à la personnalité morale, se transforme assez lentement pour donner l'impression de l'invariabilité.

En réalité, la personnalité corporelle varie, elle aussi, constamment. L'illusion de sa fixité résulte seulement de l'imperfection de nos moyens d'observation. Il faut des années à l'œil humain pour constater ce qu'un instrument de précision suffisante indiquerait en quelques minutes.

Qu'il s'agisse de personnalité physique ou de personnalité morale, on ne revoit jamais deux fois le même être. Ce que nous connaissons des hommes qui nous entourent et ce qu'ils en connaissent eux-mêmes révèle seulement une de leurs personnalités possibles. Il est cependant indubitable que ces variations n'éliminent pas l'influence constante de l'hérédité. Chaque cellule nouvelle, héritière d'une cellule antérieure, conserve forcément un certain nombre de ses aptitudes. Ces éléments ataviques donnent à l'individu des dispositions innées dont quelques-unes sont communes à tous les êtres d'une même famille ou d'une même race.

Chez les peuples stabilisés depuis longtemps par des intérêts communs et des croyances communes, les variations de personnalité sont limitées. Il en résulte qu'Anglais, Allemands, Français, etc., possèdent sur certaines questions un fonds de sentiments et d'idées semblables à ceux de leurs compatriotes mais différant notablement d'un peuple à l'autre. Chez les peuples non stabilisés, les Slaves, par exemple, la personnalité varie constamment.

En dehors de cette stabilité profonde de certains éléments de la race, maints changements de personnalité se produisent sans cesse au courant de la vie journalière. On pourrait même dire que l'individualité quotidienne varie avec les événements et suivant les êtres que nous fréquentons. La mentalité de ces êtres détermine la nôtre comme les variations de température entraînent celles du thermomètre.

Ces observations permettent d'expliquer des phénomènes qui sans elles resteraient inintelligibles. Lorsque, par exemple, dans une seule journée, nous voyons la même personne énoncer des propositions de valeur très inégales, nous pouvons affirmer que, malgré les apparences, nous étions successivement devant deux êtres différents n'ayant de commun que la forme.

*
* *

La principale cause de nos variations de personnalité tient au changement de nos représentations mentales. Ce sont d'elles, en effet, que découlent nos jugements, nos joies et nos douleurs. Les plus grands bienfaiteurs de l'humanité seraient des génies capables de donner aux hommes le pouvoir de créer, au gré de leurs désirs, des représentations mentales de bonheur aussi vives que celles provoquées par des réalités. Les êtres ainsi persuadés seraient parfaitement heureux puisque tous leurs rêves sembleraient réalisés. Ils deviendraient, par exemple, instantanément les égaux des plus puissants monarques et habiteraient, par un seul acte de leur volonté, de très luxueux palais.

Tous les fondateurs de religions Bouddha, Jésus, Mahomet, etc..., n'ont transformé le monde que parce qu'ils ont donné aux humains le pouvoir de se créer des représentations mentales voisines de celles apportées par la réalité. Mais ces représentations étaient conditionnées —et par conséquent imparfaites — puisqu'elles faisaient osciller l'esprit entre un perpétuel malheur et un définitif bonheur. C'est pour obéir à des représentations mentales que tant d'hommes ont sacrifié leur vie au triomphe des chimères qui les dominaient.

On peut conclure de ce qui précède qu'une représentation mentale agit comme une réalité et peut créer momentanément une nouvelle personnalité.

*
* *

Nos multiples personnalités ont des origines bien distinctes : 1° les éléments ancestraux légués par l'hérédité ; 2° les éléments acquis ou imposés par le milieu, l'éducation, etc.

Des influences héréditaires inéluctables dérivent les qualités de caractère forcément très stables qui font la puissance ou la faiblesse des individus comme celle des peuples. La personnalité ancestrale reste généralement ignorée de la personnalité acquise, bien qu'elle puisse entrer en conflit avec elle. Chaque être vivant est un

cimetière où dorment de nombreux ancêtres, qui se réveillent parfois pour énoncer des volontés impérieuses.

Ne possédant pas la rigidité de l'âme ancestrale, notre mentalité acquise, si fixée qu'elle puisse être par l'éducation, le milieu, les croyances religieuses, etc., est susceptible de grandes variations. La personnalité morale, qui représente une réaction de combinaisons formées par notre individualité et celle des personnes avec lesquelles on entre en relations, se révèle en effet particulièrement mobile dès qu'elle doit s'adapter à des événements imprévus.

L'histoire, aux époques des graves crises sociales, est pleine de ces brusques changements.

Les sanguinaires héros de la Révolution française qui saccageaient les tombeaux des rois et faisaient couper les têtes par centaines étaient, en temps normal, de pacifiques bourgeois magistrats, notaires, avocats, etc. La tourmente passée, ils ne comprirent rien aux actes dont ils avaient été les auteurs. Comment auraient-ils pu les comprendre, puisque la personnalité éphémère, qui leur avait fait commettre ces excès, ne subsistait plus ?

D'aussi grandes variations mentales ne s'observent pas seulement pendant les bouleversements historiques comme les guerres ou les révolutions, elles peuvent apparaître également sous l'influence d'une foi religieuse très vive ou de passions fortes, telles que l'amour. Ce ne sont pas les discours mais les actes qui révèlent alors la personnalité du moment.

La plupart des religions produisirent de subits changements de personnalité, assez intenses pour conduire les croyants à sacrifier leur vie au triomphe de leur idéal mystique.

Les personnalités inattendues surgies sous l'influence de l'amour remplissent également la vie des sociétés et furent utilisées par les dramaturges de tous les âges. Bien qu'ignorant la théorie des personnalités multiples, divers auteurs en donnèrent des exemples frappants. Telle, notamment, l'histoire de la matrone d'Ephèse, léguée par l'antiquité gréco-romaine et souvent commentée, de Pétrone à La Fontaine. Telle encore la pièce intitulée *Richard III*, de Shakespeare, où l'on voit une noble dame oublier en quelques minutes ses sentiments de haine contre le meurtrier d'un époux adoré, dont le cercueil pourtant se trouvait encore à ses côtés.

*

* *

Les variations de personnalité s'accompagnent toujours de variations physiologiques.

J'ai fait, jadis, construire plusieurs instruments, dont je reproduis ici quelques-uns, pour mesurer ces dernières. Les méthodes employées, trop longues à décrire, mirent en évidence l'extrême mobilité de la personnalité ¹.

En dehors de ses variations normales, la personnalité se transforme dans tous les états pathologiques, dus à certaines altérations des éléments nerveux. Ces phénomènes d'origine morbide, particulièrement visibles aux périodes troublées de l'histoire, se constatent chez les sujets avoisinant les frontières de la folie. Ils frappent les observateurs qui en exagèrent souvent l'influence.

Les effets de cet ordre doivent être utilisés mais avec réserve dans l'interprétation des événements et dans l'étude psychologique des personnages historiques.

Des historiens, tels que Michelet, ont trop insisté sur les explications de cet ordre. Pascal lui-même exagérait un peu lorsqu'il affirmait que le monde eût changé si le nez de Cléopâtre avait été plus court et que la chrétienté se fût trouvée ravagée sans le grain de sable dans la vessie de Cromwell. Pourtant on ne saurait nier que les altérations morbides de la personnalité aient joué un grand rôle dans la conduite de nombreux souverains. Des Césars romains à Charles-Quint et à Philippe II d'Espagne on en citerait bien des exemples. Il est d'ailleurs fort possible qu'une telle dégénérescence même ait été cause des grandes entreprises qui ont illustré ces règnes. De nos jours certains mouvements populaires, tels que le bolchevisme en Russie et le communisme en France ont surtout pour propagateurs des individus dont la personnalité a été profondément modifiée par des influences pathologiques.

¹ Certaines réactions du système nerveux (mesurées avec un diapason enregistreur marquant le centième de seconde) présentent un tel état de variabilité que deux mesures consécutives donnent des chiffres pouvant varier presque du simple au double. Un exemple en est fourni par la durée du temps nécessaire au système nerveux pour réagir contre une excitation. La mesure de l'équation personnelle présente les mêmes variations. J'ai constaté cependant une grande constance dans les moyennes des observations successives, condition que ces moyennes portent sur une quinzaine de chiffres.

Les moindres émotions produisent de grandes variations dans la personnalité biologique la pression artérielle notamment. Ce sujet est d'ailleurs beaucoup trop vaste pour qu'il soit possible même de l'effleurer ici.

Illustration :

Instruments de l'auteur permettant de mesurer les variations des personnalités biologiques correspondant aux changements de personnalité mentale.

Les variations de personnalité, observables chez les individus isolés, s'accroissent beaucoup plus encore au sein des multitudes réunions populaires, parlements, conseils de guerre, etc. Il se forme alors dans chaque groupe une âme transitoire spéciale, dont j'ai autrefois décrit les caractères en étudiant la psychologie des foules.

Parmi les traits les plus nets de ces personnalités collectives éphémères figurent la crédulité, l'intolérance, la violence et l'impossibilité d'agir sans l'influence d'un meneur. L'état d'esprit d'une foule asservit la personnalité de chacun des membres de cette foule au point de la transformer entièrement. Le pacifique peut alors devenir féroce, l'avare prodigue, etc.

La personnalité nationale représente une personnalité collective fixée par divers moyens croyances religieuses, morale, coutumes, etc. Parmi les divers éléments qui déterminent l'histoire d'un peuple, sa personnalité nationale, aussi bien celle des dirigeants que celle des dirigés, conditionne rigoureusement le cours de sa destinée.

Les bases scientifiques d'une Philosophie de l'Histoire

Livre deuxième

Les diverses interprétations de l'histoire

[Retour à la table des matières](#)

Livre II : Les diverses interprétations de l'histoire

Chapitre I

La variabilité des personnalités individuelles et collectives

[Retour à la table des matières](#)

Les anciens historiens, tels qu'Hérodote, se préoccupaient fort peu de vérifier l'exactitude des événements. Leur rôle se bornait à reproduire les légendes qu'ils avaient entendues. Celles-ci se composaient uniquement, d'ailleurs, des souvenirs restés dans la mémoire des hommes. Jusqu'à une époque toute moderne, l'histoire se composa, presque exclusivement, des témoignages de contemporains.

Les premiers ouvrages relatifs à l'histoire de Rome et d'Athènes, ceux de Plutarque et de Tite-Live, notamment, ne se montrent pas beaucoup plus précis, bien

que postérieurs à Jésus-Christ. On y apprend notamment qu'Enée, fils d'Anchise et de Vénus, échappé des ruines de Troie, visita le Latium et épousa la fille du roi Latinus ; qu'Hercule vint sur l'Aventin pour tuer le brigand Cacus ; que Romulus et Rémus furent allaités par une louve ; qu'Horatius Coclès défendit seul le pont Sublicius contre l'armée entière des Etrusques. Toutes ces légendes ont la même valeur que celle des ravages du minotaure né de l'union de Pasiphaé avec un taureau et tué par Thésée grâce à l'épée magique reçue d'Ariane, fille de Minos.

Les récits relatifs aux époques qui suivirent ne sont pas souvent beaucoup plus exacts. Nous ne les contestons pas, simplement parce qu'ils semblent moins invraisemblables. Les meilleurs auteurs romains, y compris Tacite, considérèrent toujours l'histoire comme un art que devait embellir l'écrivain. Elle est surtout, selon ce dernier, " une oeuvre d'orateur " ; ces historiens la traitaient donc en orateurs, arrangeant les faits de façon à justifier leur thèse ou à fournir à la postérité de beaux exemples. Aussi n'hésitent-ils jamais à faire parler guerriers, héros ou empereurs ; à mettre dans leur bouche de brillants discours et même de simples monologues, comme ceux d'Othon, de Vespasien, etc. Avec quelques fragments de vérité recueillis un peu au hasard et beaucoup d'imagination, on composait ces récits fantaisistes que les générations finirent par considérer comme authentiques à force de les répéter.

La conception romanesque de l'histoire n'est pas morte avec les anciens historiens. Elle survécut à toutes les critiques et même de nos jours reste encore très vivace. On en citerait facilement d'illustres exemples. Il n'y a probablement pas, en dehors des descriptions de paysage, beaucoup de lignes exactes dans la Vie de Jésus par Renan, mais quel agréable conte !

Le succès de tels livres ne tient, d'ailleurs, qu'à leur côté romanesque. Le lecteur ordinaire recherche surtout dans l'histoire des aventures merveilleuses racontées avec lyrisme des invocations, des indignations, des accès d'optimisme, une musique de mots grisants. Renan est admirable à ce point de vue. Dans sa Prière sur l'Acropole, son enthousiasme n'a plus de bornes, et il délire même un peu. " Toi seule es jeune, ô Cora ; toi seule es pure, ô vierge ; toi seule es sainte, ô Hygie ; toi seule es forte, ô victoire ! " Evidemment, ces mots n'ont qu'un sens bien vague, mais le lecteur trouve cette accumulation d'épithètes sublime. Ces accès de lyrisme contribuent à montrer la puissance créatrice de l'imagination. A l'époque où Renan visita Athènes, elle n'était qu'une poussièreuse et malpropre bourgade, mais il la vit à travers ses souvenirs classiques : " L'impression que me fit Athènes, écrit-il, est de beaucoup la plus forte que j'aie jamais ressentie. Il y a un lieu où la perfection existe, il n'y en a pas deux. C'est celui-là. Je n'avais jamais rien imaginé de pareil. " Quel poète ! Aussi le lira-t-on longtemps, mais comme on continue à lire les Mille et une Nuits, c'est-à-dire sans beaucoup y croire et en se méfiant extrêmement de ses portraits et de ses classifications. Ce n'est pas, en effet, donner une idée très sûre des choses que de

qualifier Néron “ d'histrion ” et d'assurer que Marc-Aurèle symbolise la fin du monde antique, qui persista en réalité bien des siècles après lui. Il eût été autrement intéressant, mais aussi plus difficile, de montrer comment ce monde antique, au lieu de mourir, se transforma.

Les déformations épiques et dramatiques nous donnent du moins l'illusion d'une vérité qu'un historien philosophe sait bien ne pouvoir atteindre.

Il apparaît d'ailleurs évident que plus un historien est artiste, moins il est exact. Sa vision personnelle des choses trop intense, en effet, se substitue aux réalités. Un très petit nombre de données incertaines suffit pour alimenter son imagination.

Ce rôle prépondérant exercé par l'imagination dans les récits historiques montre pourquoi les conceptions du même événement varient suivant les historiens et surtout suivant les idées de chaque époque.

*
* *

Les Grecs, ceux du moins des âges héroïques, faisaient intervenir sans cesse les divinités dans les actions humaines. A chaque page des récits d'Homère agissent les habitants de l'Olympe et Dieu figure non moins souvent dans les livres judaïques. Les Romains les mêlaient également aux événements humains.

Avec le triomphe du christianisme naquit une conception purement théologique de l'histoire. Elle s'accrut de siècle en siècle.

“ Parcourez, écrit Guizot, l'histoire du V^e au XVIII^e siècle, c'est la théologie qui possède et dirige l'esprit humain, toutes les opinions sont empreintes de théologie, les questions philosophiques, politiques, historiques, sont toujours considérées au point de vue théologique... L'esprit théologique est en quelque sorte le sang qui a coulé dans les veines du monde européen jusqu'à Bacon et Descartes. ”

Les ouvrages historiques écrits pendant cette longue période montrent à quel point les influences religieuses peuvent agir sur la pensée des hommes et en même temps combien était simple alors la conception générale de l'univers.

Une Providence, bienveillante ou irritée, présidait au cours des choses et il fallait sans cesse la redouter ou l'implorer. Les plus puissants monarques tremblaient devant

elle. Louis XI dépensait le plus clair de ses revenus à tenter d'obtenir, au moyen de coûteuses offrandes, la protection de la Vierge et des Saints du paradis, persuadé, dit un de ses historiens, qu'ils intervenaient sans cesse dans les actions humaines et pouvaient seuls assurer les triomphes, guerriers ou diplomatiques.

Jusqu'à une époque relativement récente, d'éminents philosophes partagèrent ces puérides croyances. Elles conduisirent Leibnitz à des idées très optimistes. Le monde, disait-il, est nécessairement le meilleur possible, parce que la sagesse et la bonté de Dieu sont infinies.

Les conceptions théologiques de l'histoire ne commencèrent à disparaître que le jour où les progrès de la science eurent montré que tous les phénomènes de l'univers se trouvent soumis à des lois rigoureuses ne connaissant pas le caprice.

Les conceptions romanesques et théologiques étant abandonnées, il fallut en découvrir d'autres pour expliquer le cours des événements. De cette obligation naquit ce qu'on peut appeler la conception philosophique de l'histoire.

Elle nous dit que les événements sont conditionnés par des nécessités étrangères au hasard ou à des volontés supérieures. La science s'efforce de déterminer ces nécessités, mais leur complexité ne permet pas d'espérer qu'elles soient toujours déterminables.

Tout événement historique est évidemment rationnel, en ce sens qu'il procède d'une cause, mais cela ne signifie pas qu'il soit conforme à un plan quelconque. L'influence de grands mobiles impérieux, tels que la nécessité du césarisme à un certain moment de la vie romaine, la marche des divers pays de l'Europe vers l'unité à une époque déterminée, les restaurations succédant aux révolutions, etc., montrent clairement l'existence de certaines causes générales. Pourtant l'histoire est pleine d'événements qui auraient pu être fort différents de ce qu'ils furent, car aucune loi immuable ne les a nécessités.

L'évolution de l'Angleterre aurait été probablement tout autre si les Normands avaient perdu la bataille d'Hastings ; or, il s'en fallut de bien peu qu'ils ne la perdissent, puisque, au dernier moment seulement, le duc Guillaume imagina un stratagème dont le succès le sauva d'un désastre qui eût sans doute ôté aux Normands l'idée de renouveler leur invasion. Si Annibal, cherchant à s'emparer de Rome pour la transformer en colonie carthaginoise, avait réussi dans sa tentative, tout le cours de l'histoire antique, et la forme de sa civilisation, eussent été profondément modifiés.

À notre époque, le sort de l'Europe se fût trouvé tout autre si l'empereur Guillaume n'avait pas obligé., par ses maladresses, l'Amérique à entrer dans le conflit mondial.

*
* *

Il apparaît donc comme certain que l'histoire comporte de grandes causes générales, puis d'innombrables petites causes exceptionnelles qui peuvent dériver des premières, mais n'en résultent pas toujours.

Des causes générales, et notamment le poids très lourd du passé, devaient nécessairement provoquer, après les bouleversements de la Révolution française, une restauration monarchique précédée d'une dictature. Si ce dictateur n'avait pas été Bonaparte, il eût été Moreau ou tout autre ; seulement, ayant moins de génie et, par conséquent, moins de prestige, il aurait moins duré et la Restauration monarchique se fût plus rapidement produite.

Il est également probable qu'un général ordinaire n'eût pas songé, comme Bonaparte, à fonder une dynastie et la France n'aurait alors connu ni Napoléon III, ni Sedan, ni l'invasion, ni la Commune, ni l'unification de l'Allemagne. Ces derniers événements résultèrent donc en partie de cette cause exceptionnelle et indépendante de toute loi régulière la supériorité d'un général victorieux mort un demi-siècle auparavant. De telles conjonctures montrent nettement le rôle de l'accidentel dans l'histoire.

Livre II : Les diverses interprétations de l'histoire

Chapitre II

Les généralisations historiques

[Retour à la table des matières](#)

Les causes réelles des événements historiques, même les plus frappants, sont fort difficiles à connaître. Nous montrerons dans un autre chapitre que, de toutes les méthodes de reconstitution du passé, une des plus employées, le témoignage, est la moins fidèle. Sa valeur est en réalité très faible, non pas seulement en raison des difficultés de bien observer, mais encore parce que les observations réalisées donnent lieu à de trompeuses généralisations.

La généralisation, comme procédé historique, a conduit, sur des sujets fondamentaux l'état de la France avant la Révolution, par exemple, à des jugements si opposés qu'ils rendent la vérité difficile à discerner.

Comment se faire une opinion exacte sur la situation des paysans, d'après des témoignages aussi contradictoires que les suivants, relevés par M. Chomé :

“ La Bruyère assimile les paysans français à des animaux farouches, mâles et femelles, répandus par la campagne. ”

Confirmant cette appréciation, Saint-Simon écrit : “ Au milieu des profusions de Chantilly, on vit en Normandie d'herbes des champs. ” Jugement analogue de Massillon, déclarant que : “ Le peuple de nos campagnes vit dans une misère affreuse. ” D'Argenson, de son côté, écrit : “Des seigneurs de Touraine m'ont dit que, voulant occuper les habitants par des travaux à la campagne, à journées, ces habitants se trouvent si faibles et en si petit nombre, qu'ils ne peuvent travailler de leurs bras. ”

À la même époque, d'autres témoins formulaient des jugements complètement différents. “ On ne saurait croire combien les paysans sont heureux, écrivait un voyageur en 1728. Les villages sont peuplés de paysans forts et joufflus, vêtus de bons habits et de linge propre... ” “ On ne peut imaginer quel air d'abondance et de contentement est répandu dans tout le royaume ”, écrit lady Montague. Même jugement de Walpole : “ Je trouve ce pays-ci prodigieusement riche. Les moindres villages ont un air de prospérité. ” Et Voltaire : “ Comment peut-on dire que les belles provinces de France sont incultes ? C'est se croire damné en paradis ! ” Pour Arthur Young lui-même, si souvent cité par Taine, après avoir extrait de ses “ Voyages ” tout ce qu'il a été possible de textes sur la misère des campagnes françaises à la veille de la Révolution, quiconque a pris la peine de le lire sait que l'on en pourrait tirer au moins autant, et des passages aussi significatifs., sur leur prospérité.

On pourrait multiplier à l'infini de telles divergences d'opinion. Elles se retrouvent encore, par exemple, chez les auteurs qui ont exposé les résultats de l'administration napoléonienne en Italie.

Chateaubriand s'exprime de la façon suivante :

“ Napoléon est grand pour avoir ressuscité, éclairé et géré supérieurement l'Italie. ”

Le jugement de Faguet est bien différent :

“ La courte domination du premier Empire dans l'Italie eut, dit-il, un insuccès prodigieux. En six ans, banqueroute, anarchie, misère, famine et dépopulation. Une faillite de 80 pour cent atteignit toutes les grandes fortunes, le nombre des mendiants tripla, celui des brigands de la campagne décupla, le petit peuple mourut de faim et en cinq ans la population de Rome diminua d'un cinquième. ”

Ces appréciations contradictoires s'expliquent d'ailleurs assez facilement, si l'on considère que les observations des deux auteurs cités s'appliquent à des époques différentes. Quand Chateaubriand étudiait l'état de l'Italie, l'administration impériale, malgré sa dureté, était presque honnête, par conséquent supérieure à la bande de pillards qu'avait expédiée le Directoire.

“ C'est pendant cette période du Directoire que l'Italie présentait, comme le dit Faguet, “ une saturnale continue ”. Sous le titre de République romaine Rome avait vu consuls, tribuns, sénateurs voler, s'enrichir, s'amuser, boire, intriguer, se vautrer dans la luxure, verser le sang à flots dans la campagne romaine, piller les palais, les musées, les bibliothèques, taxer et surtaxer jusqu'à concurrence de la moitié de leur fortune les riches et aussi les hommes de très mince patrimoine. Une affreuse ruée, en un mot, de bandits, de pirates et de ruffians. ”

*
* *

En dehors des causes d'erreurs résultant d'illusoires généralisations il faut citer les fautes engendrées par leur répétition quand elles proviennent d'écrivains doués de prestige. Telles furent notamment les opinions générales formulées longtemps sur la destruction supposée de l'Empire romain par les Barbares.

Le savant historien, Fustel de Coulanges, n'eût qu'à examiner un peu les fondements de cette croyance pour reconnaître à quel point elle était erronée. Il montra que les petites invasions ayant tant frappé l'imagination des chroniqueurs ne furent que des actes isolés de brigandage sans lendemain. Jamais les Barbares ne songèrent à renverser l'Empire romain, dont ils se montrèrent de respectueux admirateurs, essayant de s'assimiler sa langue, ses institutions et ses arts. Si, indirectement et au bout de plusieurs siècles, ils détruisirent lentement la civilisation romaine, ce n'est nullement à la suite d'invasions violentes — dont la plupart furent aisément repoussées par des barbares à la solde de l'Empire — mais par des moyens pacifiques. Ces populations inférieures introduites dans le monde romain, étant

incapables de s'adapter à une civilisation trop élevée pour elles, furent bien obligées de l'abaisser à leur niveau. La civilisation romaine ne fut donc pas brusquement détruite, mais peu à peu supplantée.

Ce furent les Romains eux-mêmes, d'ailleurs, qui provoquèrent ces invasions pacifiques lorsque devenus trop riches et réfractaires au mariage et au service militaire, ils introduisirent le plus en plus d'étrangers dans leurs armées et dans leur administration. Quand Rome n'eut comme soldats que des mercenaires et fit gouverner ses provinces par des chefs barbares, ces derniers se rendirent progressivement indépendants. Le prestige de la grandeur romaine demeurait encore tel, cependant, que ces chefs, alors même qu'ils devenaient souverains, se considéraient toujours fonctionnaires de Rome. Clovis se montrait très fier du titre de consul romain que lui accorda l'empereur, résidant alors à Constantinople. Trente ans après la mort de Clovis, ses successeurs recevaient et faisaient observer les lois édictées par les empereurs. Il faut arriver au VII^e siècle pour voir les chefs barbares de la Gaule oser substituer, sur les monnaies, leur effigie à celle des empereurs romains.

La disparition de la puissance romaine fut si lente, si progressive, que les contemporains ne l'aperçurent même pas. Les historiens faisaient donc commencer, en réalité, l'histoire de France deux cents ans trop tôt et nous ont attribué une dizaine de rois fictifs.

*
* *

Les invasions pacifiques des barbares n'auraient pas seules suffi à transformer la civilisation romaine, si cette civilisation ne s'était désagrégée elle-même sous l'influence de l'esprit nouveau apporté par le christianisme. De militaire cette civilisation était devenue graduellement théologique. A Byzance, où elle se transporta, l'art progressa, mais les horizons de la pensée humaine se rétrécirent. Les Turcs finirent par profiter des discussions religieuses qui absorbaient toute l'activité des Byzantins pour s'emparer de la grande cité.

On remarquera d'ailleurs que l'histoire manque précisément sur les événements les plus considérables de documentation suffisante.

Il est malaisé, par exemple, d'expliquer pourquoi en deux ou trois siècles, le monde romain s'est converti au christianisme. Cette religion séduisait évidemment les esclaves puisqu'elle les rendait égaux à leurs maîtres, mais ne devait-elle pas, pour la même raison, être absolument antipathique à ces maîtres dont elle bouleversait les

conditions sociales d'existence ? Toutes les explications d'un fait aussi considérable demeurèrent jusqu'ici sans valeur et il fallut arriver aux données de la psychologie moderne sur la suggestion, la contagion mentale, etc., pour le comprendre.

*
* *

On voit à quel point les idées sur certaines périodes de l'histoire, établies d'après de traditionnelles généralisations, étaient inexactes. On le constate encore à propos d'exemples beaucoup plus modernes. C'est ainsi que Louis XIII fut longtemps considéré comme un esprit faible entièrement dominé par la volonté de Richelieu.

La publication de ses lettres le montre, au contraire, doué d'un esprit net et décidé, conseillant Richelieu plutôt qu'orienté par lui, conduisant d'une main sûre son royaume au milieu de guerres multiples, d'intrigues et de conspirations journalières auxquelles prenaient part son frère, la reine-mère et le Parlement. Finalement, ce souverain, grâce à son énergie, laissa à son successeur, Louis XIV, une France forte et unie qu'il avait reçue en pleine anarchie.

Il serait facile de trouver d'autres exemples de généralisations historiques inexactes. On peut même se demander ce qui restera de l'histoire classique lorsqu'elle aura été tout entière soumise à une rigoureuse critique. Il est probable que les idées sur des périodes même récentes et qui semblent le mieux étudiées, comme celle de la Révolution, se transformeront entièrement.

L'histoire n'acquiert de véracité apparente qu'en reculant de plus en plus dans le passé. Les commentateurs des faits anciens étant fort peu nombreux, en effet, on doit bien admettre ce qu'ils racontent. Certains récits, ceux de la guerre du Péloponèse, par exemple, ne se peuvent contester puisque cette période n'eut qu'un historien, Thucydide.

Pour interpréter les événements dont se compose l'histoire et surtout la genèse des circonstances qui les firent naître, il faut recourir à des méthodes d'investigation fort différentes de celles dont se contentèrent longtemps les historiens. C'est à l'étude de telles méthodes que plusieurs chapitres de cet ouvrage seront consacrés.

Livre II : Les diverses interprétations de l'histoire

Chapitre III

Les sources d'erreur en histoire Le prévisible et l'imprévisible

[Retour à la table des matières](#)

Les historiens reconnaissent généralement aujourd'hui la faible valeur des anciennes méthodes d'étude. Dans un livre résumant des leçons faites à la Sorbonne, M. Seignobos écrivait :

“ Des faits que nous n'avons pas vus, décrits dans des termes qui ne permettent pas de nous les représenter exactement, voilà les données de l'histoire. ”

Il n'en pouvait d'ailleurs être autrement. Dépourvues de règles précises, les observations utilisées jadis ne reflétaient guère que les opinions de leurs auteurs.

L'esprit critique devait se développer en histoire avant que fût rendue possible la rectification d'anciennes erreurs et surtout la détermination de ce qu'il y a de général dans les cas particuliers.

“ Mais, ainsi que le fait remarquer Fustel de Coulanges, l'esprit critique, depuis cent cinquante ans, a été trop souvent une habitude de juger les faits anciens au point de vue de la probabilité, c'est-à-dire au point de vue de leur concordance avec ce que nous jugeons possible ou vraisemblable. Conçu de cette façon, l'esprit critique n'était guère autre chose que le point de vue personnel et moderne substitué à la vue réelle du passé. On a jugé d'après la conscience et la logique des choses qui ne s'étaient faites ni suivant la logique absolue ni suivant les habitudes de la conscience moderne. ”

Il n'existe qu'un très petit nombre d'esprits assez pénétrants pour bien interpréter les faits, c'est-à-dire pour discerner les idées sous les mots, les sentiments sous les textes, les mobiles véritables d'événements que tant d'auteurs racontèrent sans les comprendre. Fustel de Coulanges, que nous venons de citer, a refait toute l'histoire de l'époque mérovingienne avec quelques résumés sommaires, dans lesquels ses prédécesseurs n'avaient absolument rien vu.

*
* *

Les historiens modernes commencent à se pénétrer de la faible valeur des documents au moyen desquels fut écrite l'histoire.

Leur crédulité est restée très grande, mais sans toutefois égaler celle de leurs prédécesseurs du Moyen Âge. Toutes les rêveries que ces derniers entendaient rapporter étaient tenues pour des réalités. Ils avaient une merveilleuse aptitude à tirer d'un texte quelconque les plus invraisemblables interprétations et à développer gravement les plus étonnantes absurdités.

Jusqu'au XVI^e siècle, il fut enseigné comme d'incontestables certitudes que les Français descendaient de Francus, fils d'Hector, échappé du siège de Troie. La capitale de la France tirait son nom de Pâris, fils de Priam. La ville française de Troyes avait été bâtie par les Troyens. Mahomet était un ancien cardinal qui, par dépit de n'avoir pu se faire nommer pape, devint hérétique et fonda une religion nouvelle. Judas avait tué son père pour épouser sa mère, etc.

Nous sommes évidemment moins crédules aujourd'hui, mais la science historique reste surtout négative. Elle discerne à peu près que certaines choses n'ont pu exister telles qu'on les racontait, sans bien connaître la façon réelle dont elles se passèrent.

*
* *

Quel que soit le degré de sagacité d'un historien, il lui est difficile de se soustraire aux influences résultant de ses convictions politiques et religieuses et surtout des sentiments émanant du milieu où il vit. Le plus souvent, il choisira entre les faits ceux qui lui sembleront justifier ses idées, ses passions, ses croyances, et éliminera les autres.

“ C'est qu'en effet, comme le dit encore Seignobos, entre le texte et l'esprit prévenu qui le lit il s'établit une sorte de conflit inavoué ; l'esprit se refuse à saisir ce qui est contraire à son idée, et le résultat ordinaire de ce conflit n'est pas que l'esprit se rende à l'évidence du texte, mais plutôt que le texte cède, plie et s'accommode à l'opinion préconçue par l'esprit... ”

Même Si les faits consignés dans les documents étaient rigoureusement exacts, ils ne constitueraient que les matériaux d'un édifice qu'il faut ensuite bâtir. Les nombreux renseignements sur des événements historiques relativement récents se trouvant contradictoires, il est toujours possible d'y découvrir la justification d'une thèse quelconque. En histoire, rien n'est plus facile que de soutenir une opinion inverse, chose à peu près impossible dans les sciences parce qu'une assertion n'y a de valeur que lorsqu'elle est justifiée par l'observation ou l'expérience.

“ Nos jeunes savants, écrit M. Boissier, après avoir passé tant de journées dans les bibliothèques et les archives à déchiffrer de vieux papiers, ne voudront pas s'être donné tant de mal pour répéter ce qu'on avait dit avant eux. Comme ils pensent que la nouveauté des opinions atteste la profondeur des recherches, ils seront tentés de réhabiliter les personnages que l'on condamnait et mettront leur gloire à changer les idées reçues. ”

C'est ainsi qu'on a pu soutenir que Néron se montra le meilleur des fils et le plus humain des empereurs, que Robespierre fut un homme très doux, désireux de convertir les gens à ses idées par la persuasion. Ainsi encore de jeunes professeurs essaient de nous prouver que Jeanne d'Arc, Louis XIV, n'eurent aucun mérite, que Duplex n'était qu'un vil intrigant, etc. D'autres tâchent de nous démontrer que

Shakespeare, Corneille, La Rochefoucauld empruntèrent simplement leurs idées à des écrivains antérieurs.

*
* *

D'une façon lente mais sûre, nous voyons aujourd'hui l'étude de l'histoire devenir oeuvre de savants, alors qu'elle était exclusivement jadis celle des littérateurs. La précision scientifique se substitue aux fantaisies de l'imagination.

C'est la science qui permet notamment d'abandonner les singulières idées répandues à l'époque de Rousseau sur la bonté originelle de l'homme et la perfection des primitives sociétés, idées ayant guidé les instigateurs de la Révolution.

En reconstituant l'évolution physique et intellectuelle de l'homme, la paléontologie et l'anthropologie ont pu substituer aux anciennes descriptions littéraires des documents sûrs devant lesquels toutes les dissertations des rhéteurs s'évanouissent.

Il ne reste plus guère aux historiens proprement dits que le déchiffrement des textes et des manuscrits. Ce n'est pas une besogne entièrement inutile sans doute, mais combien elle pâlit auprès des résultats obtenus par les investigations de la science moderne.

La notion d'évolution progressive a remplacé en histoire les idées de discontinuité et de brusques changements.

Ainsi que le fait remarquer M. Seignobos, à propos de l'époque appelée Renaissance :

“ S'il y a eu renaissance des arts et des lettres ce ne peut être que sous Charlemagne, au IX^e siècle, et non au XVI^e. La tradition renouvelée, au IX^e siècle n'a plus été interrompue, les arts et les lettres ne renaissent pas, mais continuent leur évolution. L'architecture a même atteint son plus haut degré d'originalité et de puissance en France au début du XIII^e siècle avec l'art gothique. ”

*
* *

Les faits scientifiques sont gouvernés par des lois rigoureuses rendant les prévisions faciles. Ainsi peuvent être déterminés le mouvement des planètes, leur position à un moment donné, la date exacte d'une éclipse, etc.

L'histoire ne connaît pas de telles certitudes. Les causes qui conditionnent les événements sont si multiples et parfois si lointaines que des prévisions comparables à celles de l'astronomie lui sont interdites.

Impossible pour les cas particuliers qui se répètent rarement de la même façon, la connaissance de l'avenir devient relativement facile quand elle s'adresse aux cas collectifs. La statistique est née de l'application de ce principe et ses prédictions sont presque aussi exactes que celles des astronomes. On ne saurait déterminer quand mourra un individu d'un âge donné, mais l'établissement des tables de mortalité permet de préciser combien d'individus du même âge mourront chaque année. La régularité de certains phénomènes sociaux permet souvent de les prévoir dès que l'on substitue des prévisions collectives aux prévisions individuelles.

En dehors de ces prévisions d'ordre collectif, il en est d'autres qu'on pourrait qualifier de prévisions d'ordre psychologique. Il ne fallait pas, par exemple, un oeil bien pénétrant pour voir grandir l'ombre de Bonaparte derrière les désordres révolutionnaires, ni pour pressentir que les menaces socialistes de 1848 amèneraient l'apparition d'un nouveau dictateur accueilli comme un libérateur.

Ces conjectures psychologiques sont relativement faciles j'en formulai une, moi-même, bien avant la guerre, lorsque j'affirmais, dans ma *Psychologie politique* que, contrairement à toutes les annonces des humanitaristes, la prochaine guerre avec l'Allemagne " serait une lutte sans pitié où des départements entiers seraient ravagés sans qu'il restât debout, ni un arbre, ni une pierre, ni un homme ". J'ai donné, dans un autre volume, les motifs sur lesquels s'appuyait cette prédiction.

*

* *

Les événements particuliers peuvent être quelquefois prévus lorsqu'ils constituent la conséquence plausible d'événements antérieurs. Avec un sens historique plus subtil, les meurtriers de César auraient compris que le Césarisme n'était pas une création de César mais une conséquence des luttes sociales, des guerres civiles des proscriptions de Sylla et de Marius, et de toute une série de désordres. qui faisaient souhaiter à chaque citoyen l'assurance d'une vie tranquille.

Aveuglés par leurs illusions, les hommes politiques se montrent généralement fort dépourvus de la faculté de prévoir, fût-ce même les événements les plus rapprochés. Ne percevant le monde qu'à travers l'esprit déformateur de sa croyance politique ou religieuse, le convaincu vit dans une sphère imaginaire et demeure étranger aux réalités.

Sur les cinq souverains ayant régné en France au cours du XIX^e siècle quatre d'entre eux furent victimes du manque de prévision causé par des erreurs psychologiques.

Au cours de la dernière guerre, la plupart des grands événements bataille de la Marne, intervention américaine, trahison russe, débâcle allemande, hégémonie des États-Unis constituèrent une série de faits qu'aucun cerveau ne sut pressentir. Pendant toute cette période, l'imprévisible a dominé l'histoire.

Livre II : Les diverses interprétations de l'histoire

Chapitre IV

L'esprit critique en histoire

[Retour à la table des matières](#)

Nous avons vu dans les chapitres précédents combien sont incertaines les anciennes interprétations des faits historiques, même les plus connus.

Pour les juger, il fallait d'abord éliminer entièrement les influences nationales, religieuses et politiques qui déterminent la plus grande partie des jugements. C'est en raison de leur joug que les ouvrages écrits dans divers pays sur les mêmes événements contiennent des appréciations absolument dissemblables.

Les préjugés religieux surtout influencent les auteurs alors même qu'ils s'en croient dégagés. Beaucoup d'historiens, par exemple, furent ainsi conduits à des opinions fort erronées sur la valeur de la civilisation musulmane. Même aujourd'hui, les préventions contre l'ancien monde musulman restent tenaces et c'est pourquoi l'histoire du Moyen Age serait à refaire dans toutes les parties relatives à la transmission de la civilisation antique aux temps modernes.

Dans le but de se dégager des interprétations trop personnelles, divers historiens en étaient arrivés à vouloir reconstituer les événements d'une époque simplement avec une série de fiches formées d'extraits de documents, c'est-à-dire de témoignages. Nous montrerons dans un prochain chapitre l'insuffisance de ce moyen d'information.

*
* *

À mesure que se perfectionnent les méthodes d'étude historique, on constate que la plupart des événements sont déterminés par une succession de causes invisibles. L'histoire n'en parle guère et ce sont elles, cependant, qui créent l'histoire.

Une des plus grandes sources d'erreur, dans les interprétations des événements passés, provient de ce que les auteurs cherchent à expliquer les faits avec les idées du présent, au lieu de les apprécier selon les passions et les sentiments respectifs de chaque époque.

La tâche n'est pas facile; il faut arriver, par exemple, à comprendre l'âme d'un croyant dominé par sa conviction ; celle d'un baron féodal dont l'existence toujours menacée n'offrait aucune analogie avec la nôtre; celle d'un révolutionnaire hypnotisé par ses rêves, etc. En quoi un homme de nos jours peut-il être ému par les discussions sur la grâce qui agitèrent si profondément les Français éclairés à l'époque du jansénisme ? Comment se mettre dans l'état d'esprit des hommes du Moyen Age et de la Terreur ? Un érudit, du fond de son cabinet, éprouve évidemment beaucoup de peine à entrevoir les nécessités qui déterminèrent Sylla et Marius à faire périr des milliers de citoyens romains, César à passer le Rubicon et Charles IX à subir la volonté populaire, cause réelle du massacre de la Saint-Barthélemy.

Pour bien saisir le sens de tel ou tel événement de l'histoire, il faudrait arriver à ranimer ce qu'on peut appeler " l'âme d'une époque ", cette sensibilité extrêmement variable qui agit quelque temps, puis s'use et se trouve détrônée par une autre.

Pendant la courte période s'étendant de la fin du règne de Louis XVI à la Restauration, la France se transformera beaucoup plus par exemple que durant les siècles de Louis XIV et de Louis XV.

*
* *

On peut se rendre compte aujourd'hui à quel point, malgré tous les progrès scientifiques modernes, les méthodes employées pour déterminer les réalités historiques sont dépourvues d'esprit critique, par la longue et coûteuse enquête qu'ordonna le Reichstag afin d'arriver à connaître les causes de la défaite germanique. La commission chargée de cette enquête se composait d'hommes éminents. Ils travaillèrent pendant huit ans et dépensèrent des sommes considérables. L'unique conclusion obtenue fut que les causes de la défaite doivent être attribuées à la supériorité militaire et économique des alliés et qu'aucune faute n'est à relever contre les dirigeants allemands.

Conclusion d'ailleurs bien contestable. Car s'il est fort difficile de formuler une opinion définitive sur les causes de la défaite allemande, on peut du moins remarquer qu'elle eut sûrement pour origine un facteur psychologique fondamental, oublié par la commission : perte de confiance dans le succès final. Cette perte de confiance résultait elle-même d'un manque de prévision de l'empereur d'Allemagne dont les fautes psychologiques provoquèrent l'intervention d'une armée américaine croissant chaque jour. Le rôle militaire de l'armée aussi rapidement improvisée fut presque nul, mais son influence morale considérable. La population civile et l'armée allemande cessèrent bientôt d'espérer remporter une victoire sur pareille multitude. Finalement, l'Allemagne fut vaincue par des influences psychologiques plus efficaces que les canons.

*
* *

Si imparfaites que demeurent encore les méthodes historiques d'où nos jugements dérivent, elles ont cependant réalisé de notables progrès. On le constate en comparant les opinions actuelles sur certaines institutions, la féodalité, par exemple avec celles que formulaient à son sujet, il y a un demi-siècle environ, divers écrivains, notamment le célèbre historien Guizot :

“ On peut remonter, écrivait ce dernier, le cours de notre histoire et s’y arrêter où l’on voudra on trouvera partout le régime féodal considéré par la masse de la population comme un ennemi qu’il faut combattre et exterminer à tout prix. Depuis sa naissance jusqu’à sa mort, au jour de son éclat comme dans sa décadence, le régime féodal n’a jamais été accepté des peuples. Ils l’ont toujours supporté avec haine et attaqué avec ardeur.

Il est visible que l’auteur des critiques qui précèdent n’avait, comme beaucoup de ses contemporains, aucune idée des nécessités qui déterminent les événements politiques.

Sans rien savoir de la féodalité, on aurait pu affirmer qu’elle joua le rôle d’une indispensable nécessité par le fait seul de sa prolongation chez la plupart des peuples européens.

Les progrès réalisés aujourd’hui dans le développement de l’esprit critique apparaîtront si l’on compare le jugement précédent avec celui d’historiens plus modernes. Fustel de Coulanges, par exemple, dans son étude sur les *Transformations de la royauté* montre clairement combien fut inévitable et utile l’institution jadis si critiquée :

“ Au moment où s’élevèrent les forteresses seigneuriales, les peuples ne sentirent qu’amour et reconnaissance. Elles n’étaient pas faites contre eux, mais pour eux. Elles étaient le poste élevé où leur défenseur veillait et guettait l’ennemi. Elles étaient le sûr dépôt de leurs récoltes et de leurs biens ; en cas d’incursions, elles donnaient un abri à leurs femmes, à leurs enfants, à eux-mêmes. Chaque château fort était le salut d’un canton.

Les générations modernes ne savent plus ce que c’est que le danger. Elles ne savent plus ce que c’est que le besoin d’être sauvé. ”

Le régime féodal fut donc une nécessité à l’époque de son apparition, c’est-à-dire pendant les invasions. Les services qu’il rendait justifiaient les charges imposées en échange. Cette institution ne se fit détester que lorsque, devenue inutile, elle prétendit maintenir des privilèges que rien ne justifiait plus. Il y eut un temps où la féodalité sauva la France abandonnée par le pouvoir central et une époque très postérieure, où elle ne servit plus qu’à tyranniser le pays, ce qui la fit haïr.

*

* *

En dehors des petits épisodes dont une orientation nouvelle fait varier l'interprétation, l'histoire se compose surtout des opinions générales qui finissent par s'établir sur chaque époque. Ce sont elles, principalement, que les livres font connaître.

Faute d'esprit critique, elles ont varié beaucoup, ces opinions générales. A n'envisager même que les événements accomplis depuis cent cinquante ans, on voit qu'ils donnèrent lieu aux interprétations les plus contradictoires sur leur genèse et leurs conséquences. Un des plus frappants exemples est fourni par l'histoire de la Révolution française. Durant trois quarts de siècle, elle fut considérée par la grande majorité des Français comme un événement merveilleux ayant amélioré toutes les conditions de l'existence. Elle avait libéré la France du joug des tyrans, supprimé les privilèges, fondé de nouveaux principes que les peuples divers seraient heureux d'accepter. Grâce aux vingt ans de guerre à travers l'Europe, les doctrines révolutionnaires étaient devenues la loi du monde.

Cette conception véritablement mystique sur une des périodes les plus tragiques de l'histoire resta inébranlée jusqu'au jour où les méthodes de critique précise inaugurées par divers historiens, Taine notamment, permirent de substituer la réalité aux illusions. On vit alors que les privilèges supprimés par la Révolution se trouvaient, bien avant elle, en voie de disparaître et que l'égalité devant la loi allait s'imposer partout. On vit encore combien était illusoire la glorieuse auréole dont les historiens romantiques avaient enveloppé cette période. Les " géants de la Convention " furent ramenés à de justes proportions et le niveau en apparut fort modeste. Leurs illusions étaient grandes et leur jugement médiocre.

La Révolution française créa chez les citoyens une égalité de droits jadis inconnue, mais elle supprima toute indépendance dans la vie provinciale si active autrefois. L'idée d'un conseil de préfecture, d'un conseil général, etc., résistant aux ordres venus du ministère de l'intérieur est inconcevable aujourd'hui. La résistance des divers Parlements aux ordres royaux et surtout les refus d'accepter de nouveaux impôts étaient coutumes journalières sous l'ancien régime. Pour n'en citer qu'un exemple entre mille, il suffira de rappeler l'attitude du Parlement de Grenoble n'acceptant pas de se soumettre aux édits royaux. Voici dans quels termes un journal rappelait récemment cet épisode :

" En 1760, le comte de Marcieu, gouverneur du Dauphiné, avait fait enregistrer par la force un édit royal qui établissait des impôts nouveaux. En 1763, le Parlement du Dauphiné osa faire des remontrances au pouvoir royal et en 1786 il se refusait à nouveau à enregistrer un édit. En 1787, le gouvernement convoqua les notables de la

province pour faire échec au Parlement. Celui-ci déclara traître au roi et à la nation quiconque y participerait. Les magistrats furent exilés en 1788. Leur départ fut l'occasion d'un grave soulèvement de la population. Le 14 juin 1788, les notables se réunissaient à l'hôtel de ville de Grenoble et prenaient une délibération protestant contre les empiétements de la cour et réclamant l'observation des prérogatives du Parlement dauphinois.

La cour effrayée envoya des troupes. Les représentants des trois ordres allèrent alors siéger dans le château de Vizille, qui allait entrer dans l'histoire. ”

L'indépendance de la magistrature était d'ailleurs immensément plus grande sous l'ancien régime qu'aujourd'hui. On en peut juger par des faits comme celui-ci, relevé dans un grand journal signalant que d'après le rapport de M. Raoul Péret, ministre de la Justice, en quelques mois il avait reçu 8.000 lettres de parlementaires demandant des croix ou de l'avancement pour les magistrats.

On donne encore comme un des grands résultats de la Révolution française l'affranchissement des paysans. Mais dans d'autres pays il fut effectué par des gouvernements monarchiques. C'est ainsi, comme on le fit justement remarquer, que le gouvernement impérial de Vienne réalisa cet affranchissement des paysans, modernisa le commerce et les communications en Hongrie. De nos jours, la Roumanie a fait une évolution analogue, sans aucun mouvement révolutionnaire.

L'avantage de voir hâter une réforme qui se ferait spontanément dans le temps, compense-t-il pour un peuple, les violences et les ravages produits par une révolution destinée à obtenir plus tôt cette réforme ? De la réponse à cette question dépendent les jugements que nous pouvons porter sur la Révolution française et le siècle de bouleversements dont elle fut l'origine.

L'enthousiasme aveugle d'autrefois sur cette époque persista longtemps, mais il semble bien affaibli aujourd'hui. L'esprit critique permet de tirer beaucoup d'enseignements de cette grande crise, notamment la nécessité pour les peuples désireux d'éviter les révolutions de s'adapter progressivement aux nécessités nouvelles que font naître les incessantes transformations du monde.

*

* *

Les observations précédentes contribuent à montrer combien se modifient avec l'apparition de l'esprit critique les anciennes conceptions de l'histoire.

Alors que les historiens d'autrefois interprétaient les événements d'après leurs sentiments personnels et les croyances de leur temps, ceux d'aujourd'hui ont de plus en plus la notion des nécessités qui conditionnent le monde. Ces nécessités militaires, religieuses, économiques, etc., variant à chaque époque, le rôle de l'historien est de déterminer celles qui ont influencé les peuples aux divers stades de leur évolution.

Les difficultés de telles interprétations se trouvent aplanies un peu grâce à des documents apportant un manifeste degré de certitude aux événements du passé. Les livres de pierre monuments, statues, inscriptions et aussi les ouvrages supposés d'imagination pure : contes, romans et légendes sont pleins d'enseignements précis. La vraie histoire a surgi de documents dans lesquels on ne la cherchait pas.

Les bases scientifiques d'une Philosophie de l'Histoire

Livre troisième

Les restitutions scientifiques de l'histoire

[Retour à la table des matières](#)

Livre III : Les restitutions scientifiques de l'histoire

Chapitre I

Formes générales de l'évolution sociale

[Retour à la table des matières](#)

L'histoire des peuples est pleine de cas accidentels qu'aucune raison ne peut prévoir. Mais leurs institutions et leurs coutumes subissent une évolution assez régulière. L'ayant jadis étudiée dans un autre ouvrage ¹, je me bornerai à y renvoyer le lecteur. Il verra comment naquirent et se développèrent la propriété, la famille, le droit, la morale et les divers éléments de la vie sociale.

¹ L'homme et les sociétés. Leurs origines et leur histoire. 2 vol. in-8.

La connaissance du passé de l'humanité est assez récente. À l'époque de la Révolution française, on l'ignorait au point que les sociétés primitives étaient proposées comme modèles.

Les étapes de l'évolution sociale successivement franchies ont été restituées par des méthodes assez différentes. Une des plus efficaces fut l'étude de peuples sauvages parvenus à des phases diverses d'évolution.

On peut d'ailleurs entrevoir quelques-unes des formes primitives de l'humanité en étudiant simplement l'enfant aux premiers âges de son existence. Répétant brièvement les successives étapes d'une longue vie ancestrale, ce futur civilisé n'est d'abord qu'un être impulsif ignorant la pitié, la prévoyance, l'altruisme, et ne connaissant d'autres lois que celle du plus fort. Toutes les qualités imposées à l'homme par l'accumulation d'efforts répétés pendant des siècles lui sont inconnues. Il se conduit avec la férocité d'un sauvage. Sa faiblesse seule l'empêche d'être dangereux.

Au point de vue mental, le jeune enfant se trouve beaucoup plus rapproché des ancêtres de l'âge de la pierre que de ses parents immédiats. Son intelligence reste longtemps rudimentaire, ses connaissances, comme celles du primitif, ne reposent d'abord que sur des associations grossières.

*
* *

Les progrès de l'humanité à travers les âges ne s'effectuèrent que par une lente accumulation de changements variant selon les conditions d'existence. C'est ainsi, par exemple, que les populations ignorant l'agriculture et ne vivant que des produits de leur chasse acceptaient comme une obligation naturelle de tuer, et parfois de manger, les parents devenus trop âgés pour suivre les incessantes marches de la tribu.

Parmi les méthodes de restitution du passé figurent aussi les contes et légendes, premiers linéaments de l'histoire. Ils révèlent les nécessités qui déterminèrent les coutumes et les institutions, celles du matriarcat et de la polyandrie notamment. Quand nous lisons dans une épopée hindoue que la belle Draupadi épousa les cinq fils du roi Pandou, nous pouvons en déduire qu'au pays où s'effectuèrent ces unions, le

nombre des femmes était devenu inférieur à celui des hommes, comme cela s'observe encore dans diverses régions. isolées, le Cachemire, par exemple.

Le temps indispensable pour réaliser une transformation sociale par voie d'évolution varie naturellement avec la mentalité de chaque peuple. Pour quelques-uns, l'âge de la pierre taillée, caractéristique des débuts de la préhistoire, se prolongea jusqu'à nos jours. J'ai rencontré certains vestiges de cette époque au cours de mes voyages, dans l'Inde notamment. En parcourant la grande péninsule, on peut voir se dérouler les périodes successives de l'humanité, de l'âge des cavernes à celui du téléphone.

Les étapes initiales de l'évolution civilisatrice furent immensément longues à franchir. Il fallut un entassement d'efforts aux hommes primitifs avant qu'ils arrivassent à réaliser des progrès en apparence très simples faire du feu, labourer le sol, l'ensemencer, assembler quelques mots constituant une ébauche de langage, etc. Les premiers pas accomplis, la marche du progrès s'accéléra constamment. On évalue cependant de cinquante à cent mille ans le temps nécessaire à la primitive humanité pour arriver aux civilisations les plus élémentaires.

C'est seulement à une période tout à fait moderne que les progrès devinrent rapides. Le dernier siècle vit se réaliser dans les diverses branches de la connaissance des découvertes extrêmement supérieures à toutes celles accomplies durant la lente succession d'âges qui l'ont précédé ¹.

Les constatations qui précèdent sur l'évolution des peuples restèrent longtemps ignorées. A une époque bien récente encore, d'éminents historiens, tels que Renan, s'imaginaient que les Grecs avaient brusquement surgi dans l'histoire, possesseurs d'une haute civilisation. Nous savons aujourd'hui que bien avant les Grecs, les peuples de la Chaldée et de l'Égypte avaient lentement élaboré tous les progrès dont la civilisation grecque fut la floraison. Pour préparer l'édifice de cette civilisation il fallut en réalité quatre à cinq mille ans d'efforts, répartis des plaines de la Chaldée aux rives du Nil. La culture grecque pendant les époques voisines de Périclès,

¹ Le temps écoulé depuis l'apparition des fossiles — qui révèlent l'existence des premiers êtres — d'où, après d'innombrables transformations, devaient sortir les êtres actuels, a été évalué à 700 millions d'années. La durée de la préhistoire, c'est-à-dire le temps employé par nos primitifs ancêtres pour se dégager de l'animalité primitive, est généralement évalué à un minimum, de 50.000 ans. Entre les débuts des premières civilisations et l'âge actuel, 7 à 8.000 ans au plus se sont écoulés. L'époque des grandes découvertes, vapeur, électricité, etc., qui transformèrent la vie des peuples, est fort récente, puisqu'elle compte à peine 150 ans d'existence. Ces chiffres montrent l'extrême lenteur des premiers progrès et la grande rapidité de ceux qui en furent le couronnement.

représentait l'apport de plusieurs civilisations fondues en une seule. Ce fut donc en Asie et dans le nord de l'Afrique, non en Grèce, que la civilisation grecque eut son origine.

Après avoir été progressive, l'évolution d'un peuple finit par devenir régressive. C'est par cette régression que toutes les civilisations ont vu se terminer leur cycle.

Plusieurs effets d'une telle décadence se manifestent chez divers peuples, les modernes notamment, par certain retour de la vie individuelle à la vie collective. Un des progrès de l'humanité a été, en effet, le passage de l'état collectif des primitifs sauvages à la vie individuelle. La civilisation décline quand l'individu revient à l'état grégaire, c'est-à-dire se soumet de plus en plus aux influences du nombre. Le socialisme et sa forme ultime, le communisme, sont des manifestations très nettes de cette tendance régressive.

*
* *

Les peuples évoluent généralement de façon à se mettre en rapport avec les nécessités que les circonstances font naître. Quand leur tempérament est trop conservateur et les empêche d'évoluer assez rapidement, l'adaptation nécessaire ne peut se faire que par une révolution violente. Tel fut le cas de la Révolution française qui abolit les derniers privilèges de la noblesse qu'aucun service spécial ne justifiait plus.

Les révolutions changent l'état présent d'un peuple mais, comme elles ne sauraient toucher à son état passé, ce passé reprend bientôt son emprise. L'histoire des bouleversements variés que la France vit surgir pendant le siècle qui suivit sa grande Révolution montre la puissance de cette influence, c'est-à-dire le poids des forces inconscientes héréditaires qui orientent les sentiments et par conséquent la conduite.

La révolution russe montre une fois de plus que les principes au nom desquels un bouleversement social est effectué cessent souvent d'être appliqués par les révolutionnaires triomphants. C'est ainsi que les communistes, qui voulaient rendre la propriété collective, en furent réduits à rétablir la propriété individuelle. Ils se trouvèrent amenés également à gouverner avec les méthodes de police terroriste, identiques à celles pratiquées par les anciens tsars.

*

* *

Parmi les causes déterminant l'évolution des sociétés figurent naturellement les conditions matérielles d'existence auxquelles ces sociétés sont soumises. Les peuples chasseurs, agricoles, commerçants, etc., ont forcément des manières de vivre différentes.

Cette incontestable évidence ne semblait mériter aucune démonstration. Elle servit cependant à constituer une doctrine qualifiée de matérialisme historique, se proposant une interprétation exclusivement économique de l'histoire. Après avoir constaté, comme on l'avait fait bien des fois, que les phénomènes économiques conditionnent beaucoup de faits historiques, les auteurs de la doctrine affirmèrent que tous les faits importants de l'histoire dérivent de la structure économique du moment. La vie économique expliquerait la vie politique et même les idées et les croyances.

Ces conceptions simplistes, dont Karl Marx fut le grand apôtre, aboutirent à une religion nouvelle, le communisme. Remplaçant l'effort individuel par la gestion étatique, la doctrine communiste doit fatalement paralyser tous les progrès. L'exemple de la prospérité des États-Unis, où l'effort individuel se substitue, au contraire, à la gestion étatique, montre les conséquences différentes de l'application de ces deux principes.

Les conditions économiques, auxquelles la doctrine du matérialisme historique attache tant d'importance, figurent naturellement parmi les causes d'évolution des peuples, mais elles sont loin d'en constituer les principales.

Bien d'autres influences exercent un rôle fondamental à certaines époques tel, par exemple, le principe des nationalités sur lequel a été basé le remaniement de l'Europe après la dernière guerre. Tel encore le principe de l'unité qui conduisit beaucoup de petits états à former de grands empires.

S'il fallait, comme le soutiennent aujourd'hui les partisans du marxisme, attribuer aux événements historiques une seule cause, on pourrait dire que la structure physiologique des peuples, c'est-à-dire la race, est beaucoup plus importante que l'action économique. Il suffit pour s'en convaincre de voir que les mêmes influences économiques agissent différemment sur des races dissemblables, blancs, nègres, etc.

Dans les théories communistes, les faits les plus évidents sont rejetés dès qu'ils semblent contraires à la doctrine. C'est ainsi que Karl Marx ne croit qu'au pouvoir des collectivités, alors que le monde ne progresse que par l'élite. La vapeur,

l'électricité, toutes les découvertes qui transformèrent la vie des peuples furent l'oeuvre de fortes individualités et jamais celle des foules.

Ne pouvant étudier dans cet ouvrage les diverses méthodes qui permettent une restitution fidèle du passé, nous nous bornerons à examiner celles susceptibles de fournir des bases scientifiques certaines à une philosophie de l'Histoire.

Livre III : Les restitutions scientifiques de l'histoire

Chapitre II

Détermination des événements par le témoignage

[Retour à la table des matières](#)

Sur l'importance accordée au témoignage reposent l'histoire et la justice.

Jusque dans ces dernières années, c'est-à-dire jusqu'à ce que des recherches psychologiques spéciales fussent venues éclairer ce sujet d'un jour très imprévu, la valeur des témoignages n'était guère contestée quand on les supposait de bonne foi. Il était de règle de croire sur parole le témoin consciencieux racontant les choses qu'il avait vues, ou d'après des personnes qui les avaient observées. Si le narrateur

semblait n'avoir pas de thèse personnelle à défendre, s'il n'était pas dominé visiblement par une passion religieuse ou politique, pourquoi ne l'aurait-on pas cru ? Pour quelle raison une personne loyale racontant un événement dont elle fut témoin ne le rapporterait-elle pas fidèlement ? De tels renseignements une fois mis en doute, ne faudrait-il pas alors renoncer à écrire l'histoire ?

Les recherches modernes de la psychologie expérimentale vinrent entièrement ruiner cette confiance séculaire dans la valeur du témoignage. Elles montrèrent que pour les faits les plus simples, où aucune passion, aucun intérêt ne saurait intervenir, il est presque impossible d'obtenir une relation ne fourmillant pas d'inexactitudes. Ce n'est pas la véracité, mais l'erreur qui forme la règle, erreur d'autant plus dangereuse qu'elle est commise le plus souvent avec une parfaite bonne foi.

Les docteurs E. Bernheim, Borst et bien d'autres, ont réalisé sur ce sujet de frappantes expériences. Le docteur Bernheim constata qu'il est extrêmement difficile d'obtenir un récit à peu près fidèle d'un événement observé.

Les témoignages dits unanimes ne sont pas meilleurs, car ils indiquent généralement le résultat d'une suggestion collective provoquée par un seul des observateurs.

Les plus intéressantes expériences sur ce sujet sont celles de Claparède, professeur à l'Université de Genève. Ici les personnes soumises aux épreuves n'étaient plus des individus quelconques, mais de très intelligents étudiants. Les témoignages obtenus se révélèrent néanmoins tout à fait navrants. Parmi les questions posées aux élèves, une des plus frappantes fut la suivante :

Existe-t-il une fenêtre intérieure donnant sur le corridor de l'Université, à gauche en entrant et faisant face à la fenêtre de la loge du concierge ?

La connaissance de cette fenêtre devant laquelle les étudiants passaient chaque jour, se trouva niée par quarante-quatre d'entre eux, sur cinquante-quatre.

“ Un témoignage collectif de ce genre, ajoute l'auteur, est quelque peu déconcertant et décourageant; car si, chez des témoins normaux, interrogés dans des circonstances normales sur l'existence d'un objet normal, se trouvant dans un local qui leur est familier, la probabilité de la véracité du fait témoigné n'est pas proportionnelle au nombre des témoins qui l'affirment, quel critère reste-t-il ?

Un tel résultat prouve d'une façon éclatante que, dans certains cas tout au moins, non seulement la valeur du témoignage n'est pas proportionnelle au nombre des témoins, mais qu'une faible minorité peut avoir raison contre une forte majorité.

On en vient à se demander si ce n'est pas la règle que de méconnaître les objets sans intérêt qui nous entourent, et si ce n'est pas par hasard seulement, et à titre d'exception, que ces objets laissent une trace sur la plaque sensible de notre mémoire... ”

D'autres observations du même auteur montrent qu'un fait exceptionnel n'est pas mieux retenu que des faits journaliers. Il est évidemment tout à fait insolite qu'un individu masqué et couvert d'un costume étrange pénètre en gambadant dans l'amphithéâtre où un professeur fait son cours. Le docteur Claparède qui avait organisé cette scène, sans en prévenir personne, pria les élèves de donner par écrit une série de réponses relatives au signalement de cet individu. Les erreurs commises furent énormes. A propos du costume, par exemple, les témoins indiquèrent des détails de vêtement n'existant pas, comme de grandes bottes, un pantalon à carreaux, etc.

On introduisit ensuite quelques étudiants dans une salle où se trouvaient un certain nombre de masques extrêmement dissemblables avec barbe, sans barbe, au nez aquilin, nez retroussé, etc., parmi lesquels figurait le sujet ayant fait irruption dans l'amphithéâtre. Il ne fut reconnu que par cinq observateurs sur vingt-trois, et encore avec hésitation.

Dans toutes les questions posées on évitait, bien entendu — ce que font rarement les juges d'instruction — celles capables de suggestionner le témoin. Demander, par exemple, si un inculpé n'avait pas les cheveux blonds, n'est pas du tout la même chose que d'interroger simplement sur leur couleur.

*

* *

Des recherches précédentes, M. Claparède a dégagé plusieurs conclusions dont voici le résumé :

“ Moins est grand le souvenir d'un fait, plus est grande la tendance collective à témoigner sur lui.

Ce qui pousse un témoin à répondre, c'est beaucoup moins la netteté de son souvenir que la probabilité qu'un objet existe.

À côté de la tendance à nier ce qui existe, il y a la tendance à affirmer ce qui n'existe pas. Celle-ci est-elle aussi développée que celle-là ? ”

L'exactitude d'un témoin sur une question ne prouve pas du tout sa véridicité sur d'autres. Ce serait plutôt le contraire.

“ Lorsqu'on a constaté qu'un témoin a donné une réponse juste, dit encore M. Claparède, la probabilité de justesse des autres réponses est très faible; mais cette probabilité est encore plus faible s'il en a donné deux justes; plus faible encore s'il en a donné trois. Il semble que la capacité de témoigner ait, comme la capacité du saut en hauteur, par exemple, une limite naturelle que la moyenne des individus ne saurait dépasser... Avec trois réponses justes sur sept, un témoin moyen semble avoir atteint la limite de sa capacité à témoigner exactement.

Dans le témoignage collectif, la réponse juste n'est pas toujours celle qui obtient la majorité relative des suffrages.

Les historiens admettent que l'accord de plusieurs témoins indépendants est une preuve de vérité. L'expérience psychologique démontre, au contraire, que si grandes que soient les diversités individuelles, il existe cependant certaines tendances qui régissent les esprits de tous les individus et que, par suite, il peut se réaliser un accord dans l'erreur, même chez des témoins agissant indépendamment les uns des autres. ”

*
* *

Plus d'un lecteur sera volontiers porté à considérer les expériences de laboratoire, sur lesquelles sont fondées les conclusions précédentes, comme un peu spéciales et à se dire que, dans le cours de la vie, les choses se passent autrement.

Il n'en est rien. Sans recherche expérimentale, on peut se rendre compte, au retour d'un voyage, combien nos souvenirs sont fuyants et inexacts, en les écrivant de mémoire et en les comparant ensuite aux descriptions des guides, ou mieux, à des photographies.

“ Si, écrit le docteur Toulouse, un voyageur faisait le compte de ce qu'il se rappelle après de nombreuses excursions, il serait étonné, froissé, honteux des images falotes, déformées et erronées qu'il a conservées au cours de ces promenades. J'ai eu la curiosité de faire quelques expériences là-dessus. Les excursionnistes que j'interrogeai sur des paysages et des monuments, vus peu auparavant, me faisaient des

descriptions lamentables, et je mettais le comble à leur ahurissement en leur soumettant les photographies des lieux. ”

Dans toutes ces observations précédentes, il n'est question que de faits où les passions religieuses ou politiques de l'observateur ne pouvaient intervenir. Lorsqu'elles accroissent les déformations deviennent alors prodigieuses. On peut en conclure que les événements se métamorphosent dans les cerveaux à mesure qu'ils s'accomplissent et que le témoignage des personnes y ayant assisté ne sert qu'à les déformer entièrement.

Jules Simon en donne un exemple frappant à propos d'une émeute qui se passa sous ses yeux

“ J'ai déjà raconté plusieurs fois, dit-il, la journée du 31 octobre 1870. Chacun l'a racontée à sa manière. C'est une chose dont on ne saurait trop s'étonner que tant d'honnêtes gens se contredisent entre eux, en racontant des faits dont ils ont été les témoins. Je retrouve à chaque pas ce spectacle effrayant. Ce dont l'homme est le moins sûr, c'est de son propre esprit. Il n'est pas sûr de ses yeux; c'est que ses yeux et sa mémoire sont sans cesse en lutte avec son imagination. Il croit voir, il croit se souvenir, et il invente. ”

C'est surtout quand il s'agit d'événements mystiques que la déformation se révèle profonde. On la constate dans les récits de miracles, d'apparitions dont les livres sont pleins. Durant dix siècles, des milliers d'individus ont vu le diable, et si le témoignage unanime de tant d'observateurs devait être considéré comme une preuve, on pourrait dire que le diable est le personnage dont l'existence se trouve la mieux démontrée. Langlois fait remarquer à ce propos que peu de faits historiques sont établis sur un pareil nombre de témoignages indépendants.

*

* *

Les anciens auteurs auraient expliqué très facilement ces divergences de témoignages en disant que certains témoins étaient de bonne foi, d'autres de mauvaise foi. La psychologie moderne montre que le plus souvent ces observations contradictoires sont faites avec la plus entière loyauté. Ce que l'observateur atteste représente les images évoquées par un événement dans son imagination et non l'événement lui-même. Il s'effectue une série d'associations et de substitutions dont les résultats lui paraissent bientôt des certitudes.

D'une façon générale, on peut dire qu'en matière de témoignage c'est la bonne foi, et non la mauvaise, qui est dangereuse. La mauvaise foi se découvre aisément par les contradictions du témoin lorsqu'il répète un récit mensonger. Mais comment diagnostiquer les aberrations mentales dont est victime l'homme sincère ? La mauvaise foi, d'ailleurs, se transforme souvent, par autosuggestion, en bonne foi. Il devient, en effet, presque impossible de répéter longtemps un même mensonge sans finir par y croire.

Si la relation exacte des faits se montre si difficile, c'est que la faculté d'observer demeure fort peu développée même dans les cas les plus simples regarder, par exemple, un monument ou ce qui se passe dans la rue. Nos universitaires ont toujours considéré, sans doute, cet art comme superflu, puisqu'ils ne l'enseignent pas, ce qui explique pourquoi tant de leurs élèves traversent la vie sans y rien voir.

La faculté d'observer peut, cependant, s'acquérir pratiquement par des méthodes assez faciles que j'ai exposées ailleurs.

Observer correctement assure à l'homme une indiscutable supériorité dans la vie.

Les expériences consignées dans ce chapitre montrent clairement que le témoignage, envisagé jadis comme une des sources les plus sûres de l'histoire, ne possède qu'une faible valeur.

Accumuler des témoignages sur un événement, comme on le fait aujourd'hui pour la guerre est une bien inutile tâche. Ce n'est pas d'un entassement d'erreurs que peut se déduire une certitude.

Nous allons examiner maintenant d'autres méthodes infiniment plus sûres, pour reconstituer la vie d'une époque, que celles dont l'insuffisance vient d'être rappelée.

Livre III : Les restitutions scientifiques de l'histoire

Chapitre III

Détermination des événements historiques par l'étude des monuments, des inscriptions et des médailles

[Retour à la table des matières](#)

Les historiens n'attachent généralement qu'une assez faible importance aux monuments et aux diverses oeuvres d'art, les médailles notamment. Elles figurent cependant parmi les sources les plus sûres de l'histoire. Ce sont des livres qui ne mentent guère. Ils contiennent une langue d'une admirable clarté, mais, de nos jours seulement, on commence à la comprendre.

Pour certaines civilisations, les monuments sont à peu près l'unique source permettant de reconstituer le passé. Grâce à ces ouvrages de pierre, les Egyptiens, les Assyriens et les Hindous entre autres, nous sont mieux connus que des peuples apparus beaucoup plus tard sur la scène du monde, les Gaulois par exemple.

L'architecture nous révèle parfois des éléments de l'histoire dont les livres ne parlent pas. C'est ainsi qu'en étudiant sur place les monuments de l'Inde, j'ai pu lire sur leurs bas-reliefs les causes de la disparition du bouddhisme dans la grande péninsule. On l'avait cru jusqu'alors anéanti par de violentes persécutions, tandis qu'il disparut simplement en se fusionnant avec les cultes antérieurs.

L'étude des oeuvres d'art permet de rectifier beaucoup d'opinions classiques. A en croire les récits à peu près unanimes des historiens, le Moyen Age aurait été une époque de noire barbarie. Si cette barbarie fut réelle au point de vue intellectuel, elle ne l'a pas été pour la vie artistique. A travers les chefs-d'oeuvre des architectes, des peintres, des sculpteurs, des orfèvres de cette époque, on s'aperçoit que jamais l'art national ne se trouva aussi développé qu'au Moyen Age. Malgré l'avis de beaucoup d'historiens, on pourrait même dire de la Renaissance que son évolution fut par certains côtés plus régressive que progressive.

Quelques minutes passées dans la cour du château de Blois, par exemple, suffisent pour y trouver un très instructif modèle de l'influence de cette régression en architecture. D'un côté de la cour, l'aile merveilleuse de Louis XII. En face, la disparate façade gréco-latine de Gaston d'Orléans. Pourquoi ? Simplement parce que l'étude des anciens monuments latins, sous l'empire des idées italiennes, avait fait considérer l'art gothique comme une oeuvre de barbares. Si le temps le lui eût permis, Gaston d'Orléans se proposait, dit-on, de démolir entièrement l'aile qui constitue un des chefs-d'oeuvre de l'art français.

Sur tous les sujets qu'implique l'étude d'une civilisation, les oeuvres d'art nous offrent de véridiques témoignages. D'une façon générale, on peut dire qu'elles manifestent les idées, les croyances, les aspirations et les modes mêmes du temps où elles se produisent. Toutes les créations artistiques sculptures, tableaux, médailles, etc., possèdent un langage aussi net. Les artistes synthétisent, sous une forme visible, les besoins, les sentiments, les croyances de l'époque où ils vivent.

Leurs oeuvres nous montrent aussi comment évoluent les arts et comment les peuples modifient rapidement, pour les assimiler à leur constitution mentale, ceux qu'ils semblent adopter. Les copies d'oeuvres d'art étrangères prennent bientôt une forme nationale. Un artiste hindou, par exemple, ne peut reproduire un objet européen sans le transformer. Les Italiens connaissaient très bien l'art gothique, dont ils

utilisaient à l'occasion les trois éléments principaux, arc brisé, voûte nervée, arc-boutant, et cependant ils n'ont jamais pu construire en Italie un monument véritablement gothique, rappelant, même de loin, nos majestueuses cathédrales. C'était pour eux un art d'emprunt, sans aucun caractère national. Les belles églises toscanes, celles de Florence notamment, gardent toujours la silhouette des vieilles basiliques latines. Les monuments les plus gothiques de l'Italie, c'est-à-dire ceux de Sienne, ne le sont que par l'arc brisé des arcades. Les livres assurent que l'église de la Minerve, à Rome, constitue un échantillon d'art gothique, mais son aspect général n'a rien de médiéval. Quelques éléments gothiques y sont simplement juxtaposés à d'autres éléments.

Illustration :

Combinaisons d'architecture montrant l'influence des races étrangères.
Grand'Place de Bhatgaon, photographiée par l'auteur pendant son exploration au
Népal. Les monuments révèlent immédiatement les influences chinoises.

Alors même que des monuments sont exécutés par des artistes n'appartenant pas à la nation qui les abrite, ces derniers subissent nécessairement l'influence du milieu où ils se trouvent transplantés. On a justement remarqué que beaucoup de monuments gothiques de Bruges étaient l'œuvre d'étrangers, mais ceux-ci, enveloppés par l'esprit de la cité, ont pris à Bruges l'esprit brugeois. Les Italiens qui construisirent jadis en Russie des églises n'y firent pas des basiliques italiennes, mais des églises du style byzantin, qui était alors, et reste d'ailleurs encore, celui de la Russie, pays trop barbare pour s'être jamais créé un art véritablement national.

L'artiste, en effet, et c'est ce qui constitue précisément la valeur historique de son œuvre, subit très fidèlement l'empreinte de son milieu. Il s'en imprègne au point que toutes les manifestations d'art d'une époque, sans aucune exception, ont un air de famille qui permet de les dater.

*
* *

L'étude des inscriptions fournit parfois d'aussi utiles documents aux historiens que celle des monuments. Quelques mots gravés sur la célèbre pierre de Damiette permirent à Champollion de découvrir le sens des hiéroglyphes. L'écriture égyptienne se trouvait complètement oubliée bien que la langue ait été parlée pendant cinq ou six mille ans.

C'est ainsi encore que le déchiffrement des célèbres inscriptions d'Asoka, voisines des débuts de l'ère chrétienne, permit de prouver que la civilisation de l'Inde, à laquelle on attribuait jadis une fabuleuse antiquité était, au contraire une des plus récentes de l'histoire.

Les médailles sont aussi utiles que les monuments et les inscriptions pour révéler la vie d'une époque. En se bornant, par exemple, à lire les nombreux ouvrages, publiés sur un des faits de notre histoire les plus fertiles en conséquences, le massacre de la Saint-Barthélemy, on obtiendra, selon la religion de l'auteur, des renseignements fort contradictoires sur la façon dont fut considéré l'événement par ses contemporains. On est renseigné, au contraire, d'une façon définitive par l'examen des trois médailles reproduites au début de cet ouvrage. Deux d'entre elles furent frappées sur les ordres du roi de France et l'autre par la volonté du pape, en vue de glorifier le massacre. Les inscriptions gravées sur ces médailles, ne laissent aucun

doute quant aux sentiments de leurs auteurs. On compléterait les renseignements ainsi obtenus en examinant les photographies de peintures qui figurent encore au Vatican et que le pape fit exécuter par Vésari, pour représenter les détails très réalistes des massacres de huguenots pendant la Saint-Barthélemy. Trois médailles et quelques peintures permettent ainsi d'approfondir l'un des points les plus importants de l'histoire.

*
* *

L'étude des arts, à travers les civilisations, ne fait pas partie de l'éducation classique. Elle constituerait cependant, comme on le voit par ce qui précède, un enseignement historique de premier ordre.

En mettant sous les yeux des élèves des reproductions de monuments édifiés par des peuples possédant une même religion et une même langue, mais habitant des pays différents, tels que les musulmans, en Espagne, en Egypte, ou dans l'Inde, le professeur leur ferait voir que l'architecture subit, sous l'influence de races différentes, des transformations rapides. Pour prouver que ces changements ne résultent pas des différences de contrées il montrerait l'influence de la race en faisant voir que dans un même pays, l'Inde par exemple, les styles ont infiniment varié d'une province à l'autre pendant plusieurs siècles de domination musulmane, simplement parce que les races créatrices de ces monuments étaient dissemblables.

Élargissant ensuite le problème, on indiquerait que toutes les manifestations de la civilisation d'un peuple, aussi bien les institutions et la littérature que les arts, exprimant l'âme de la race, aucun peuple, contrairement à ce qui s'enseigne longtemps, n'adopta la religion, les institutions, les arts d'autres peuples sans les transformer. L'histoire écrite ne le dit pas, les oeuvres d'art le montrent clairement.

Livre III : Les restitutions scientifiques de l'histoire

Chapitre IV

Determination de certains phénomènes sociaux par la statistique

[Retour à la table des matières](#)

La notion de déterminisme qui domine de plus en plus la pensée scientifique a surtout pour appui la constance de certains phénomènes dès qu'ils sont devenus collectifs.

L'observation en effet démontre que si les cas individuels ne sont pas prévisibles, les cas collectifs naissances, mariages, décès, etc... présentent une régularité très grande.

Les méthodes statistiques ont fini par prendre en économie politique et sociale une importance prépondérante. On a dit avec raison que “ les seules vraies lois économiques sont celles que la statistique a contresignées ”. La connaissance des faits n'est jamais complète sans leur analyse numérique.

Les documents statistiques figurent donc parmi les plus précieux que l'on puisse utiliser aujourd'hui pour étudier l'évolution sociale d'un peuple, mais demandent à être établis avec soin si l'on veut éviter de graves erreurs. M. Tarde a montré, par exemple, combien était illusoire la diminution des crimes que semblait révéler la statistique dont il a dirigé longtemps le service et combien l'optimisme officiel basé sur cette apparente diminution se révélait peu fondé.

Les statistiques ne deviennent vraiment utiles que lorsqu'elles sont comparatives et donnent le pourcentage du phénomène.

Cette notion de pourcentage est capitale. C'est après l'avoir jadis introduite dans l'anthropologie que j'ai pu montrer les différences cérébrales profondes qui séparent les diverses races humaines, différences que la méthode des moyennes n'avait pu établir. Jusqu'alors, en comparant les capacités moyennes des crânes chez les diverses races, que voyait-on ? Des distinctions insignifiantes et qui pouvaient faire croire, comme le supposaient, en effet, la plupart des anatomistes, que le poids du cerveau est à peu près identique dans toutes les races. Au moyen de courbes particulières donnant le pourcentage exact des diverses capacités crâniennes, il me fut possible, en opérant sur un nombre de crânes considérable, de montrer que le chiffre des capacités supérieures diffère énormément, au contraire, suivant les peuples. Les races supérieures se distinguent nettement des races inférieures non par des moyennes, mais parce que les premières possèdent un petit nombre de cerveaux volumineux, dont les secondes sont toujours dépourvues.

En raison de leur rareté, les gros cerveaux restent sans influence sur les moyennes, mais jouent un rôle capital dans la vie d'un peuple. Cette démonstration anatomique confirmait d'ailleurs la notion psychologique que c'est surtout par le chiffre plus ou moins grand d'esprits éminents qu'il possède, que se caractérise le niveau intellectuel d'une nation.

Pour comparer les sociétés entre elles il ne faut donc pas considérer isolément les éléments qui les composent, mais la proportion respective des uns et des autres, c'est-à-dire le pourcentage de ces éléments. Les moyennes des statisticiens se montrent souvent trompeuses. Beaucoup de nos erreurs de jugement et les généralisations hâtives qui en sont la suite, résultent d'une connaissance insuffisante du pourcentage des éléments observés.

Donc les documents statistiques sont infiniment précieux dans l'étude de l'histoire, mais ils constituent une langue dont l'interprétation n'est pas toujours facile.

Malgré leur précision, ils peuvent devenir une source d'erreurs dangereuses lorsqu'ils réunissent comme semblables des cas très différents. Quand on sait les lire, les statistiques fournissent au contraire des indications exactes, non seulement sur les phénomènes économiques, mais encore sur l'état social d'un peuple, ses moeurs, ses besoins, ses aptitudes, etc.

Livre III : Les restitutions scientifiques de l'histoire

Chapitre V

Détermination de la mentalité d'un peuple par l'étude de ses productions littéraires

[Retour à la table des matières](#)

Les documents littéraires contes, proverbes, légendes, romans, etc., représentent un des meilleurs moyens de reconstituer la structure mentale d'un peuple. Leur témoignage apprend comment une nation se comporte dans les diverses circonstances de sa vie et quelle est l'échelle de ses valeurs.

Sans doute, le caractère d'un peuple se révèle à travers toutes ses productions, mais c'est principalement dans ses oeuvres littéraires qu'il faut rechercher ce caractère.

Les grandes épopées sont peu utilisables parce qu'elles nous montrent des personnages aussi exagérés dans leurs sentiments que dans leurs actions. Les proverbes, légendes, contes populaires, etc., renseignent plus exactement.

Nous avons jadis appliqué cette méthode à l'étude de la psychologie de certaines parties du peuple hindou, extrayant de ses livres les plus connus, le *Pantchatantra*, l'*Hitopadésa*, etc., les opinions générales sur divers éléments fondamentaux de la vie orientale.

Nous n'avons fait intervenir des extraits d'épopée, comme le *Mahabharata*, de livres religieux ou sociaux tels que les lois de *Manou*, le *Manava-Dharma-Sastra*, etc., que lorsqu'ils se rapprochaient des opinions populaires, du *Pantchatantra* et de l'*Hitopadésa*, et prouvaient par conséquent combien étaient anciennes et générales les idées professées sur certains sujets. C'est ainsi que les maximes un peu humoristiques en apparence du *Pantchatantra* sur les femmes, sont confirmées par les réflexions du grave législateur *Manou* et nous montrent que les préceptes du premier recueil devaient être bien populaires, puisqu'ils figuraient déjà à l'état de dogmes incontestés dans un code religieux, loi suprême de l'Inde depuis tant de siècles. Lorsqu'une opinion est arrivée à cet état de condensation et se présente sous forme de maxime ou de proverbe, nous pouvons être certains qu'il fallut de longues générations d'hommes pour l'élaborer.

Les extraits qui vont suivre ont été rassemblés suivant le sujet qu'ils traitent la destinée, le caractère, la vie, les mobiles. des actions humaines, les femmes, etc.

LA DESTINÉE

Ce qui ne doit pas arriver n'arrive pas : si une chose doit arriver, il ne peut pas en être autrement. Ce raisonnement est un antidote qui détruit le poison des soucis. (Hitopadésa.)

Le destin écrit sur notre front une ligne composée d'une rangée de lettres; le plus savant même, avec son intelligence, ne peut l'effacer. (Pantchatantra.)

On peut tomber du haut d'une montagne, se plonger dans l'océan, se jeter dans le feu, et jouer même avec des serpents : on ne meurt pas avant son heure. (Hit.)

La réussite de toutes les affaires du monde dépend des lois du destin, réglées par les actions des mortels dans leurs existences précédentes, et de la conduite de l'homme. (Manou.)

L'homme, en pensant même à la destinée, ne doit pas cesser de faire des efforts. Sans efforts on ne peut tirer de l'huile de la graine de sésame. (Hit.)

LE CARACTÈRE

Le naturel ne peut être changé par des conseils l'eau, même très chaude, redevient froide. (Pantch.)

Si le feu était froid, si la lune avait la propriété de brûler, alors ici-bas le naturel des mortels pourrait être changé. (Pantch.)

Le naturel l'emporte sur toutes les qualités et se place à leur tête. (Hit.)

On parvient difficilement à vaincre son instinct naturel ; faites un chien roi, il n'en rongera pas moins les chaussures. (Hit.)

Il a tout lu, il a tout appris, il a tout pratiqué, celui qui a renoncé aux désirs et qui vit sans espérer. (Hit.)

Quel est l'homme qui ne se trouve pas plus grand lorsqu'il regarde au-dessous de lui ? Ceux qui regardent au-dessus d'eux sont toujours pauvres.

Le contentement est certes la plus grande richesse de l'homme. (Pantch.)

La prospérité change le caractère de l'homme. (Pantch.)

LES FEMMES

Les hommes intelligents et les héros dans les batailles deviennent auprès des femmes de bien misérables créatures. (Pantch.)

Il regarde ce qui n'est pas faisable comme faisable, il regarde ce qui est inaccessible comme d'un accès facile, il regarde ce qui n'est pas mangeable comme mangeable, l'homme que la parole d'une femme fait marcher. (Pantch.)

Dieu a donné aux femmes le besoin de parure, la concupiscence, la colère, les mauvais penchants, le désir de faire du mal et la perversité. (Manou.)

D'une nature aussi mobile que les flots de la mer, ayant des sentiments qui ne durent qu'une heure comme la ligne des nuages du crépuscule, les femmes, quand leurs désirs sont satisfaits, abandonnent l'homme qui leur est inutile, comme on jette la laque après l'avoir pressée. (Pantch.)

Les femmes sont toujours inconstantes, même celles des dieux, dit-on. (Hit.)

On ne peut venir à bout des femmes ni par la force, ni par les préceptes ce sont des êtres tout à fait indomptables. (Hit.)

LE SAVOIR ET L'IGNORANCE

Mieux vaut l'intelligence que le savoir ; l'intelligence est au-dessus de la science. (Pantch.)

À quoi sert l'étude des livres, à celui qui est naturellement dépourvu d'intelligence ? (Hit.)

La plus grande forme de la pauvreté est le peu de richesse en connaissances. (Pantch.)

LA RICHESSE ET LA PAUVRETÉ

Dans ce monde, pour les riches, un ennemi même devient un parent ; pour les pauvres, un parent même devient un ennemi.

La fortune met en lumière les qualités, comme le soleil éclaire tout ce qui existe. (Pantch.)

Mieux vaut la mendicité, mieux vaut gagner sa vie à porter des fardeaux, que la prospérité due à une servitude. (Pantch.)

PRINCIPES GENERAUX DE MORALE

Écoutez ce qui constitue l'essence de la vertu, et quand vous l'aurez entendu, méditez-le ce qui est contraire à soi-même, qu'on ne le fasse pas aux autres. (Pantch.)

Chez les uns, la sagesse est dans la parole, comme chez le perroquet ; chez les autres, dans le coeur, comme chez le muet chez d'autres, elle est également dans le coeur et dans la parole. (Pantch.)

L'homme va-t-il par cent mille chemins, son action vile le suit ; il en est de même de l'action de l'homme généreux. (Pantch.)

La sincérité, l'empire sur les sens, la charité, la pratique constante du devoir, voilà ce qui constitue notre valeur. (Mahabharata.)

DE LA DÉFIANCE ET DE LA CIRCONSPÉCTION

L'homme sage qui désire pour lui prospérité, longue vie et bonheur ne doit se fier à personne. (Pantch.)

Le faible même, quand il se défie, n'est pas tué par les plus forts, et les forts mêmes, quand ils se fient, sont bientôt tués par les faibles. (Pantch.)

Que le sage ne fasse voir à personne sa richesse, si petite qu'elle soit, car à la vue de la richesse le coeur d'un ascète même est ému. (Pantch.)

Celui qui abandonne le certain pour courir après l'incertain fuit à la fois le certain et, l'incertain. (Hit.)

La blessure faite par la parole ne se cicatrise pas. (Pantch.)

DE LA FAÇON DE SE CONCILIER LES HOMMES

Il faut agir avec chacun selon son caractère en entrant dans les idées d'un autre, le sage parvient bientôt à le dominer. (Pantch.)

Il faut se concilier l'avare par l'argent; l'homme sévère par la soumission ; l'ignorant par la douceur, et l'homme instruit par la franchise. (Pantch.)

Le sage qui sait comprendre le caractère d'un homme en l'abordant se rend bientôt maître de lui. (Hit.)

DU COURAGE ET DE LA PERSÉVÉRANCE

Ne pas commencer les choses est le premier signe d'intelligence, mener à fin ce qui est commencé est le second signe d'intelligence. (Pantch.)

Même sans fortune, l'homme qui a de la fermeté s'élève au-dessus des autres et devient un objet de respect. (Pantch.)

Celui qui, lorsqu'il est tombé dans un malheur, se contente de se plaindre follement, ne fait qu'accroître son malheur et n'en trouve pas la fin. (Pantch.)

DU CHOIX DES RELATIONS ET LEURS CONSÉQUENCES

Avec celui dont on ne connaît pas la force, ni la famille, ni la conduite, il ne faut pas faire de liaison. (Pantch.)

Quiconque ici-bas n'a pas d'amis ne surmonte pas le malheur. (Pantch.)

Le diable même a besoin d'un compagnon. (Hit.) Les daims recherchent la société des daims; les sots celle des sots, et les sages celle des sages; c'est la ressemblance des vertus et des vices qui constitue l'amitié. (Pantch.)

Celui qui sait apprécier le mérite se plaît avec celui qui en a ; celui qui est dépourvu de qualités n'aime pas l'homme de mérite. (Hit.)

En fréquentant les gens au-dessous de soi, on perd son intelligence; en fréquentant ses égaux, on reste leur égal; la fréquentation des hommes supérieurs mène à la supériorité. (Hit.)

Un cheval, une arme, un livre, la parole, un homme et une femme, deviennent bons ou mauvais suivant l'homme qu'ils ont rencontré. (Pantch.)

La mentalité d'un peuple et l'échelle de ses valeurs seront toujours mieux jugées par des citations analogues aux précédentes que par une longue énumération de dynasties, de batailles et de conquêtes considérées jadis comme la vraie trame de l'histoire.

Livre III : Les restitutions scientifiques de l'histoire

Chapitre VI

Détermination du sens des mots dans l'étude de l'histoire

[Retour à la table des matières](#)

L'incompréhension entre mentalités différentes est une des plus importantes causes des conflits qui remplissent l'histoire. Elle contribue, en outre, à rendre difficilement intelligible le passé. Cette incompréhension a deux causes principales les divergences de mentalité, et celles du langage.

Les peuples, comme les individus, ayant chacun une réceptivité mentale différente, les mêmes mots et les mêmes événements provoquent chez eux des réactions dissemblables.

Industriellement et commercialement, ils dépendent de plus en plus les uns des autres, alors que des divergences mentales dont ils ne sont pas maîtres les sépareront longtemps encore.

C'est à grand'peine déjà que nous arrivons à comprendre le caractère des nations de mentalité voisine de la nôtre. S'il s'agit de races très différentes, Nègres, Chinois, etc., leurs sentiments et leurs pensées demeurent impénétrables.

À l'incompréhension résultant des différences de mentalité d'un peuple à un autre s'ajoute celle due à l'évolution du sens des mots à travers les âges. Les mots subissent la loi commune qui oblige tous les éléments de la nature à changer. Ils survivent à travers le temps, mais le sens de la presque totalité des termes abstraits varie d'une époque à l'autre.

Quand nous croyons traduire des langues anciennes, nous ne faisons souvent que substituer notre pensée moderne à celle qu'exprimaient des mots dont le contenu s'est modifié lentement au cours des âges.

Ces défectueuses interprétations ont été la source de bien des erreurs. Elles conduisirent, par exemple, les hommes de la Révolution à des idées très fausses sur les institutions du monde antique. Les novateurs qui croyaient s'inspirer des conceptions de la Grèce et de Rome, citant constamment dans leurs discours Lycurgue, Solon, Platon, Plutarque, etc., n'avaient aucune notion exacte des institutions désignées par des termes dont le sens s'était profondément modifié.

On eût bien étonné ces réformateurs en leur montrant que les républiques grecques se trouvaient aux antipodes de leur idéal démocratique, puisqu'elles étaient constituées par de petites oligarchies sans cesse en lutttes intestines, régnant sur un peuple d'esclaves et de clients durement asservis.

La liberté, l'égalité et surtout la fraternité, telles que nous les concevons aujourd'hui, étaient des sentiments ignorés du monde antique. Un Grec du temps de Périclès eût été fort surpris du sens que nous leur donnons.

Il serait donc nécessaire, quand nous étudions le passé, d'essayer de rendre aux mots employés leur sens réel. Mais cette tâche semble difficilement réalisable. Car, s'il est à la rigueur possible de traduire un mot, il est impossible d'éveiller dans l'esprit les idées et les sentiments que ce mot évoquait autrefois. Certains termes devenus indifférents aujourd'hui, ont jadis bouleversé l'âme des hommes.

C'est par la restitution à certains mots de leur sens réel que Fustel de Coulanges reconstitua la vie des temps mérovingiens.

Actuellement encore les mêmes mots, fussent-ils d'un usage journalier, sont compris d'une façon tout à fait différente suivant la race, le milieu, l'éducation de ceux qui les emploient. On verra dans les notes terminant cet ouvrage à quel point des mots d'un usage général comme le terme démocratie peuvent prendre des sens divers selon les hommes d'État qui s'en servent journellement.

C'est seulement dans le domaine de la science qu'après des siècles d'effort finit par s'établir un langage universellement interprété de la même façon. Les hommes de tous les partis et de tous les peuples civilisés reconnaissent un contenu identique aux mots techniques. La science représente surtout le domaine du quantitatif, c'est-à-dire des choses susceptibles de mesure alors que, dans le domaine des sentiments et des croyances, la phase exclusivement qualitative n'a pas été dépassée.

Tant que l'histoire n'a pu sortir du qualitatif, c'est-à-dire s'appuyer sur des bases scientifiques certaines, elle a été interprétée presque exclusivement par le langage, les sentiments et les croyances de l'écrivain qui la commentait.

Les bases scientifiques d'une Philosophie de l'Histoire

Livre quatrième

*Les éléments créateurs
de l'histoire*

[Retour à la table des matières](#)

Livre IV : Les éléments créateurs de l'histoire

Chapitre I

Les forces ancestrales

[Retour à la table des matières](#)

Les peuples n'ont, pas plus que l'univers, la stabilité que semblent leur attribuer les livres d'histoire. Comme tous les êtres, les collectivités humaines sont en état d'évolution permanente. Un peuple est comparable à un fleuve possédant, malgré son écoulement perpétuel, une stabilité apparente due à l'immobilité de ses rives.

Les rives qui orientent le cours du fleuve humain sont constituées par un réseau rigide d'influences diverses : hérédité, croyances, coutumes, lois, morale, éducation, etc. Quand ces régulateurs se maintiennent sans trop de changements, les variations

sociales sont assez lentes pour n'être que faiblement perceptibles. L'histoire présente plusieurs exemples de cette stabilité illusoire : siècle de Périclès, d'Auguste, de Louis XIV, etc.

Ces grandes époques sont homogènes, non parce que l'inévitable évolution a suspendu son cours, mais à cause de la permanence et de la continuité de certains principes directeurs, religieux, politiques, littéraires, etc., manifestée dans tous les facteurs de la vie sociale.

Pour qu'un peuple possède cette unité sans laquelle il ne saurait prospérer, il lui faut acquérir une certaine constance d'idées, de sentiments, de croyances capable de transformer en bloc homogène la poussière d'hommes dont il était d'abord formé.

La difficulté est d'obtenir un degré de stabilisation assez rigide pour maintenir ce bloc, mais assez malléable, cependant, pour lui permettre d'évoluer.

Très peu de peuples ont su réaliser ces deux conditions essentielles de progrès.

*
* *

Au premier rang des grandes causes déterminantes de l'histoire figurent les influences ancestrales, c'est-à-dire l'ensemble des aptitudes que chaque être apporte en naissant. Ces forces, nous les avons déjà signalées en étudiant leur action sur la formation de notre personnalité morale. C'est de l'âme des morts que l'âme des vivants est formée; c'est en nous-mêmes et non dans les cimetières que reposent en réalité les disparus. Chaque être venu à la lumière a derrière lui de longs siècles d'existence et reste toujours influencé par son passé.

Ayant traité ce sujet dans un autre volume, je me bornerai à en résumer ici quelques parties fondamentales.

L'observation montre que les peuples peuvent être approximativement divisés en races primitives, races inférieures, races moyennes et races supérieures.

Les races primitives : Fuégiens, Océaniens, etc., sont voisines de l'animalité ancestrale et ne montrent aucune trace de culture.

Les races inférieures : nègres, peaux-rouges, etc., sont capables d'utiliser quelques rudiments de civilisation, mais ne peuvent jamais s'élever bien haut.

Au-dessus des races précédentes se placent les populations jaunes de l'Asie, les Chinois notamment. Elles ont des formes de civilisation déjà élevées, que les peuples indo-européens ont dépassées. Ces derniers seuls constituent les races supérieures.

*
* *

Chez les races inférieures, tous les individus possèdent à peu près le même niveau mental. Chez les races supérieures, l'inégalité intellectuelle est au contraire la loi. Mais, lorsque les supériorités deviennent trop accentuées, elles ne se transmettent guère. L'hérédité finit toujours, en effet, par ramener au niveau moyen de l'espèce. Les descendants des individus ayant trop dépassé ce niveau. C'est pour cette raison que les grands hommes laissent si rarement d'héritiers dignes de leur nom.

Les peuples civilisés modernes représentent des mélanges créés par les hasards des conquêtes, des invasions, etc. Sous l'influence de l'identité du milieu, des croyances et des intérêts, ces éléments hétérogènes se sont stabilisés et ont fini en se croisant par constituer des groupements homogènes que j'ai jadis qualifiés de races historiques.

Pour que des races différentes arrivent à se fusionner et à former une race nouvelle, plus ou moins homogène, il faut que les individus mélangés ne se différencient pas trop par leur caractère et leur intelligence.

Les croisements peuvent constituer un élément de progrès s'ils s'opèrent entre races supérieures assez voisines les unes des autres. Ils deviennent, au contraire, élément de dégénérescence quand les races croisées sont trop différentes. Les Espagnols qui conquièrent le sud de l'Amérique n'aperçurent pas ce péril et c'est pourquoi toutes les républiques hispano-américaines formées du croisement des envahisseurs avec des indigènes et habitées par des métis toujours ingouvernables ne sortent pas de l'anarchie. Elles n'y échapperont, comme la République de Cuba, qu'à la condition de subir la domination plus ou moins directe de la race supérieure homogène qui fit prospérer les États-Unis.

Après avoir partagé pendant quelque temps les illusions européennes sur l'égalité des races, illusions ayant déterminé la terrible guerre de Sécession, les Américains des États-Unis finirent par comprendre les dangers de leur erreur et aujourd'hui ils évitent

soigneusement tout croisement avec les treize millions, de nègres habitant leur territoire. La loi de Lynch fut une nécessité ethnique.

Chaque race possède des qualités et des défauts que le temps ou l'éducation ne modifient guère. Les institutions, la langue et les arts d'un peuple ne se transforment que par une évolution assez lente pour les mettre en rapport avec la mentalité ancestrale de la race qui les accepte.

Quand les peuples semblent adopter des croyances, des institutions, des langues et des arts différents de ceux de leurs ancêtres, ce n'est, en réalité, qu'après les avoir profondément transformés. Le brahmanisme, le bouddhisme, le christianisme, l'islamisme, ont provoqué des conversions apparentes chez des races entières, mais en passant d'un peuple à un autre, ces religions ont beaucoup changé. Transporté en Chine, le bouddhisme y devint rapidement méconnaissable ; l'islamisme de la Perse est autre que celui de l'Arabie ou de l'Inde. Le Bas-Breton prie encore en vrai païen des idoles ; l'Espagnol adore des amulettes ; l'Italien resté

polythéiste vénère comme des divinités diverses les madones des différents villages.

Le schisme de la Réforme fut la conséquence de l'interprétation d'un même livre religieux par des races différentes : celles du Nord voulant discuter elles-mêmes leur croyance et régler leur vie ; celles du Midi préférant se soumettre sans discussion à des dogmes imposés par une autorité supérieure.

Toutes les vicissitudes politiques des peuples latins, des Français notamment, sont dominées par un élément caractéristique de leur mentalité ancestrale le besoin d'être soutenus et dirigés dans leurs moindres actes par un gouvernement. Sous des noms divers, l'étatisme est le seul régime possible des nations latines.

*

* *

Les événements que chaque jour voit surgir ne sont pas, en réalité, des créations du présent, mais celles d'un long passé. Quand un peuple a été unifié par des siècles d'intérêts semblables, de croyances identiques, il possède des dominantes héréditaires dont l'ensemble constitue l'entité appelée âme nationale. C'est elle qui agit dans les grandes circonstances menaçant l'existence de la race, une invasion par exemple. C'est encore cette âme nationale qui fait que tous les membres d'une race présentent malgré leurs différences individuelles tant de caractères communs : Anglais, Bretons,

Auvergnats, Provençaux, Japonais, etc., possèdent des modes de sentir et de penser, souvent même des modes de raisonnement, qui les font reconnaître immédiatement.

Les influences pouvant donner à un peuple l'ensemble de caractères communs qui sert à constituer son âme nationale ne sont pas nombreuses et la raison est le plus souvent étrangère à leur formation. Elles ont pour soutien une unification de sentiments collectifs et mystiques. Ceux d'origine mystique sont les plus forts le culte de Rome dans le monde antique, le christianisme au Moyen Age, constituent de frappants exemples de telles influences.

*
* *

La plus terrible catastrophe pouvant atteindre un peuple est de perdre son âme nationale. Ce ne furent pas les invasions armées des barbares qui anéantirent la grandeur de Rome, mais les mélanges prolongés de la population romaine avec des étrangers.

De nos jours, les États-Unis, ainsi que nous l'avons fait remarquer plus haut, faillirent être victimes d'un pareil destin par suite de l'invasion progressive d'éléments hétérogènes. Ils pressentirent à temps le danger et en sont arrivés à fermer presque entièrement leur territoire aux immigrants.

L'éducation la plus parfaite, les institutions politiques les meilleures ne sauraient transformer certaines influences ancestrales. Alors même qu'il se composerait uniquement de bacheliers, d'avocats et de docteurs, un peuple de métis est voué à l'anarchie et aux dictatures qu'enfante invariablement cette anarchie.

L'Europe actuelle montre, une fois encore combien sont lourdes les influences ancestrales dans la vie des peuples. Les extraordinaires difficultés que rencontre la tentative de réaliser une Fédération européenne prouvent que les nécessités théoriques ont bien peu de force quand elles n'ont pas l'unanimité de certains sentiments héréditaires pour soutien.

La solidarité entre les vivants a pour base nécessaire la solidarité entre les morts dont les vivants sont formés.

Livre IV : Les éléments créateurs de l'histoire

Chapitre II

Le caractère et l'intelligence

[Retour à la table des matières](#)

Malgré leurs variations possibles de personnalité, étudiées dans un autre chapitre, les êtres se trouvent encadrés par certaines influences permanentes volonté, persévérance, etc. qui en limitent les oscillations. Leur ensemble constitue ce qu'on appelle le caractère ¹.

¹ Pour simplifier l'exposé qui va suivre, nous avons pris les mots sentiment, intelligence, raison, etc., dans le sens attribué généralement à ces termes. Leur définition- classique suffit à montrer l'état rudimentaire de la psychologie sur des questions pourtant fondamentales. Voici, par exemple, comment Littré définit la raison, dans la dernière édition du dictionnaire de médecine : " Ensemble des facultés par lesquelles l'homme perçoit, reconnaît, démontre le vrai. "

La définition des sentiments par le même auteur est aussi confuse. Le sentiment serait pour lui : " Vue de l'esprit propre à nous déterminer dans l'appréciation des choses, dans nos jugements. " Cette dernière définition confond le sentiment avec la raison.

Les peuples à caractère fort dominèrent toujours ceux à caractère faible ou indécis, quelle qu'ait été l'intelligence de ces derniers. À une époque où ils étaient bien peu civilisés encore, les Romains subjuguèrent facilement les Grecs, très supérieurs pourtant à leurs vainqueurs par l'intelligence et la culture.

Le même phénomène continue à se manifester dans les temps modernes. C'est ainsi que trois cents millions d'Hindous remarquables par leurs connaissances artistiques et philosophiques sont assujettis, en raison de leur faible caractère, par une armée anglaise insignifiante comme nombre.

Le cours entier de l'histoire montre combien le rôle du caractère a été plus influent que celui de l'intelligence sur la destinée des individus et des peuples ¹.

Le caractère est le vrai directeur de la conduite. L'intelligence sert surtout à expliquer et discerner. Les qualités intellectuelles sont susceptibles d'être perfectionnées par l'éducation, celles du caractère échappent presque entièrement à son action.

D'une façon sommaire, on peut dire que les sociétés modernes semblent constituées par la superposition de mondes complètement différents : celui de la science, uniquement gouverné par l'intelligence celui de la vie sociale dirigé par les sentiments constituant le caractère.

Du monde de la science, que les élites intellectuelles orientent surgissent les inventions qui transforment le côté matériel des civilisations. Du monde social naissent des conflits et des haines qui perturbent souvent le progrès des nations et menacent de les détruire.

L'histoire des sciences est le récit des découvertes réalisées par l'intelligence. L'histoire des peuples relate les événements déterminés par l'influence de sentiments divers que dirige rarement la raison.

¹ Malgré cette prépondérance des sentiments, les universités latines ont toujours négligé leur étude. Le savant professeur Claparède fait observer que les méthodes nombreuses proposées pour déterminer les aptitudes individuelles ne portaient que sur les aptitudes intellectuelles.

“ On a laissé presque complètement de côté les épreuves concernant la détermination du caractère, c'est-à-dire la mesure de la personnalité tout entière. ”

Cette détermination est d'ailleurs difficile, le caractère ne pouvant être jugé que d'après les actes et non d'après les discours.

La confusion entre les sentiments qui mènent l'homme et les motifs d'action invoqués par lui est générale chez les historiens. Les auteurs de la Révolution s'imaginaient fonder une société nouvelle sur la raison pure et ils l'invoquaient sans cesse dans leurs discours. En fait la grande majorité de leurs actes dérivait de sentiments : besoin d'égalité, jalousie, rancunes, etc., dans lesquels la raison n'avait aucune part.

Tous les hommes, civilisés ou sauvages, ont des sentiments voisins, mais entre le primitif et le civilisé existe cette distinction profonde que ce dernier possède le pouvoir de résister par la force du caractère aux impulsions émotives en utilisant sa raison pour opposer un sentiment à un autre.

*
* *

Les êtres capables de maîtriser entièrement leurs suggestions sentimentales, c'est-à-dire possédant la faculté qualifiée par les Anglais de self-control, sont peu nombreux. Les multitudes s'en trouvent complètement dépourvues. L'impulsion du moment est généralement leur seul guide : La raison ne consiste pas à opposer une argumentation logique à un sentiment mais la représentation d'un sentiment lointain à l'impulsion présente.

Malgré les progrès de la civilisation la grande majorité des peuples est demeurée à la phase inférieure où les inhibitions réfléchies n'ont pas encore acquis un pouvoir suffisant pour refréner les réflexes naturels. Plusieurs guerres sont nées de cette inaptitude à dominer les impulsions du moment.

La possibilité de modifier la conduite — opposant aux impulsions présentes leurs conséquences futures exige non seulement la maîtrise de soi-même, ou force de caractère, mais aussi la faculté de discernement qualifiée jugement. Cette faculté représente la plus haute des aptitudes intellectuelles. Elle implique un esprit critique assez pénétrant pour lire l'enchaînement des effets et des causes.

Associées à certaines influences mystiques, les influences sentimentales, constituant le caractère, forment un ensemble assez complexe désigné sous le terme : forces morales.

Leur puissance modifia souvent le cours de l'histoire. A ne considérer que la dernière guerre, on peut dire que les forces morales jouèrent un rôle capital dans son origine et sa terminaison. Les Allemands furent moins vaincus par les canons que par les forces morales. La valeur militaire des guerriers improvisés de l'Amérique était

presque nulle, mais l'impression produite par l'arrivée des innombrables légions constitua une influence morale assez puissante pour décourager l'ennemi et finalement le désarmer. L'illustre maréchal Foch attachait une importance prépondérante aux forces morales : “ La guerre, disait-il, département de la force morale : la victoire, supériorité morale chez le vainqueur, dépression morale chez le vaincu. ”

*
* *

Une des difficultés de l'âge moderne se manifeste dans la discordance croissante entre le développement rapide de l'intelligence et l'évolution plus lente des sentiments et du caractère.

La subordination de l'intelligence aux sentiments a toujours eu de notables conséquences dans l'histoire. Les efforts rationnels des cinquante-deux représentants des divers États constituant la Société des Nations, pour maintenir la paix entre les peuples, pèseraient bien peu sous une explosion spontanée de sentiments collectifs : jalousie, amour-propre blessé, désir de revanche, etc.

Cette impuissance d'action de la raison sur les sentiments est devenue d'autant plus dangereuse que les progrès de la science fournissent aux sentiments des armes assez redoutables pour anéantir en quelques heures de grandes capitales, avec tous les trésors d'art qu'elles contiennent, et détruire ainsi les vieilles civilisations dont l'homme se montre si fier.

Dans une humanité supérieure, les sentiments seront peut-être au service de l'intelligence, mais dans la nôtre, insuffisamment évoluée, c'est l'intelligence qui demeure soumise aux sentiments.

Livre IV : Les éléments créateurs de l'histoire

Chapitre III

Les croyances mystiques à forme religieuse

[Retour à la table des matières](#)

Au premier rang des forces psychologiques qui dominant l'histoire figurent les forces mystiques. Leur rôle fut toujours prépondérant parce qu'elles constituèrent le grand stimulant des efforts individuels et collectifs d'où la vie des peuples dérive.

Je ne saurais m'étendre ici sur cette influence, ayant déjà consacré un livre à montrer comment les croyances naissent, grandissent et meurent, comment après s'être fixées dans l'esprit elles orientent les actions. J'ai essayé surtout d'expliquer ce fait fondamental que des croyances contraires à la raison ont pu être admises par les

savants les plus éminents. Ce phénomène semblait incompréhensible à l'époque où l'on considérait les croyances, comme volontaires et rationnelles alors qu'elles sont en réalité involontaires et irrationnelles. Toute l'histoire des croyances religieuses et des croyances politiques dérive de ces notions fondamentales. La propagation de la croyance dans l'inconscient par contagion mentale, suggestion, prestige, etc., exerça dans la vie des peuples un rôle fort supérieur à celui de la raison.

*
* *

Le mysticisme est constitué par l'obéissance à des mythes assez forts pour échapper à l'influence de la raison. L'histoire de l'humanité est surtout celle de ses mythes. Un peuple grandit quand il possède des mythes religieux ou politiques capables de stimuler ses efforts. Il décline quand la puissance de ses mythes vient à pâlir.

Les influences mystiques font partie de ces forces mentales inconnues dont la science ébauche seulement l'étude. Le mysticisme ne pouvant être classé ni dans les phénomènes intellectuels ni dans les phénomènes affectifs, il faut le considérer comme un état psychologique particulier un peu analogue à celui produit par les forces dites magnétiques. Le sujet magnétisé tombe, comme on le sait, sous la domination absolue de son magnétiseur. Une croyance produit des effets semblables, mais dont la durée au lieu d'être éphémère est généralement prolongée.

Les croyances mystiques à forme religieuse ont joué un tel rôle dans la stabilisation des personnalités, individuelles et collectives qu'il ne serait pas exagéré de dire que l'histoire des peuples est constituée en grande partie par l'histoire de leurs dieux.

Pendant les cinquante à cent mille ans de préhistoire antérieurs aux civilisations, nos ancêtres demeuraient trop confinés dans l'inconscient pour qu'une recherche quelconque sur la destinée les ait préoccupés. La naissance et la mort semblaient des phénomènes naturels ne demandant aucune explication. Se nourrir et se reproduire constituait leurs uniques mobiles de conduite.

Avant que l'homme ait pu songer à se former une opinion sur l'univers, il fallut que de la vie inconsciente dont il n'était pas encore sorti se dégagent quelque lueur de vie consciente permettant d'associer dans l'esprit les images des choses, pour découvrir leurs analogies et leurs différences.

La notion de causalité et de finalité, c'est-à-dire l'idée qu'un phénomène a des causes et des conséquences marqua probablement l'origine des premières conceptions de l'humanité primitive sur l'univers.

Les mystères formidables dont l'homme se trouvait enveloppé : l'éclat de la foudre, les violences de la tempête et bien d'autres encore, devaient avoir une cause. La seule imaginable était l'existence de personnages analogues à l'homme, mais immensément supérieurs en puissance.

Alors naquirent les dieux innombrables, bienfaisants ou nuisibles redoutables toujours qui, pendant de longs siècles devaient dominer la vie des peuples. Tous les phénomènes, depuis la marche du soleil jusqu'au soulèvement des vagues et la naissance des moissons, étaient régis par des divinités spéciales. Pour se concilier leur protection on utilisait les seuls procédés, alors concevables, d'agir sur les grands personnages : prières et présents. La vie de chaque peuple se trouva bientôt dominée par l'intervention permanente des dieux. Chez les plus civilisés, Grecs et Romains notamment, les divinités fort nombreuses, inspiraient une crainte profonde. Leur intervention, supposée dans les moindres actes de l'existence obligeait à les consulter sans cesse. À Rome, le collège des Augures, dont faisaient partie les plus hauts personnages était chargé de l'interprétation des signes révélant les volontés divines.

Mais ces dieux eux-mêmes subirent la loi de l'évolution qui condamne l'univers à toujours changer.

Un Dieu nouveau venu de la Galilée finit par remplacer les vieilles divinités de l'Olympe. Pendant de longs siècles la volonté de ce puissant maître domina la vie des peuples, et stabilisa leur pensée plus encore que celle des divinités qu'il avait remplacées. Un enfer éternel menaçait les hommes qui, durant leur vie n'avaient pas obéi à ses prescriptions.

C'est à une époque très moderne seulement que fut acquise la notion de forces impersonnelles pouvant être captées par l'homme et capables de se substituer aux volontés des dieux.

*
* *

Les dieux jouèrent un rôle si prépondérant dans l'histoire que jamais un peuple ne put en changer sans voir son existence se transformer entièrement.

Nous avons déjà rappelé que les tribus nomades de l'Arabie unifiées par les illusions religieuses de Mahomet, devinrent rapidement assez puissantes pour fonder un grand empire

Parmi les exemples nombreux de stabilisation mentale pouvant être produite par l'adoption d'une foi ardente, on peut citer encore les débuts de la Réforme en France.

Elle synthétisa d'abord une simple lutte contre les abus du clergé ; la vente des indulgences, etc. mais la contagion mentale et les persécutions la transformèrent bientôt en une croyance tellement forte qu'aucun supplice ne put arrêter sa diffusion. Chaque exécution amenait, au contraire, des conversions nouvelles.

En dépit de toutes les mesures de terreur, la Réforme se répandit et la France devint un champ de bataille entre croyances rivales pendant cinquante ans.

Aucun exemple ne montre mieux à quel point les personnalités souvent flottantes dont chaque être se compose peuvent engendrer sous la domination du mysticisme une personnalité nouvelle tellement stable qu'aucune influence y compris l'intérêt personnel, l'instinct de la conservation, la crainte de la douleur, n'arrive à la modifier.

*
* *

Peut-on supposer un peuple dépourvu de croyances religieuses ? Le monde n'en a pas encore connu et probablement n'en connaîtra jamais. Le besoin mystique d'une foi directrice et stabilisatrice semble irréductible.

Malgré quelques apparences, la réceptivité religieuse n'a pas sensiblement diminué au cours des siècles. Le babysme en Perse, le nihilisme, le bolchevisme et la religion des Skopzky en Russie : la christian-science et le mormonisme aux Etats-Unis, sont des exemples récents montrant la force prodigieuse que peut donner une croyance à des convaincus, si absurde que puisse être cette croyance.

N'ayant pas à étudier ici ces diverses religions, je me bornerai à résumer en quelques lignes l'histoire d'une des plus récentes, le mormonisme. Fondé par un visionnaire qui prétendait avoir miraculeusement reçu du ciel un livre sacré indiquant les principes d'une religion nouvelle, il réunit, grâce à son pouvoir de suggestion, de nombreux adeptes dont le chiffre s'accrut constamment. violemment persécutés et décimés par des troupes armées, les convaincus durent fuir leurs persécuteurs. Poursuivis pendant des centaines de kilomètres, ils finirent par arriver dans la région désertique du Lac Salé où leurs ennemis renoncèrent à les suivre. En quelques années,

sous l'influence de la foi nouvelle, le désert glacé était transformé. Une grande ville entourée d'usines et de chemins de fer sortait du néant et devenait bientôt l'importante capitale d'une nouvelle province, l'Utah, faisant, aujourd'hui, partie des quarante-huit États dont l'ensemble constitue la république des États-Unis.

Conduite par la simple raison, aucune collectivité n'aurait probablement réussi à faire surgir du désert une région prospère comme le firent des convaincus soutenus par les croyances illusoires, créatrices de leurs forces.

Toutes les croyances religieuses, surtout à leurs débuts, exercent la même influence dominatrice sur l'âme des croyants. Il en est, comme celle des Skopzky, en Russie, qui obtiennent de leurs fidèles les plus cruelles mutilations. Aucune religion n'a manqué de martyrs.

*
* *

Les divinités qui régissaient le monde depuis les origines de l'histoire finissent cependant par perdre, même chez les croyants, les pouvoirs souverains que leur conférait l'imagination des peuples. Le monde antique divinisait les forces de la nature. Le monde moderne les a rendues impersonnelles et réussit de plus en plus à les asservir. Dans les anciennes conceptions du monde, l'homme devait obéir aux dieux détenteurs de ces forces. Dans la conception actuelle, ce sont les forces naturelles, qui obéissent, à l'homme. Plusieurs milliers d'années ont été nécessaires pour établir cette distinction dont toute la philosophie moderne dérive.

Livre IV : Les éléments créateurs de l'histoire

Chapitre IV

Les croyances mystiques à forme politique

[Retour à la table des matières](#)

Lorsque la protection des dieux obtenue par des prières ne le soutint plus, l'homme chercha d'autres espérances. Il crut les découvrir dans des illusions politiques et sociales. La foi aveugle que l'état d'esprit mystique fait toujours naître fut un des éléments fondamentaux de cette nouvelle forme de croyances.

Le pouvoir de certains idéals politiques à forme religieuse est parfois aussi grand que celui des religions, mais généralement plus éphémère. Ces croyances politiques

font naître les mêmes espérances, les mêmes intolérances et aussi le même besoin intense de propagation que les dogmes religieux.

Les croyances politiques à forme religieuse donnent à leurs adeptes une force aussi grande qu'une religion nouvelle. L'histoire en fournit plusieurs exemples, notamment à l'époque de la Révolution française. Aux puissantes armées des vieilles monarchies européennes, la république ne pouvait opposer que des troupes mal équipées et mal disciplinées. Elles triomphèrent cependant. Un phénomène aussi imprévu résulta de ce que les soldats révolutionnaires avaient une foi religieuse profonde dans les dogmes nouveaux qu'ils venaient d'adopter. Pour eux, l'humanité transformée entrait dans une phase d'universel bonheur. Les sociétés allaient retourner à cet âge primitif qui, aux yeux de théoriciens ignorant les rigueurs de la préhistoire, constituait une période d'égalité, de liberté et de fraternité infiniment heureuse.

*
* *

Parmi les croyances politiques possédant la force stabilisatrice de croyances religieuses et participant de leur nature, on peut mentionner encore l'aspiration de certains peuples à l'hégémonie. L'histoire de Ninive, de Babylone et de Rome dans les temps antiques, de l'Espagne, de l'Angleterre de la France et de l'Allemagne dans les temps modernes, des États-Unis de nos jours, montre l'influence de l'idéal constitué par ce mysticisme collectif que représente le culte d'une patrie.

Aujourd'hui, les plus actives croyances politiques à forme religieuse sont représentées par le socialisme et sa forme extrême le communisme. Leur pouvoir grandit chaque jour, en raison des espérances dont ils sont enveloppés. Le cléricisme radical, le cléricisme communiste, le cléricisme catholique, sans poursuivre les mêmes buts, représentent des formes bien peu différentes de la même foi mystique.

Le socialisme submerge l'Europe comme le christianisme l'avait envahie il y a 2.000 ans. Sa propagation est moins rapide parce qu'il se heurte à des influences économiques, que le monde ancien ne connaissait pas.

La doctrine socialiste est., d'ailleurs, d'une simplicité qui la rend accessible à toutes les intelligences. Un ministre socialiste anglais, M. Mac Donald, en a très bien exprimé les principes fondamentaux dans les termes suivants :

“ Le socialisme est la conception d'une communauté organisée et organique tenant en main la puissance économique et matérielle de la société, de manière que l'individu puisse être libéré de l'oppression jouir de la liberté de se développer. ”

Traduite en termes pratiques, cette idée signifie que toutes les industries seraient administrées sous le contrôle de l'État, c'est-à-dire par une immense armée de fonctionnaires. Les applications de ce système déjà réalisées, en Russie, ont prouvé, d'une part, que la gestion étatiste était beaucoup plus coûteuse que la gestion capitaliste individuelle et, d'autre part, beaucoup plus oppressive.

Le socialisme et son frère, le communisme oublient, d'ailleurs, que la gestion étatiste paralyserait vite l'effort personnel, source de tout progrès.

Un peuple ayant perdu son aptitude à l'effort tomberait dans une profonde décadence.

Le socialisme se trouve ainsi avoir contre lui des lois économiques aussi bien que des lois psychologiques. Sa force est cependant très grande en raison de la puissance des illusions mystiques sur lesquelles il repose. On ne doit donc pas s'étonner qu'il se répande rapidement. Après avoir ruiné la Russie, il envahit des peuples aussi stabilisés que l'Angleterre. Ce fut seulement par des dictatures énergiques que d'autres pays Italie, Espagne, Pologne, etc., ont pu se protéger contre ses ravages.

Le communisme, basé théoriquement, comme le socialisme, sur l'égalisation des fortunes, possède une force de propagande plus grande encore que ce dernier, parce qu'il s'appuie sur des jalousies et des haines autrement intenses.

En dehors de ces grands exemples caractéristiques, il suffit de parcourir notre histoire moderne pour se convaincre du rôle des croyances politiques à forme religieuse. Les bouleversements dont la France a été le théâtre depuis la Révolution en constituent de saisissantes preuves. Ces bouleversements contribuent également à montrer que malgré leurs aspirations à la liberté, la grande majorité des hommes éprouvent l'impérieux besoin d'un idéal religieux ou politique assez fort pour stabiliser les pensées et orienter la conduite.

Si tant d'esprits vivent aujourd'hui dans le malaise et l'incertitude, c'est qu'ils n'ont pas encore trouvé un idéal mystique assez fort pour les dominer.

*

* *

La notion d'équivalence entre les croyances politiques nouvelles et les anciennes croyances religieuses est fondamentale. Elle seule peut expliquer la propagation de certains mouvements, incompatibles pourtant avec les nécessités économiques de l'âge moderne.

Malgré la tendance à être remplacées par diverses croyances politiques les anciennes religions jouent toujours un rôle important dans la vie politique des peuples. On le vit lorsque l'Alsace s'insurgea contre des lois maladroites qui portaient atteinte à ses convictions religieuses. En Angleterre, les moindres questions théologiques ont encore le pouvoir d'agiter l'opinion.

Les discussions violentes soulevées au parlement britannique par la proposition d'introduire un léger changement dans le livre officiel des prières en sont également un frappant exemple.

*
* *

Les apôtres des croyances politiques nouvelles, destinées à remplacer les anciennes croyances religieuses, s'imaginent défendre des idées fort avancées, alors qu'en réalité ils retournent le plus souvent à des formes d'évolution inférieure dépassées depuis longtemps.

Pendant la Révolution française, notamment, on retrouve dans les thèses révolutionnaires bien des conceptions réactionnaires. Que demandaient, en effet, Robespierre et ses farouches collègues ? Le retour aux institutions des sociétés primitives supposées admirables par leur maître J-J. Rousseau, alors que, d'après les lumières de l'anthropologie moderne, ces sociétés se composaient de farouches sauvages sans trace de culture. Que réclament, aujourd'hui, les communistes, sinon le retour à des formes d'évolution abandonnées depuis les premiers temps de l'histoire et qui ne s'observent plus que chez les tribus inférieures ?

*
* *

Les contradictions entre les nécessités économiques et les illusions politiques à forme religieuse ne sont jamais perçues par les convaincus. Nous avons déjà fait remarquer que la grande force des croyances politiques à forme religieuse est de ne

tenir aucun compte des conditions réelles d'existence des peuples. Ces illusions semblent conçues pour des êtres artificiels sans passions ni volontés, destinés à suivre, de la naissance à la mort, des voies identiques.

N'ayant pas à se préoccuper des nécessités qui gouvernent le monde, les programmes mystiques des réformateurs sont toujours chargés des plus séduisantes espérances. La paix, la bonne entente, le désarmement, l'égalité des fortunes et des conditions y sont annoncés sans souci des réalités économiques et sociales qui conditionnent de plus en plus étroitement la vie actuelle.

L'âge moderne est violemment agité par l'antinomie croissante entre les influences mystiques qui continuent à dominer l'âme humaine et les nécessités économiques issues des progrès de la science. Les illusions politiques ont remplacé les illusions religieuses, mais les premières comme les secondes se heurtent aux mêmes difficultés résultant d'une connaissance plus avancée de l'Univers.

Le réel créé par la science grandit chaque jour sans avoir pu cependant remplacer le monde irréel dont le cœur a besoin. Longtemps encore, sans doute, se maintiendront parallèlement les deux grandes influences, l'une scientifique, l'autre religieuse, qui dirigent la vie des hommes.

Les connaissances scientifiques ont profondément modifié le côté matériel des civilisations, mais les croyances mystiques, qu'elles soient religieuses ou politiques, sont restés jusqu'ici les seules capables de créer la communauté de sentiments et de pensées nécessaire à la stabilité des personnalités collectives. La terminaison du grand conflit entre le réel et l'irréel qui agite encore le monde marquerait sans doute les débuts de civilisations nouvelles.

Livre IV : Les éléments créateurs de l'histoire

Chapitre V

Les coutumes, la morale, l'éducation

[Retour à la table des matières](#)

Quelles que soient les causes premières de l'évolution d'un peuple : politiques, religieuses, économiques, etc., elles n'agissent profondément qu'après s'être transformées en coutumes, c'est-à-dire en habitudes inconscientes dans lesquelles le raisonnement n'intervient plus. Les coutumes ont une puissance irrésistible, car individu qui prétendrait se soustraire à leur influence aurait bientôt pour ennemi tout le groupe auquel il appartient. Elles peuvent varier, mais pendant leur durée possèdent un absolu pouvoir. La force de la mode qui ne s'exerce pas seulement dans le costume, mais dans beaucoup des éléments de la vie sociale, artistique et même

intellectuelle, suffirait à montrer l'importance de ces orientations collectives dans la vie des peuples.

Les coutumes constituent un des facteurs fondamentaux de la stabilisation sociale. Un peuple ne sort de la barbarie qu'après s'être plié au joug de la coutume et il y retourne dès que cet élément de stabilisation a perdu sa force.

Les lois contribuent à fixer les coutumes, mais ne les créent pas. Pour être efficace une loi doit codifier la coutume et non la précéder.

*
* *

Les coutumes figurent parmi les vraies génératrices de la morale, c'est-à-dire de la science qui, suivant les dictionnaires, règle la conduite.

Depuis des siècles, les philosophes dissertent sur la morale en la traitant comme si elle appartenait au domaine de l'intelligence, alors qu'elle en dépend fort peu. Kant, dont les théories rationalistes dominent encore l'enseignement universitaire, se faisait sur la morale de bien grandes illusions. C'était de la nécessité de récompenser la vertu et de punir le vice qu'il déduisait l'existence d'une vie future et d'un Dieu rémunérateur.

En réalité, les lois morales reposent sur des nécessités sociales dont la puissance impose à toute collectivité, y compris les sociétés animales, des règles forcément inflexibles, puisqu'elles représentent les conditions mêmes de la vie en société.

Ayant déjà traité ailleurs ces questions, il me suffira de rappeler qu'une morale agissante ne peut être créée que par des habitudes inconscientes auxquelles les notions de mérite et de démérite restent à peu près étrangères. L'homme qui, après de longs conflits intérieurs, finit par restituer un objet trouvé, a du mérite, mais ne possède qu'une moralité faible. S'il rend l'objet spontanément il n'a aucun mérite, mais possède une moralité forte.

L'enseignement de la morale doit avoir pour but final, non d'apprendre par coeur des principes rationnels qui, en réalité, influencent rarement la conduite, mais de fixer

dans l'inconscient le sentiment du devoir, indispensable quelle que soit la situation occupée ¹.

L'acquisition de cette notion du devoir implique d'abord une discipline très sévère. Subie avec effort, cette discipline finit par se fixer dans l'inconscient, et devient alors une habitude pratiquée sans peine, qui orientera l'homme au cours de toute son existence.

C'est avec raison qu'un célèbre industriel allemand, Helferich, disait que l'école et la caserne avaient créé des habitudes d'ordre et de discipline qui ont fait la force de l'Allemagne et permettent, aujourd'hui son relèvement rapide.

¹ La substitution de l'enseignement laïque à l'enseignement religieux dans les écoles repose sur une erreur de psychologie à laquelle, d'ailleurs, la plupart des peuples ont su se soustraire. L'adulte a beaucoup de peine à raisonner un peu. L'enfant ne raisonnant pas du tout ne possède que des idées suggérées.

La notion d'un Dieu tout-puissant percevant les actions les plus cachées constitue pour l'enfant un frein moral plus actif que tous les raisonnements des professeurs. Quand il découvrira plus tard lui-même la faible valeur rationnelle des mythes fort bien adaptés à son enfance, il comprendra aussi combien leur efficacité fut grande.

*
* *

Les lois morales et les coutumes constituent non seulement de puissants stimulants d'action, mais aussi des influences inhibitives capables d'empêcher l'homme d'obéir aux impulsions naturelles, guides primitifs de sa conduite. La supériorité du civilisé sur le barbare tient justement à ce que le premier a fini par acquérir un ensemble de réactions inhibitives qui lui apprennent à se dominer et régularisent ainsi sa vie.

Les nations qu'on peut qualifier d'instables : russes et balkaniques par exemple, n'ont d'autre élément de fixité que la volonté transitoire de chefs assez forts pour imposer leurs lois. Avec la disparition de ces chefs, l'unification s'évanouit. Ainsi s'explique l'histoire de ces grands empires asiatiques dont la décadence fut aussi rapide que la grandeur.

*
* *

Peut-on compter sur l'action de lois répressives pour stabiliser la conduite ? L'expérience a, depuis longtemps, négativement répondu. Ces lois répressives constituent même une des plus dangereuses illusions de l'âge moderne. Les statistiques démontrent, en effet, que nos sanctions juridiques n'ont d'autre résultat que de créer des récidivistes, ce qui est le contraire du but proposé.

La notion de nécessité tend de plus en plus à se substituer aux vieilles idées sur lesquelles était basé l'ancien droit. C'est au nom de la nécessité — création d'un chemin de fer par exemple — qu'un propriétaire se voit expulsé. Et c'est au nom de la nécessité encore, les neuf dixièmes des criminels n'étant pas améliorables et le nombre des récidivistes augmentant constamment et se montrant de plus en plus dangereux après chaque condamnation, que les codes de l'avenir se borneront, comme je le soutiens depuis longtemps, à ces deux sanctions premier délit, condamnation avec sursis, second délit déportation dans une colonie lointaine.

*
* *

Le rôle de l'éducation est considérable, surtout chez les peuples dont un long passé n'a pas encore stabilisé la mentalité. Tel fut le cas, par exemple, de l'Allemagne moderne.

Je renverrai le lecteur que ces questions pourraient intéresser à mon ouvrage sur la Psychologie de l'Education. Il y verra pourquoi l'éducation expérimentale, exclusivement adoptée en Allemagne et en Amérique, est immensément supérieure à la déplorable éducation livresque des peuples latins.

En essayant de dégager les principes qui permettent d'améliorer la personnalité de l'élève, j'ai constaté qu'il en existait deux, dont l'influence fondamentale doit également servir de base à l'enseignement de la morale : 1° les associations par contiguïté; 2° la substitution d'impressions fortes, mais peu répétées, aux impressions faibles fréquemment réitérées.

Et comme la valeur d'une doctrine ne peut être démontrée que par l'expérience, j'ai appliqué les deux principes précédents au dressage de certains animaux, tels que le cheval, dont j'ai pu ainsi modifier les habitudes ¹.

La conduite des peuples repose également sur les deux principes mentionnés plus haut. Le difficile n'est pas de les connaître, mais de les manier judicieusement.

*
* *

Les divers éléments de stabilisation qui viennent d'être sommairement rappelés se propagent sous l'influence d'un même facteur psychologique la contagion mentale. Elle est une suggestion généralisée du même ordre que celles des hypnotiseurs. Son rôle dans la vie sociale se montre considérable. Créatrice d'unité de sentiments et de pensées, elle régit les moeurs, les coutumes, la mode, l'opinion et les principaux éléments de la conduite. L'intelligence la plus haute ne se soustrait pas toujours à son

¹ J'ai exposé l'application de ces principes dans un ouvrage sur l'équitation, illustré de nombreuses photographies instantanées. Leur utilité a été reconnue par une des plus hautes autorités équestres de France, le colonel Blaque-Belair, alors écuyer en chef de l'école de cavalerie de Saumur. Voici comment il s'exprimait à leur égard :

“ Ce livre écrivait-il dans un article a été pour moi la grande clarté tombant sur le chemin de Damas !... Le chapitre intitulé : Bases psychologiques du dressage est un chef-d'oeuvre et ceux qui ne s'inspirent pas des règles qu'il pose ne peuvent prétendre à rien en équitation... Cet ouvrage illumine l'enseignement de notre art par la création de méthodes désormais inébranlables...”

action. Nos vices, nos vertus, nos déterminations, résultent le plus souvent du phénomène de la suggestion par contagion mentale. Elle domine le cours de l'histoire.

Livre IV : Les éléments créateurs de l'histoire

Chapitre VI

Les institutions politiques

[Retour à la table des matières](#)

Les institutions politiques et surtout les conflits qu'elles engendrent ont toujours joué un rôle considérable sur la stabilisation des peuples et aussi dans leur désagrégation.

L'observation démontre que ces institutions résultent le plus souvent de certaines nécessités générales fort supérieures aux volontés. Ce prépondérant pouvoir de la nécessité avait déjà été reconnu par les philosophes de la Grèce antique. Ils savaient — vérité souvent oubliée aujourd'hui — que les peuples ne sont pas libres de choisir leurs institutions, mais obligés de subir celles qu'imposent leur mentalité et les circonstances extérieures.

Aristote dans sa “ Politique ” disait qu’il existe un rapport étroit entre les formes de gouvernement et l’état économique, intellectuel et moral de la société que ce gouvernement est appelé à régir.

Pour Polybe, la loi des transformations politiques est aussi sûre que celle qui régit les phénomènes naturels. Cette loi implique-t-elle, comme l’évolution de la vie chez l’individu, un déclin final qui correspondrait au règne de La démocratie ? Platon l’affirme.

En passant du monde grec au monde romain, on retrouve le rôle de la nécessité et aussi celui des perturbations engendrées par les conflits d’intérêts. La constitution de la cité romaine ne se révéla jamais réellement démocratique. Après un gouvernement monarchique de faible durée, Rome fut gouvernée pendant cinq siècles par un Sénat régissant autocratiquement une plèbe souvent prête à se révolter. Celle-ci avait cependant fini par obtenir l’accession à toutes les magistratures et, pour défendre ses droits, la création de tribuns pouvant opposer leur veto aux lois qu’elle trouvait trop oppressives.

Malgré leurs efforts, les Romains. n’arrivèrent pas à empêcher les luttes sociales. Après des hécatombes répétées, comme celles de Sylla et de Marius, ces luttes engendrèrent la nécessité de dictatures impériales.

*
* *

Le monde se gouverne d’après des possibilités et non avec des principes comme le croyait Montesquieu lorsqu’il disait en parlant des Romains qu’” ils eurent une suite continuelle de prospérités quand ils se gouvernèrent sur un certain plan, et une suite ininterrompue de revers lorsqu’ils se conduisirent sur un autre. ”

Les nécessités qui déterminent les institutions des peuples sont diverses. La vie agricole, la vie pastorale, la vie maritime, la vie commerciale, la vie militaire, etc., impliquent des institutions en rapport avec les besoins de ces divers états.

En dehors des institutions issues des nécessités de l’existence, il en est d’autres provoquées par les croyances apparues aux différentes périodes de l’histoire. Le bouddhisme, l’islamisme, le christianisme, etc., ont transformé les institutions politiques de certains peuples et, par voie de conséquence, leur mentalité.

Pendant les mille ans du Moyen Age la pensée chrétienne agit sur les moindres détails de l'existence des nations européennes. Deux éléments fondamentaux orientaient alors la conduite : gagner un paradis rempli d'éternelles délices, éviter l'enfer et ses supplices. Longuement maintenues., ces perspectives ont créé des institutions assez fortes pour unifier les idées, les sentiments et les volontés.

*
* *

Une des grandes difficultés de la vie sociale est d'adapter progressivement les institutions aux nécessités que des circonstances nouvelles font surgir. Nous avons vu déjà que le régime féodal, par exemple, fut la conséquence d'impérieuses nécessités historiques, notamment celle d'une protection contre les menaces extérieures. Les conditions qui le rendirent indispensable ayant disparu, il ne resta que les abus du régime.

C'est ainsi encore qu'au Moyen Age la situation particulière de l'industrie des cités italiennes détermina la naissance et le développement du syndicalisme. les abus et les violences de ce régime enfantèrent une anarchie prolongée dont les conséquences finales furent la chute successive de diverses républiques, y compris la plus brillante de toutes, celle de Florence. Cette dernière se soumit au joug des Médicis en raison de nécessités psychologiques analogues à celles qui ont récemment conduit certains états européens à subir des dictatures.

Ce furent également les nécessités de l'époque qui déterminèrent au XVe siècle la fusion en grands royaumes : Espagne, France, Angleterre etc., de petits Etats jadis indépendants.

Quand le réseau des vieilles traditions se trouve trop rigide, l'adaptation ne peut guère se réaliser qu'à la suite d'une révolution violente. Tel a été justement le cas de la France au moment de la Révolution. L'ancienne monarchie, graduellement formée par l'annexion de petits états divers : Bourgogne, Bretagne, Provence, etc., ayant chacun leurs moeurs, leurs coutumes, et parfois leur langue, ne possédait, même sous l'absolutisme de Louis XIV, qu'une unité souvent factice. Les rois avaient sans cesse à lutter contre les exigences des parlements, les intérêts locaux, etc.

Unifier un pays aussi divisé fut l'oeuvre fondamentale de la Révolution. L'avenir seul pourra dire s'il faut considérer comme plus utile que nuisible cette unification, qui fit disparaître les foyers divers de culture provinciale. Au point de vue de la puissance militaire, une centralisation semble excellente. Au point de vue des progrès de la civilisation, la multiplication de milieux intellectuels, artistiques et

commerciaux est évidemment préférable. Une des grandes forces de l'Allemagne a été de conserver même sous la domination impériale, des centres de culture complètement indépendants.

*
* *

Quand les nécessités historiques, génératrices des institutions politiques, ont acquis une certaine force, les événements accidentels sont sans grande influence.

Alors même que Charles le Téméraire eût fait assassiner Louis XI, prisonnier à Péronne, il n'eût pas empêché pour longtemps, la Bourgogne de devenir française, puisque des nécessités générales obligeaient alors tous les petits Etats à se laisser absorber par des voisins plus puissants.

Si, en Italie et en Allemagne, le mouvement vers l'unité se réalisa seulement trois siècles plus tard, ce fut parce qu'il ne se trouva pas, dans ces pays morcelés, de pouvoir assez fort pour devenir un centre d'attraction.

Les exemples précédents et tous ceux du même ordre montrent que la vie politique des peuples, bien que pouvant subir les influences momentanées, reste dominée par des nécessités générales, vraies souveraines de l'histoire.

Parmi ces nécessités créatrices d'institutions politiques, il faut citer encore les courants d'opinion collective, c'est-à-dire des volontés du nombre. Ils deviennent de plus en plus puissants aujourd'hui. Les variations de régime politique en France, depuis cent cinquante ans, résultent de ces grandes fluctuations d'opinion.

*
* *

Les constitutions écrites d'un peuple révèlent généralement peu de chose de sa vie politique réelle. La plupart des petites républiques espagnoles de l'Amérique ont des institutions politiques très voisines de celles des États-Unis et cependant un abîme sépare la situation des deux parties du Nouveau-Monde anarchie d'un côté, prospérité croissante de l'autre.

Cet exemple, et tous ceux du même ordre, montrent que pour juger un peuple, ce ne sont pas ses institutions politiques mais leur application qu'il importe de connaître.

L'étude des réalités cachées sous les apparences échappe souvent aux historiens. C'est d'hier seulement, par exemple, que de pénétrants observateurs ont révélé pour les deux Amériques des différences psychologiques complètement méconnues. On put alors se rendre compte à quel point, malgré certaines similitudes, les principes politiques et sociaux des États-Unis différaient de ceux des républiques latines du Sud.

Si nous avons choisi le cas particulier des Amériques, c'est qu'il constitue un exemple typique des erreurs que l'on peut commettre en se bornant à étudier les institutions politiques des peuples dans les livres, au lieu de rechercher la manière dont elles sont appliquées.

L'Europe n'a pas su, comme les États-Unis, réaliser encore l'adaptation d'institutions anciennes aux nécessités nouvelles, parce qu'elle reste dominée par des forces héréditaires et des illusions de théoriciens en conflit avec l'évolution économique qui conditionne la vie moderne.

*
* *

Bien que les institutions naissent de nécessités parfois très indépendantes de la raison, beaucoup d'esprits, dans les pays latins surtout, restent convaincus que la logique rationnelle possède une puissance réformatrice.

C'est d'hier seulement qu'une telle croyance se trouve un peu ébranlée. Un de nos présidents du Conseil des ministres les plus influents de l'époque actuelle exprimait comme il suit, devant moi, l'évolution opérée dans son esprit sur ce point fondamental :

“ Après avoir vécu longtemps dans l'absolu, j'ai dû reconnaître que la politique n'était qu'une adaptation aux nécessités du moment. Parti de la pure logique, j'ai fini par constater que dans la vie elle n'avait aucune influence. La pure logique conduit le plus souvent à des échecs notoires. Les choses de la vie ne sauraient s'arranger comme la raison l'indique. Le jour où la raison serait seule maîtresse de notre conduite, ce serait probablement la fin du monde puisque nous ne nous conduisons que sous l'impulsion de nos désirs. La raison est une lueur froide qui n'incite pas à l'action. ”

Même dans le domaine de la science cette opinion sur le rôle de la raison est professée par des esprits éminents. Voici ce que m'écrivait jadis, à son sujet, l'illustre Henri Poincaré :

“ Il n'y a pas de raisonnement qui puisse aller au fond des choses. Voyez-vous, la logique, c'est bon pour les maîtres d'école. ”

Ce n'est pas, d'ailleurs, par des arguments rationnels que se résolvent les problèmes journallement posés aux hommes politiques. Comment, par exemple, provoquer la naissance, l'accélération ou la disparition d'une opinion ? Comment substituer un élément affectif à un autre ?

Quels sont les moyens d'agir sur la volonté inconsciente des individus et des peuples ?

Les livres classiques sont à peu près nuls sur ces questions. Les règles qu'ils enseignent ne peuvent servir qu'aux discours académiques sans action sur les multitudes. L'art de gouverner doit s'adresser aux mobiles mystiques, collectifs et affectifs qui mènent les hommes, et très peu à leur raison. C'est pourquoi les grands maîtres du monde y eurent si rarement recours. Ils savaient d'instinct que la science naît de l'intelligence, mais que les sentiments et les croyances ont créé l'histoire.

Les conséquences des institutions politiques ne se perçoivent pas immédiatement parce qu'après avoir été des effets elles deviennent causes à leur tour. Lorsque, par exemple, sous Henri IV, il fut décidé que les membres des Parlements verseraient au roi un droit annuel les rendant possesseurs de leur charge, il en résulta bientôt une indépendance qui leur permit de faire des oppositions fréquentes aux décisions du pouvoir royal.

Des faits du même ordre sont nombreux.

C'est ainsi que les institutions démocratiques en rendant le service militaire universel, conduisirent à des hécatombes immensément plus meurtrières que toutes celles du passé.

*
* *

Le fait que les institutions politiques régissant la vie des peuples doivent être en rapport avec leur mentalité pourrait sembler une des banalités de l'histoire.

L'observation démontre, au contraire, que cette vérité essentielle a été très fréquemment méconnue par beaucoup d'hommes politiques chargés de présider aux destinées des nations. Une telle méconnaissance a coûté aux Américains la terrible guerre de Sécession et menace de conduire la France à la perte de ses colonies.

Rien n'a pu ébranler encore la terrible illusion qui nous conduit à vouloir imposer aux peuples dont les mœurs et les coutumes ont été stabilisées par un long passé, ce que les théoriciens appellent " les bienfaits de la civilisation ".

Les exemples de la désastreuse influence que peut avoir pour un peuple l'adoption d'institutions mal adaptées à sa mentalité sont déjà nombreux. Sans compter la guerre civile qui bouleverse depuis plusieurs années la Chine — pays féodal du XII^e siècle cherchant à se donner des institutions du XX^e — un des plus frappants est celui de la république nègre d'Haïti. L'adoption des institutions européennes y eut pour résultat une succession de pillages, de massacres et de destructions. Ils auraient fini par ruiner un peuple jadis très prospère si les Américains n'étaient enfin intervenus pour rétablir un peu d'ordre dans ce chaos et empêcher l'île de retourner à l'état sauvage.

En ne se plaçant même qu'au point de vue exclusivement pratique, on voit combien il est utile de connaître les fondements psychologiques des institutions politiques pouvant convenir à un peuple. Les sociétés sont des organismes aussi compliqués qu'un être vivant et il est illusoire de tenter comme l'essayent encore certains théoriciens de les modifier à coups de décrets. Les lois réformatrices votées hâtivement par les Parlements ne sont trop souvent que des cristallisations éphémères d'illusions dangereuses.

Les bases scientifiques d'une Philosophie de l'Histoire

Livre cinquième

*Les éléments désagrégateurs
de la vie des peuples*

[Retour à la table des matières](#)

Livre V : Les éléments désagrégateurs de la vie des peuples

Chapitre I

Le déclin des croyances

[Retour à la table des matières](#)

Après avoir étudié les influences capables de stabiliser les personnalités individuelles et collectives, nous allons indiquer sommairement comment les éléments stabilisés arrivent à se dissocier.

Au premier rang des facteurs de désagrégation figure l'une des croyances sur lesquelles est fondée l'unité mentale des peuples.

Pourquoi, à certains moments, les croyances envahissent-elles l'esprit au point de le dominer entièrement et pourquoi, après une période plus ou moins longue,

subissent-elles la loi commune qui condamne l'immatériel, aussi bien que le matériel, à pâlir puis à disparaître ?

L'observation démontre que les croyances s'usent avec le temps. Mais pour qu'elles perdent entièrement leur prestige sur les âmes il faut qu'une foi nouvelle vienne les remplacer.

Le processus de cette évolution se révèle toujours le même. Le pouvoir de la foi, d'abord très grand, finit par décliner et s'affaiblit graduellement jusqu'au jour où, de la croyance primitive survivent seulement les rites et les symboles. Respectée encore, l'ancienne croyance a perdu en réalité son influence directrice. C'est alors qu'une croyance nouvelle peut germer sur les débris de celle dont vivait seulement le souvenir.

L'impuissance de la raison sur la genèse et l'évolution des croyances est intéressante à noter

parce qu'elle permet de rectifier certaines illusions historiques. Beaucoup d'écrivains restent encore persuadés que les ouvrages des philosophes, Voltaire, Rousseau, etc., avaient ébranlé la foi religieuse dans l'âme des croyants vers l'époque de la Révolution. Il est en réalité douteux que tous leurs volumes aient transformé un seul convaincu en sceptique. Ces oeuvres ne pouvaient exercer d'action que sur les âmes dont la foi apparente n'était plus constituée que par la pratique extérieure d'un culte.

Ce phénomène psychologique de l'usure d'une foi religieuse sert à comprendre pourquoi il est inutile d'opposer d'anciennes croyances à des croyances politiques assez intenses pour constituer une religion. Les croyances passées ne se rajeunissent pas.

L'Europe moderne se trouve justement à l'une de ces époques critiques de l'histoire, analogue au début du christianisme où le paganisme se trouva en conflit avec une croyance nouvelle.

Sans action sur les croyances populaires la raison pourrait-elle agir sur les hommes assez instruits pour analyser leur foi ?

La réponse à cette question est fournie par ce fait que d'éminents savants admettent toujours comme d'indiscutables vérités des légendes religieuses qu'aucune raison ne saurait défendre.

Parmi ces savants courbés sous le poids des croyances de leur époque, on ne peut guère citer que Pascal dont la raison ait tenté de discuter la foi. Dans ce conflit, la foi l'emporta. L'illustre penseur se résolut finalement considérer comme vraies les légendes religieuses dont le temps devait user la force, mais qui, à son époque, représentaient des vérités éternelles.

Une croyance religieuse usée par le temps peut-elle se changer en croyance rationnelle ? L'histoire ne fournit guère qu'un seul exemple d'une telle transformation. C'est celle effectuée par le protestantisme lorsqu'il prit la forme dite libérale. Dans cette dernière évolution du christianisme, la conception d'un Dieu laissant périr son fils dans des supplices pour expier les fautes de ses créatures est complètement rejetée. Le Christ a perdu sa divine origine et n'est plus considéré que comme un simple moraliste ayant prêché d'utiles vérités. Ainsi transformé, le christianisme n'est plus, en réalité, une religion et ne saurait répondre aux aspirations mystiques des âmes tourmentées par le besoin de croire à un futur monde meilleur.

Les persécutions les plus violentes ne sauraient ébranler les croyances. Elles ne font même que les fortifier. J'en ai fourni d'ailleurs de frappants exemples à propos des débuts de la Réforme.

Si les communistes étaient appelés à subir sur un point quelconque du globe les supplices auxquels Néron condamnait les chrétiens, la foi communiste prendrait sans doute une extension beaucoup plus rapide encore que celle d'aujourd'hui.

*
* *

On peut résumer, dans les propositions suivantes, les principes psychologiques qui président à la naissance et à la disparition des croyances de tout ordre, religieuses politiques ou sociales.

1° Le besoin d'une croyance pour orienter les pensées et la conduite est aussi impérieux et puissant que la faim et l'amour ;

2° L'homme change parfois le nom de ses dieux mais les influences mystiques qui ont toujours dominé son âme la dominent encore ;

3° Aux anciennes divinités personnelles, l'homme moderne tend à substituer des dogmes et des formules auxquels est attribué le même pouvoir magique. La part de

vérité que ces nouveaux dogmes contiennent n'est pas généralement plus grande que celle des anciennes croyances ;

4° Les croyances religieuses et les croyances politiques à forme religieuse ne s'édifient pas sur des raisons et ne peuvent être détruites par des raisons ;

“ C'est par suggestions dérivées du prestige, de l'affirmation et de la répétition, que se fondent les croyances. La contagion mentale constitue leur principal moyen de propagation. Comme conclusion, on peut dire que l'influence des divins fantômes ayant peuplé le ciel, et celle des illusions qui tentent de s'y substituer aujourd'hui, montrent que l'irréel joue dans l'histoire un rôle aussi important que le réel. Sous son action de grandes civilisations ont surgi du néant et d'autres y sont rentrées. L'irréel a donné à l'homme l'illusion d'une éternité de bonheur que la sévère nature ne lui accordait pas. Sans sa puissance, l'humanité fût restée plongée dans une éternelle barbarie.

Après des siècles d'efforts, la science a fait pénétrer l'homme dans le cycle du réel, mais l'irréel le submerge encore. C'est du conflit entre le réel et l'irréel que l'histoire moderne est sortie. Dominateur souverain de nos idées, de nos croyances et de nos rêves, l'irréel, je le redis encore, reste un des grands créateurs du réel.

Livre V : Les éléments désagrégateurs de la vie des peuples

Chapitre II

Les illusions politiques

[Retour à la table des matières](#)

Parmi les éléments désagrégateurs de la vie des sociétés figurent au premier rang les conflits entre idéals différents.

Nous avons vu que les idéals capables d'orienter l'existence d'un peuple ne durent pas toujours. Ils finissent notamment par perdre leur pouvoir sur les âmes, parce qu'ils ont cessé de s'adapter aux nécessités que l'évolution du monde fait constamment surgir. Des illusions nouvelles naissent et se trouvent en conflit avec les illusions passées dont l'hérédité a maintenu le prestige. Depuis cent cinquante ans ces conflits psychologiques ont bouleversé l'Europe.

Notre propre histoire, de la Révolution française à nos jours, a été une lutte continuelle entre idéals différents. Ses premières conséquences furent l'apparition d'un dictateur nécessaire pour rétablir l'ordre, puis vingt ans de guerres entre les peuples défendant leur vieil idéal et les défenseurs de l'idéal nouveau.

Les conflits continuèrent malgré la mort du conquérant ayant symbolisé l'idéal révolutionnaire. Les restaurations qui lui succédèrent ne réussirent pas à stabiliser les idéals politiques. Après d'autres bouleversements sociaux engendrés par la perturbation des esprits, surgit un nouveau dictateur acclamé par 7 millions de suffrages. N'ayant pas su éviter les aveuglements psychologiques dont ses prédécesseurs avaient été victimes, il vit sa carrière terminée par une guerre désastreuse qui doit elle-même figurer dans les causes lointaines des immenses hécatombes que le monde vient de subir.

*
* *

Les erreurs du traité de paix qui termina la dernière guerre constituent un exemple frappant des conséquences que les illusions psychologiques peuvent avoir dans la vie des peuples. Il ne sera pas inutile d'en examiner la genèse.

L'ignorance de l'état politique de l'Allemagne était alors générale. On considérait ce grand pays comme un empire complètement unifié, tandis qu'il se composait, en réalité, de royaumes distincts, momentanément agrégés pour une défense commune.

La fusion de ces divers États en un seul empire n'avait d'ailleurs été effectuée qu'à la suite des victoires germaniques en 1871. Lisant de son prestige, Bismarck obtint, à cette époque, que les souverains des royaumes allemands Bavière, Saxe, Wurtemberg, etc., consentissent à former, sous la présidence du roi de Prusse, une confédération destinée surtout à gérer les intérêts militaires communs à tous ces états.

Une telle organisation ne privait nullement les pays confédérés de leur indépendance, mais les plaçait, pour les opérations militaires et un petit nombre de sujets d'intérêt général, sous la direction du roi de Prusse qui prit le titre, d'abord purement honorifique, d'empereur d'Allemagne. Chacun des États confédérés conservait son souverain, ses ministres, son administration, en un mot toute son autonomie. Pour bien la marquer, quelques-uns, comme la Bavière, continuèrent à se faire représenter par des agents diplomatiques à l'étranger.

Naturellement, ainsi qu'il arrive toujours dans des cas analogues, l'empereur, qui n'était que le gérant. d'intérêts communs, étendit progressivement ses pouvoirs et, pendant la guerre de 1914, il devint, au moins pour la durée du conflit, le seul maître de l'Allemagne.

Sa domination, réduite d'abord à une simple prédominance, avait toujours été subie sans enthousiasme par les États confédérés. Le lendemain même de l'armistice, plusieurs d'entre eux, la Bavière notamment, manifestaient des tendances nettement séparatistes.

Si, au moment de la rédaction du traité de paix, les Alliés avaient compris la véritable situation politique de l'Allemagne, ils auraient encouragé ces tendances. Traitant séparément avec les divers États germaniques, à des conditions un peu différentes pour chacun, ils eussent évité d'avoir bientôt devant eux une Allemagne unie et déjà menaçante.

Sans doute, les États que la Prusse avait momentanément confédérés auraient fini par viser à l'unité. Mais, pour la réaliser, un temps assez long eût été indispensable pendant lequel tout espoir de revanche se serait trouvé nécessairement abandonné.

Après avoir favorisé une concentration qu'il eût fallu, au contraire, retarder, la diplomatie européenne s'est donné beaucoup de mal pour empêcher la population allemande de l'Autriche de se réunir à l'Allemagne. Cette annexion que réclament les vaincus au nom de l'illusoire principe des nationalités proclamé par les vainqueurs est d'ailleurs fatale. Elle se fera progressivement et sans violence, quand les douanes entre les deux pays seront supprimées et que leurs intérêts communs se trouveront unifiés. Alors, la république autrichienne, tout en conservant une autonomie apparente, sera incorporée à l'empire allemand, exactement comme la Bavière, la Saxe, le Wurtemberg, etc., qui en font partie aujourd'hui ;

Quand cette annexion sera terminée, l'Allemagne aura énormément gagné à la guerre, alors que presque tous les pays de l'Europe ont été ruinés par ce gigantesque conflit.

On remarquera d'ailleurs que l'Autriche, jadis si fière de son indépendance, n'eût jamais songé à se rattacher à l'Allemagne si les auteurs du traité de paix ne l'avaient dépouillée de ses plus belles provinces pour en former des royaumes séparés.

La désastreuse conception des Alliés, issue de leurs illusions psychologiques, devait avoir pour conséquences immédiates ou lointaines, non seulement l'accroissement de l'Allemagne par l'annexion de l'Autriche, mais encore la création

de petits états rivaux n'aspirant qu'à s'agrandir aux dépens de leurs voisins et préparant ainsi pour l'Europe de nouveaux conflits.

La division de l'Autriche en royaumes séparés au nom du principe des nationalités, est un exemple de l'erreur commise en appliquant à certaines périodes de l'histoire un principe de conduite n'ayant de valeur que pour d'autres époques. Le principe des nationalités pouvait être invoqué utilement autrefois. Mais, depuis plusieurs siècles, il s'était vu remplacé par un principe beaucoup mieux adapté aux nouveaux besoins, celui de la concentration des petits États en grands États.

Si les Allemands avaient été vainqueurs, ils auraient pu prétendre, au nom du principe des nationalités, que la Bretagne, la Normandie, l'Auvergne, la Bourgogne, etc., comprenant des races différentes, devaient former des États indépendants. La France eût alors été morcelée comme l'est actuellement l'empire d'Autriche.

*
* *

Parmi les exemples de l'influence des illusions psychologiques dans l'histoire, on peut mentionner encore la politique suivie par l'Europe envers la Turquie, politique qui figure au nombre des causes de la grande guerre.

Depuis la conquête de Constantinople par les Turcs, certaines provinces de la péninsule balkanique Bosnie, Bulgarie, etc., étaient régies par une administration ottomane rigide, sans doute, mais possédant le grand mérite d'être parfaitement adaptée à la mentalité des populations demi-barbares soumises à ses lois. Elle avait, en effet, réussi à établir une paix complète entre peuples qui ne songeaient autrefois qu'à se piller et se massacrer.

Ce résultat était incontestable. Mais, inconsciemment dominés par la séculaire rivalité de la croix et du croissant, les diplomates européens avaient toujours pour idéal de dépouiller la Turquie de quelques provinces. C'est ainsi que la Bosnie tomba entre les mains de l'Autriche, Chypre sous la domination anglaise, etc. D'autres, Bulgarie, Serbie, notamment, devinrent indépendantes.

Suivant l'ancienne habitude des populations balkaniques, ces nouveaux États entraient immédiatement en conflit avec leurs voisins. Les moins importants de ces minuscules royaumes tâchaient d'obtenir l'appui d'une grande puissance. La Serbie, par exemple, s'étant mise sous la protection de la Russie, cette dernière se crut

obligée de la soutenir dans son conflit avec l'Autriche. Alors éclata la guerre à laquelle nul n'aurait songé si la Turquie avait continué à régner dans les Balkans.

En dépouillant progressivement la Turquie de ses provinces, les diplomates européens sont donc arrivés à ce double résultat : 1° explosion de la formidable guerre qui faillit ruiner l'Europe ; 2° perspective assurée de luttes nouvelles entre les petits Etats balkaniques créés aux dépens de la Turquie et complètement impuissants à faire régner entre eux la paix dont ils jouissaient sous la domination ottomane.

Les illusions politiques des hommes d'Etat à l'égard de la Turquie ont continué après la paix. Dans l'espoir de chasser définitivement les musulmans de l'Europe, un tout-puissant ministre anglais lança contre eux les Grecs, qui occupaient déjà Smyrne. Se voyant menacée d'être définitivement rayée de la carte politique du monde, la Turquie réunit ses dernières troupes et parvint, après un effort désespéré, à expulser de son territoire ses agresseurs helléniques malgré leur nombre.

Cette éclatante victoire se termina par le traité de Lausanne, fort humiliant pour l'Europe. Il permettait, en effet, aux Turcs d'éliminer les étrangers de la totalité des situations occupées par eux dans l'administration ottomane. En outre, il les privait des privilèges constituant les capitulations, oeuvre de plusieurs siècles d'efforts. Constantinople redevenait ainsi une ville exclusivement turque, alors que depuis longtemps elle avait cessé de l'être.

Les illusions politiques d'un ministre anglais eurent donc pour résultat final de donner à la Turquie, c'est-à-dire à un des pays vaincus de la grande guerre, une situation privilégiée qu'elle n'eût jamais obtenue de ses alliés germaniques si ces derniers avaient été vainqueurs.

Les exemples qui précèdent montrent nettement que si les canons jouent un rôle considérable dans la vie des peuples, celui des illusions politiques peut devenir plus considérable encore. Leur permanente influence est une des constatations frappantes de la philosophie de l'histoire.

*
* *

Le conflit des illusions politiques se manifeste encore dans la lutte de l'internationalisme, avec le nationalisme et l'idée de patrie qui en dérive.

L'internationalisme, que rêve d'étendre la dictature rouge sur le monde entier, constitue non seulement une illusion politique mais une immense erreur de psychologie, étant donné les divergences profondes de mentalité des divers peuples.

Le nationalisme, au contraire, conséquence de la puissance formidable que possèdent encore les morts sur les vivants, est le dernier élément capable de maintenir la vie d'un peuple. S'il pouvait se trouver vaincu par l'internationalisme, la société au sein de laquelle le nationalisme subirait un tel échec serait condamnée à bientôt disparaître. Jamais l'amour de l'humanité n'a eu chez un peuple la force que donne l'amour de la patrie.

Sans doute, les socialistes internationalistes assurent à l'ouvrier que la vraie patrie est sa classe et que les individus de même classe, ayant dans les divers pays des intérêts identiques, doivent s'unir entre eux, sans tenir aucun compte des frontières. Il suffit cependant de mettre en présence dans un congrès les représentants d'une même classe, mais de nationalités différentes pour voir à quel point leurs divergences ethniques les séparent. Ces divergences de sentiments et de pensée détruisent vite la communauté des intérêts et ils arrivent, ne se comprenant pas, à se détester profondément.

Si notre société peut se soutenir encore malgré l'anarchie où elle plonge, c'est surtout parce que les influences du passé maintiennent toujours l'ancienne armature sociale.

*
* *

Ce rapide coup d'oeil sur la vie des peuples montre que les illusions continuent à jouer dans l'évolution moderne un rôle aussi important que dans le passé. Reines véritables de l'histoire, dominatrices des pensées et des volontés, elles n'ont jamais cessé de régir le monde.

L'étude du passé consiste surtout à interpréter les illusions qui ont guidé les peuples et les résultats de leur conflit avec les nécessités dépendant de la nature des choses et non de la volonté des hommes.

Livre V : Les éléments désagrégateurs de la vie des peuples

Chapitre III

Les conflits entre les idées modernes d'égalité et les inégalités croissantes de l'intelligence

[Retour à la table des matières](#)

Le besoin d'égalité représente une des caractéristiques de l'âge actuel. En réalité, il est aussi ancien que le monde.

Dès l'aurore de l'histoire, il se trouve synthétisé dans la légende du meurtre d'Abel par Caïn qui jalousait la fortune fraternelle. Le besoin d'égalité fut d'ailleurs la cause principale de la chute des plus grandes civilisations, celle des Grecs et des Romains notamment.

Cette aspiration séculaire vers, l'égalité se trouve actuellement en conflit très net avec les nécessités de l'évolution moderne qui, au lieu d'égaliser les hommes, tendent à les différencier.

Si l'égalité constitue la loi des peuples primitifs, l'inégalité est une conséquence nécessaire du progrès des civilisations. De nos jours, les diverses couches d'un même peuple se trouvent à des stades d'évolution très différents. En réalité, une société moderne, par le seul fait de son ascension continue, se compose d'hommes rappelant les époques successives traversées par l'humanité : Age des cavernes, Moyen Age, Renaissance, etc.

*
* *

Quelle qu'en soit la valeur psychologique, le concept d'égalité est devenu la base des institutions démocratiques, et joue un rôle tout à fait prépondérant dans la politique actuelle.

Lorsque le christianisme se substitua à la puissance romaine, l'espérance d'une égalité céleste remplaça pour quelques siècles le besoin d'égalité terrestre. La certitude de cette égalisation future transforma la vie des peuples pendant toute la durée du Moyen Age. Elle finit, cependant, par lentement pâlir et, de nouveau, reparut l'éternel conflit entre le riche et le pauvre, le faible et le fort, le capable et l'incapable qui, tant de fois, agita le monde.

La Révolution française constitua un des principaux essais d'égalisation sociale enregistrés par l'histoire. N'osant pas contester les inégalités naturelles évidentes, ses théoriciens se contentèrent d'abord d'affirmer, dans la Déclaration des droits de l'homme de 1789, que “ les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits ”.

En 1798, ils allèrent plus loin et, dans une nouvelle déclaration, prétendirent que “ tous les hommes sont égaux par la nature ”.

Définitivement lancée dans le monde, l'idée d'égalité allait de plus en plus envahir les âmes.

De la devise révolutionnaire : “ liberté, égalité, fraternité ”, la notion d'égalité seule devait continuer à grandir. La conception de fraternité conserva quelque prestige, mais devint bientôt sans force. Peuples et diplomates continuent à la vanter,

bien que la succession de nombreuses guerres leur ait montré qu'il était dangereux d'y croire.

Quant à la liberté, les progrès de la civilisation lui ôtent chaque jour davantage ses possibilités d'existence. De sa naissance à sa mort, l'homme moderne est enveloppé d'un réseau de règlements, de contraintes et d'obligations l'asservissant de plus en plus. Toute commodité créée par la civilisation entraîne une complication nouvelle de la vie et, par conséquent, un asservissement nouveau. Chaque jour grandit la collection de règles, de lois, qui paralysent les dernières initiatives survivant encore. Le triomphe du socialisme étatiste achèverait de supprimer toute trace de liberté.

Le jour où l'égalisation rêvée sera obtenue par une accumulation de lois et de règlements, apparaîtra clairement l'antinomie profonde et généralement inaperçue, entre la notion d'égalité et celle de liberté.

*
* *

L'idée d'égalité, aussi bien entre individus d'un même peuple qu'entre races différentes, continue à Produire bien des bouleversements.

C'est en son nom notamment que les États-Unis entreprirent la guerre civile de Sécession destinée à la suppression de l'esclavage. Elle dura quatre ans et faillit ruiner la grande république. À cette époque, peu lointaine pourtant, toutes les races étaient considérées comme égales. Le territoire des États-Unis restait ouvert aux divers émigrants, sauf aux Chinois et aux Japonais, non parce qu'ils constituaient des races inférieures, mais simplement parce qu'en raison de leur sobriété ils travaillaient à meilleur compte que les ouvriers américains, et avaient constitué une concurrence dangereuse.

J'ai déjà rappelé que les dirigeants de la politique américaine sont bien revenus aujourd'hui de l'ancienne idée d'égalité entre les hommes. Ils ont fini par reconnaître que le mélange de races inégales, dont l'Amérique latine n'a pas encore compris les dangers, était une calamité pour un peuple, parce qu'il limitait fatalement son niveau de civilisation. De nos jours, les 13 millions de nègres habitant les États-Unis, ayant été expérimentalement reconnus inassimilables, sont tenus complètement à l'écart de la population blanche.

*
* *

Il serait évidemment intéressant de déterminer les différences anatomiques d'où dérivent les inégalités mentales qui séparent les hommes. Mais la science n'est pas assez avancée encore pour atteindre cette connaissance. Il paraît démontré, cependant, que dans le monde animal, l'intelligence est en rapport avec le poids du cerveau pesé directement, ou déduit du volume du crâne. On a été ainsi conduit à rechercher si, dans l'espèce humaine, le développement de l'intelligence ne serait pas également en rapport avec le poids du cerveau.

D'une façon générale, et en négligeant de nombreuses exceptions, ce rapport semble aujourd'hui bien établi. J'ai eu jadis l'occasion de mesurer au Muséum de Paris une collection de crânes d'hommes illustres : Boileau, La Fontaine, Descartes,

etc. Le volume de leur cerveau différerait autant de celui de l'homme moyen que le cerveau de ce dernier diffère de celui des grands singes anthropoïdes.

Parmi les observations anatomiques intéressantes, que je réunis jadis dans un mémoire spécial, figurait celle-ci, déjà rappelée au cours de cet ouvrage : la véritable supériorité d'une race tient à ce qu'elle possède un certain nombre d'intelligences supérieures que les races inférieures ne possèdent pas. Si le bolchevisme triomphait dans un grand pays civilisé et faisait périr, comme en Russie, tous les cerveaux dépassant le niveau moyen, ce pays reviendrait en peu d'années à un degré inférieur de civilisation.

La notion d'inégalité mentale des races, universellement admise chez les Anglo-Saxons, ne l'est pas du tout chez les peuples latins.

Eu ce qui concerne cette inégalité de races différentes, l'observation a prouvé que plusieurs d'entre elles nègres, peaux-rouges, etc., ne pouvaient pas dépasser un certain niveau de culture. Le cas de la décadence de la république d'Haïti, habitée exclusivement par des nègres, contribue bien à montrer que chaque race ne saurait atteindre qu'un degré de civilisation en rapport avec son cerveau.

*
* *

Avec les complications scientifiques et industrielles des civilisations modernes, le rôle de l'intelligence a constamment grandi. Il en est résulté que les inégalités intellectuelles ont beaucoup plus d'importance aujourd'hui qu'autrefois. Les différences cérébrales entre les individus, l'ouvrier et l'ingénieur, par exemple, deviennent immenses et ne peuvent que s'accroître. C'est, en réalité, vers une inégalité croissante que, malgré le triomphe apparent des idées démocratiques, marchent les sociétés.

Si cette inégalité ne se perçoit pas nettement encore, c'est que la puissance des multitudes illusionne sur leur capacité.

Les idées égalitaires n'ont pas seulement transformé la politique moderne, elles modifient aussi les théories de l'éducation. L'inégalité entre les individus d'un même pays ne résultant, suivant les théoriciens de l'égalité, que de différences d'éducation il suffisait, pour arriver à l'égalisation, de donner la même instruction à tous les enfants. D'une telle illusion, le projet d'école unique est sorti.

Plus proche des réalités, l'Allemagne, comme l'Amérique, s'efforce, au contraire, de fournir à l'enfant une éducation en rapport avec ses aptitudes mentales.

L'égalitarisme illusoire des théoriciens prétendant ramener tous les citoyens au même niveau constitue une menace de décadence et nullement une condition de progrès.

*
* *

Très simple en théorie, la notion d'égalité comprend des éléments complexes et même contradictoires.

Si on analyse, en effet, les réalités dissimulées derrière ce terme, on constate que l'idée d'égalité s'associe, généralement, à un intense besoin d'inégalité. Satisfaire cette double tendance est une des grandes difficultés auxquelles se heurtent les gouvernements. Ils ne s'écoula pas beaucoup d'années depuis le moment où Robespierre égalisait les hommes sous le couperet de la guillotine et celui où l'empire rétablissait les titres de noblesse.

Napoléon se rendait parfaitement compte du véritable fondement des idées égalitaires. Les plus rigides Jacobins acceptèrent de ses mains, avec une délirante joie, des titres nobiliaires si méprisés par eux, en apparence, quelques années auparavant. De nos jours, le nombre immense de postulants aux plus modestes décorations, créatrices d'inégalités prouve à quel point le besoin d'inégalité s'associe à celui d'égalité...

Si les défenseurs du principe d'égalité n'aperçoivent pas toujours derrière leurs aspirations le besoin d'inégalité, ils l'admettent cependant quand il s'agit d'une collectivité. La formule " dictature du prolétariat " implique nécessairement une inégalité très grande, entre les individus faisant partie du prolétariat et ceux qui en sont exclus.

Le socialisme et le communisme doivent leur force à cette doctrine de l'égalité. Cependant, une telle force pourrait bien n'être qu'éphémère car l'égalité, c'est-à-dire la haine des supériorités, but commun de toutes les démocraties, eut toujours pour inévitable résultat la fin de ces démocraties.

Dans l'état actuel des civilisations, le monde est trop compliqué pour que l'incapacité conserve une souveraineté momentanément conquise. C'est une évidence que comprennent, d'ailleurs très bien, les éléments éclairés du prolétariat. Elle a été si nettement exprimée par l'un d'eux dans les lignes suivantes que je les reproduis encore, en raison de leur justesse, bien qu'elles soient déjà citées dans un de mes ouvrages :

“ Vos conceptions sont utopiques, parce qu'elles donnent à la force coercitive de l'État une valeur créatrice qu'elle n'a pas... Vous ne ferez pas surgir du jour au lendemain une société toute faite, vous ne donnerez pas aux ouvriers la capacité de diriger la production et l'échange ; vous serez les maîtres de l'heure, vous détiendrez toute la puissance qui hier appartenait à la bourgeoisie, vous entasserez décrets sur décrets, mais vous ne ferez pas de miracle et vous ne rendrez pas du coup les ouvriers aptes à remplacer les capitalistes. ”

Les grands partis politiques en France se sont généralement donnés comme continuateurs de la Révolution française et inspirés de ses principes. Malheureusement pour eux, l'évolution qui continue son cours se fait le plus souvent dans un sens tout à fait contraire à leurs idées égalitaires.

Livre V : Les éléments désagrégateurs de la vie des peuples

Chapitre IV

Le rôle moderne des multitudes

[Retour à la table des matières](#)

Après avoir été successivement gouvernées par les dieux, les rois et les élites, les sociétés modernes se voient de plus en plus régies par un pouvoir nouveau, celui des multitudes.

Le monde actuel se trouve en présence de cette antinomie : soumettre les élites aux vœux des multitudes, alors qu'en réalité la civilisation n'a jamais progressé que sous l'influence des élites et souvent malgré les multitudes.

Les recherches modernes sur la psychologie des foules ont montré combien étaient profondes les séculaires illusions des politiciens sur les capacités supposées du

nombre. Ces recherches firent voir que les opinions des collectivités sont dépourvues de supports rationnels. L'homme en foule retourne aux barbaries de la préhistoire.

Contrairement aux illusions rationalistes de politiciens modernes, on n'agit sur les foules qu'en s'adressant à leurs sentiments.

Incapables de comprendre, elles ne demandent pas à comprendre. Faire partie d'une multitude donne à l'individu une notion de puissance irrésistible et le dispense d'avoir à réfléchir et raisonner avant d'agir. En s'agrégeant, les individualités d'intelligence faible acquièrent une force transitoire, mais très grande.

L'infériorité mentale des collectivités n'est connue que depuis les recherches de la psychologie moderne. Les historiens d'autrefois l'ont généralement ignorée. Michelet, par exemple, attribue aux foules des capacités supérieures. Alors que les hommes isolés sont sujets à l'erreur, il suffirait, d'après lui, de les réunir pour leur conférer des facultés éminentes. C'est ainsi qu'au lieu d'écrire, comme les anciens, l'histoire des héros et des conducteurs de peuples, le célèbre historien se vantait d'avoir pris le peuple pour héros :

“ Moi, au contraire, écrit-il, j'ai pris l'histoire en bas, dans les profondes foules, dans les instincts du peuple et j'ai montré comment il mena ses meneurs. ”

Les crimes des foules étant trop visibles pour être contestés, Michelet ne les conteste pas. Mais, pour appuyer sa thèse, il les attribue à des influences morbides passagères. “ Une pathologie mentale contagieuse ” pourrait seule, suivant ses théories, expliquer la Terreur.

*
* *

À toutes les périodes d'anarchie, c'est-à-dire aux époques où se désagrègent les ciments sociaux, on vit se manifester l'action désorganisatrice des foules mais leur rôle était toujours momentané ; l'orage dévastateur disparaissait vite.

Moins violente, parfois en apparence, l'action des multitudes est devenue plus dangereuse aujourd'hui parce que plus continue. Le communisme, forme ultime de la puissance du nombre, semble représenter une évolution dernière des démocraties., en attendant leur terminaison par des dictatures personnelles suivant une loi que déjà formulait Platon et plusieurs fois vérifiée au cours de l'histoire.

La prédominance des influences collectives constitue une véritable régression qui ramène à ces formes inférieures observées chez les primitifs sauvages, où l'âme individuelle est si peu dégagée de l'âme collective que tous les membres d'une même tribu sont considérés comme responsables des actes d'un seul. Ce droit collectif, si contraire aux conceptions européennes modernes s'est perpétué chez plusieurs peuples, les Annamites notamment.

*
* *

La prépondérance des multitudes apparaît malheureusement à une époque où le rôle des élites directrices devient de plus en plus indispensable. On a fait remarquer depuis longtemps que si l'on éliminait d'un pays, la France par exemple, les quelques milliers d'individus formant l'élite de chaque classe, y compris la classe ouvrière ce pays tomberait bientôt au niveau de la Chine.

Sans doute, le nombre crée la force, mais cette force du nombre ne saurait remplacer la direction donnée par l'élite.

La force du nombre est surtout destructive. Si les foules avaient dominé le monde depuis l'origine des âges, l'homme ne fût jamais sorti de la barbarie. Il ne s'en évada que grâce aux quelques cerveaux assez puissants pour avoir réalisé les progrès fondamentaux qui permirent la naissance et le développement des civilisations.

Les dangers auxquels le pouvoir croissant du nombre expose les peuples deviennent plus visibles chaque jour. Des guerres redoutables peuvent résulter d'un simple mouvement. d'opinion, propagé par contagion mentale, au sein des multitudes.

Sans doute, les forces économiques créées par la croissante interdépendance des peuples domineront progressivement les volontés collectives, mais cette évolution n'est encore qu'à ses débuts.

*
* *

Les multitudes sont parfois aussi dangereuses par leur influence conservatrice que par leur action révolutionnaire.

De la Révolution française à nos jours, la France en a fait plusieurs fois l'expérience. C'est du conservatisme populaire que naquirent le premier Empire et le second avec leurs funestes conséquences.

Que l'action des foules soit révolutionnaire ou conservatrice, elle n'en est pas moins redoutable en raison de la violence qui accompagne toujours les mouvements populaires et que les nouvelles découvertes de la science moderne rendent plus dangereuses chaque jour. Si, en 1871, la Commune, devenue maîtresse de Paris, avait possédé les moyens actuels de destruction, la grande capitale fût devenue un monceau de ruines. Ce fut seulement en raison de l'insuffisance des procédés de destruction alors connus que le Louvre et ses merveilles d'art échappèrent aux incendies qui détruisirent l'hôtel de ville, les Tuileries et bien d'autres monuments de Paris. Si la vieille cité devait retomber encore entre les mains d'une foule révolutionnaire, Sa ruine serait probablement complète.

En ne tenant pas compte de ces possibilités, les politiciens qui cherchent à exploiter les fureurs populaires font preuve d'une ignorance psychologique qui étonnera les historiens de l'avenir.

Pour approuver leurs exigences, les multitudes trouvent de plus en plus d'appuis dans les éléments éclairés de la nation. L'État voit, en effet, aujourd'hui, se dresser contre lui l'immense armée des fonctionnaires qui devraient le soutenir et celle des instituteurs chargés d'instruire les multitudes.

Si tous ces révoltés triomphaient, la France tomberait vite dans l'état de basse anarchie où avait sombré l'Italie lorsque la main énergique d'un dictateur vint la sauver d'une finale catastrophe.

*
* *

L'Europe traverse une période d'incertitude que les illusions démocratiques continuent à gouverner beaucoup plus que les réalités. Tous les hommes d'État le constatent aujourd'hui. L'un des plus illustres, Georges Clemenceau, l'a très bien marqué dans les lignes suivantes, extraites du grand ouvrage où se trouvent condensés les résultats de ses observations :

“ Depuis l'antiquité, les mêmes questions se posent en d'éternels débats, sans paraître beaucoup plus proches d'une solution définitive.

On a pu détruire les oligarchies historiques du rang et de la fortune. Elles renaissent de leurs cendres dans les oligarchies nouvelles, sans le prestige d'ancienneté qui faisait leur puissance... Chacune de reconnaître le peuple pour arbitre mais à la condition de le faire parler.

...En nous faisant apparaître d'une façon définitive comment les majorités ne se peuvent constituer que par l'accord des parties inférieures de l'intellectualité, Gustave Le Bon nous a permis d'expliquer les modestes résultats des gouvernements majoritaires...

Sous des formes variées, les *oligarchies de démocratie* sont généralement à l'essai. Aux abus de l'autorité personnelle elles apportent encore les abus d'un anonymat irresponsable sous des termes de responsabilité ¹”

*
* *

Lorsque les possibilités d'évolution ne sont pas assez rapides pour adapter la vie sociale aux nécessités nouvelles, des perturbations profondes s'ensuivent. Cette discordance est une des causes de l'anarchie actuelle du monde. L'humanité, sous la pression d'une série de merveilleuses découvertes transformation mécanique de travail, interdépendance économique et commerciale des peuples comme conséquence de la suppression des distances, etc. se trouve, de nos jours, en conflit croissant avec une humanité attardée, résidu héréditaire d'âges antérieurs et qui forme l'immense légion des inadaptés. Le rêve de cette multitude est de détruire par la violence des civilisations trop élevées pour des mentalités inférieures.

L'évolution, jadis si lente qu'il fallait parfois des siècles pour en percevoir les effets, s'effectue de plus en plus rapidement. Facile pour les cerveaux suffisamment évolués, l'adaptation à des conditions nouvelles d'existence présente de grandes difficultés pour l'immense majorité des êtres n'ayant pas acquis déjà un certain niveau mental. Il en résulte une opposition croissante entre le nombre qui possède la force et l'élite qui détient l'intelligence.

C'est seulement dans les futurs manuels d'histoire que nos descendants pourront apprendre les résultats d'un tel conflit.

¹ G. Clemenceau *Au Soir de la Pensée*.

*
* *

La puissance du nombre ne tient pas seulement à sa force matérielle, mais aux capacités qu'on lui supposait jusqu'à ce que les études modernes sur la psychologie des foules eussent mis en évidence l'infériorité mentale des multitudes. " Le peuple ne se trompe jamais ", disaient les théoriciens de la Révolution. Cette croyance reste un des piliers des doctrines démocratiques et le temps, seul, pourra l'user. De nos jours on laisse encore croire aux foules que le nombre peut remplacer les supériorités techniques qui dirigèrent jusqu'ici l'ascension des civilisations. C'est sous l'influence de cette illusion que plusieurs grands pays de l'Europe : Italie, Espagne, Grèce, Pologne, etc, ont prétendu réorganiser leur vie sociale. Il en est résulté rapidement une anarchie si profonde que des dictatures énergiques furent nécessaires pour réparer les désordres.

Seules, la Russie a semblé faire triompher les théories conférant le droit de gouvernement au nombre. Mais en réalité, elle ne se maintient que parce que le nombre n'y possède aucune autorité réelle et que les formes de pouvoir y sont détenues par une dictature policière plus oppressive encore que celle des anciens tsars.

La croyance dans les capacités directrices du nombre s'est étendue à tous les peuples. Chinois, Hindous, Égyptiens, etc., prétendent aujourd'hui se soustraire au gouvernement des peuples supérieurs. Il se trouve malheureusement que ce besoin de libération se manifeste à une période de l'histoire du monde où jamais le rôle des connaissances techniques n'a été aussi nécessaire. Égyptiens, Annamites, Hindous, etc., perdraient beaucoup à la disparition d'une gestion européenne.

Il est indubitable, par exemple, que le gouvernement anglais a transformé entièrement, au profit de leurs habitants, l'Inde et l'Égypte et que le gouvernement français a exercé la même influence salutaire en Indochine et au Maroc.

En ce qui concerne l'Égypte, par exemple, un grand journal allemand faisait remarquer qu'en " cinquante ans l'Angleterre a fait de ce pays oriental qui était pauvre, endetté, sans voies de communication, en proie aux dissensions intestines, un état ordonné, merveilleusement irrigué, d'une fertilité incomparable, avec des finances solides, une excellente administration, des communications modernes. "

Le grand problème futur sera de savoir si devant l'impossibilité d'élever jusqu'à un certain développement l'immense armée des inadaptés que chaque peuple contient, les sociétés devront être réorganisées pour se mettre au niveau de ces inadaptés. Ces derniers n'y gagneraient rien, d'ailleurs, car quelle que soit la haine des inadaptés contre l'élite, c'est toujours de l'élite que dépend les progrès dont profite le plus grand nombre.

Dans l'état actuel du monde, il semble qu'il n'y ait plus que deux formes de gouvernement possibles : domination des élites ou dictature du prolétariat. C'est vers la seconde de ces formes que l'Europe incline de plus en plus. C'est vers la première que marcheront un jour certains peuples et ce choix déterminera leur grandeur.

Les bases scientifiques d'une Philosophie de l'Histoire

Livre sixième

Les nouveaux facteurs de l'histoire

[Retour à la table des matières](#)

Livre VI : Les nouveaux facteurs de l'histoire

Chapitre I

L'évolution économique du monde et les éléments modernes de la prospérité

[Retour à la table des matières](#)

Les facteurs ayant orienté l'activité des peuples varièrent aux diverses périodes de leur histoire. Facteurs militaires à certains moments, facteurs religieux, politiques, à d'autres. Parmi ces différents facteurs ethniques, religieux, politiques, militaires ou sociaux, ayant influencé les divers stades de l'histoire, les forces économiques jouèrent un rôle dont l'importance a constamment grandi. Leur prépondérance est même devenue telle que les partisans de la doctrine dite : *matérialisme historique*, font des facteurs économiques le substratum de toutes les civilisations.

Le rôle moderne des influences économiques est principalement dû aux découvertes scientifiques qui ont complètement modifié les conditions de la vie.

La richesse d'un pays dépend aujourd'hui, en dehors de son agriculture, du nombre de chevaux-vapeur dont ce pays dispose. L'Espagne, l'Italie et les Balkans, pauvres en charbon, ne sauraient égaliser économiquement les pays riches en houille comme l'Angleterre et l'Amérique. Si l'antiquité avait connu le charbon, la Grèce et l'Italie n'auraient sans doute pu rester les grands pôles de la civilisation.

*
* *

Les multiples moyens actuels de communication ont rendu les peuples tellement solidaires que l'action de leur gouvernement est souvent inférieur à celle de leurs relations commerciales.

Les conséquences d'une telle interdépendance s'observent journellement, même entre contrées éloignées. Les éleveurs australiens, par exemple, sont obligés, faute du charbon nécessaire aux usines, d'envoyer tisser en Angleterre la laine de leurs moutons, malgré les frais d'un double voyage.

Aucun pays ne saurait, aujourd'hui, vivre exclusivement de ses produits. Ulysse, dans son île, pouvait se suffire avec le concours de Pénélope et de quelques bergers. Actuellement, la confection d'un simple vêtement exige parfois la collaboration de plusieurs continents. Nous sommes entourés d'objets venus de toutes les parties du monde. Le plus modeste citoyen se trouve tributaire dans sa vie quotidienne, de l'Univers entier.

La facilité des relations internationales, très nouvelle dans l'histoire, a déjà eu des conséquences dont les effets ne peuvent que grandir. Chaque peuple est obligé d'aller chercher au loin ce qui lui manque et il le paie en exportant l'excédent de sa production. Les nations modernes ne vivent qu'en échangeant leurs produits. Depuis 1840 l'exportation est devenue dix fois plus élevée pour la France, vingt fois plus pour les États-Unis.

Les peuples ont été ainsi amenés à se faire une concurrence forcée qui limite le prix de vente des marchandises. Il en résulte que le salaire n'est plus déterminé ni par la volonté de l'ouvrier, ni par celle du patron, mais uniquement d'après les possibilités de vente. En économie politique les phénomènes d'apparence

avantageuse ont souvent des conséquences contraires à celles espérées. C'est ainsi que les ouvriers anglais, ayant obtenu au moyen de leurs syndicats une élévation considérable des salaires, il en est résulté l'augmentation des prix de revient qui, en rendant la vente de plus en plus difficile, entraîne un chômage étendu. Résultat absolument opposé à celui que les ouvriers et leurs meneurs croyaient obtenir.

*
* *

Parmi les phénomènes économiques qui deviennent les grands régulateurs du monde il en est dont l'action sera beaucoup plus grande que celle des anciennes influences politiques. Tel sera, par exemple, la réduction progressive des marchés extérieurs, réduction que nous voyons s'accroître chaque jour. Tous les pays s'outillent de plus en plus, en effet, pour se suffire à eux-mêmes et devenir exportateurs.

Les mesures législatives, si utiles dans l'enfance des peuples, se montrent, de nos jours, d'une inefficacité complète pour résoudre les problèmes économiques.

Les chômages observés dans plusieurs nations européennes, en Angleterre par exemple, sont les conséquences de la fermeture progressive des marchés extérieurs.

Certains états croient pouvoir remédier aux dangers de cette situation par des tarifs de douane empêchant les pays étrangers de faire concurrence aux produits nationaux. Mais pour éviter des représailles ils sont bien obligés de ne pas trop s'engager dans cette voie. La résultante finale de l'excès de production chez divers peuples sera certainement une diminution de la population suffisante pour la mettre en rapport avec les moyens de subsistance.

On se rend compte à quel point le chômage peut être ruineux pour un pays en songeant que l'Angleterre est forcée d'entretenir actuellement trois millions de chômeurs. Ce problème constitue l'un des plus difficiles de la vie économique du monde. Le " Temps " a fort bien résumé le côté général de cette crise dans les lignes suivantes :

" ...Mal chronique chez les uns, aigu chez les autres, sans qu'on puisse faire de différence entre les états capitalistes et les états communistes. Atteints de morne manière, il menace d'emporter les nations les plus puissantes, soit qu'elles s'exposent aux impatiences populaires, soit qu'elles les contiennent au prix de sacrifices ruineux...

...Nous voyons que les bolchevistes ont sur les bras autant de chômeurs que les travaillistes anglais et les capitalistes américains. A quoi tient donc cette maladie contre laquelle les experts sociaux semblent impuissants ?...

...Les Anglais qui subissent cette calamité depuis huit ans n'en sont pourtant arrivés jusqu'ici à aucune conclusion pratique sauf à payer annuellement des milliards en secours à des ouvriers démoralisés qui perdent peu à peu le goût et l'habitude du travail.

...Pour M. Samuel, ancien secrétaire de la Trésorerie, le chômage est dû à la diminution des ventes anglaises sur les marchés extérieurs en raison des hauts prix de revient. " Nos ouvriers, dit-il en substance, ont voulu fixer leurs salaires, alors que ces salaires sont en réalité déterminés par les acheteurs étrangers. "

...Dans tous les pays, il en est ainsi : les industries qui rendent des services se sont peu à peu constituées en classe privilégiée au détriment des agriculteurs en premier lieu et des ouvriers ensuite. En somme, plus le fonctionnarisme public et privé pèse sur la nation, moins elle peut produire elle devient comparable à une usine qu'écraseraient ses frais généraux.

...La France a eu la sagesse, négligée par l'Angleterre, de ne pas sacrifier son agriculture à son industrie. Elle vit sans doute dans des conditions moins confortables et elle ne s'est pas enrichie au même rythme. Mais elle a conservé une stabilité que le monde entier lui envie. Il n'en est pas moins vrai que la stagnation de sa natalité, si elle la met en infériorité dans les compétitions guerrières, la favorise en lui offrant l'occasion de travailler davantage. "

Comment faire vivre la croissante multitude des chômeurs ? L'heure approche où aucun budget ne pourra suffire à leur entretien, et on ne peut entreprendre indéfiniment des travaux publics pour les faire vivre. Actuellement on se contente d'expédients. L'Italie a réduit récemment de 12% les traitements de ses fonctionnaires de tous grades y compris les ministres. En Angleterre, plusieurs compagnies cherchent à imposer également des réductions de salaires. Dans tous les pays où la population dépasse les moyens de subsistance, il faudra nécessairement adopter cette solution provisoire.

*

* *

Si sommaires que soient les indications qui précèdent, elles suffisent à montrer que les phénomènes économiques constituent, de nos jours, un véritable engrenage de causes et d'effets supérieurs à toutes les volontés. A leur pouvoir sont soumis les divers éléments de la vie sociale, depuis le chiffre de la population jusqu'au moindre détail de l'existence.

En ce qui concerne, par exemple, le chiffre de la population, l'Allemagne, qui comptait 36 millions d'habitants en 1871, en possédait 67 millions en 1914, c'est-à-dire presque le double. Pour nourrir une population qui commençait à dépasser les moyens de subsistance, il fallut chercher au loin des débouchés. Cette nécessité entraîna la création d'une marine marchande, puis d'une marine militaire chargée de la protéger.

Ces nouveaux venus sur les marchés économiques étrangers se trouvant en concurrence avec d'autres peuples exportateurs installés depuis longtemps, il en résulta des conflits qui furent une des causes déterminantes de la dernière guerre.

Alors que les anciennes luttes militaires étaient généralement des luttes d'annexion, déterminées par l'ambition des souverains, celles du monde moderne ont pour principale origine des intérêts économiques.

*
* *

Les salaires des ouvriers étant limités par les prix de vente et ne dépendant plus ni de la volonté des travailleurs ni de celle des patrons, on a été conduit à rechercher s'il ne serait pas possible d'augmenter le salaire sans augmenter le prix de revient.

Ce problème d'aspect insoluble fut partiellement résolu par des expériences qui aboutirent à ce qu'on a appelé la rationalisation du travail. Elle est constituée par une série de procédés permettant d'accroître le rendement sans augmenter le travail. Excellente en elle-même, la rationalisation trop développée pourrait, cependant, aboutir à une surproduction génératrice de nouveaux chômages.

La série des nécessités économiques dont nous venons d'indiquer quelques éléments, et notamment l'abaissement des prix de revient, ont eu pour conséquence finale la création d'immenses usines où la croissante spécialisation du travail permet un rendement plus économique. Ce besoin d'usines toujours plus vastes et par conséquent plus coûteuses conduisit à rendre leur création collective. Fort peu d'industriels étaient assez riches pour les construire, la plupart usines importantes

sont aujourd'hui mises en sociétés anonymes et appartiennent à des milliers d'actionnaires.

L'aboutissement des nécessités économiques que nous venons d'énumérer se trouve donc être la transformation du capitalisme individuel en capitalisme collectif. Ce capitalisme collectif est bien différent du capitalisme étatiste rêvé par les socialistes dont le résultat a toujours été d'augmenter le prix de revient et par conséquent de diminuer le salaire des travailleurs.

Les faits ont prouvé que, contrairement à l'assertion de Karl Marx, les actions des grands trusts des États-Unis se trouvent réparties en un nombre croissant de mains. M. Paul Reynaud fait remarquer que " la Standard Oil qui n'avait que 7.650 actionnaires en 1917 en avait 77.200 en 1926... Une grande entreprise, ajoute le même auteur, devient la chose commune du patron et de l'ouvrier. "

On conçoit avec quel mépris les ouvriers américains considèrent le socialisme européen, il ne représente pour eux que la paralysie de tout effort, l'esclavage étatiste et l'égalité dans la misère.

*
* *

Parmi les grands facteurs économiques modernes, un des plus actifs est l'accroissement constant de la vitesse dans tous les ordres de phénomènes. Son influence découle de lois scientifiques qu'il ne sera pas inutile de rappeler.

Les grandes constantes de l'univers sont le mouvement, c'est-à-dire la force, et la résistance au mouvement, c'est-à-dire l'inertie, propriété essentielle de la matière.

L'équation fondamentale de la mécanique $T = (m V^2) / 2$ montre les rôles respectifs de la masse et de la vitesse et comment ces deux éléments peuvent être substitués l'un à l'autre, sans faire varier le résultat. Il est donc possible de remplacer la petitesse des masses par l'accroissement de leur vitesse. Le grand progrès de l'artillerie a consisté dans la substitution de petits projectiles doués d'une grande vitesse aux gros projectiles de faible vitesse.

J'ai montré, ailleurs, qu'on pouvait imaginer une machine théorique formée d'une minuscule sphère tournant dans le chaton d'une bague et produisant, par le seul fait de sa vitesse de rotation, autant de chevaux-vapeur qu'un millier de locomotives.

La substitution de la vitesse à la masse se réalise de plus en plus dans l'industrie. Avec les anciennes turbines hydrauliques des cours d'eau on utilisait des moteurs de masse énorme, mais de vitesse faible. Les usines hydrauliques modernes, établies au bas des montagnes emploient des turbines de quelques centimètres de diamètre seulement, mais animées d'un mouvement rotatif très rapide. Grâce à la hauteur du réservoir qui les alimente le rendement est le même.

À une époque bien récente encore, la vitesse des machines était très restreinte puisqu'on ne possédait guère d'autres moteurs que la force de l'homme, des animaux, du vent et des cours d'eau.

Lorsque fut découverte la puissance motrice contenue dans la houille, la vitesse des machines et leur nombre s'accrurent immensément. Avec le machinisme, l'âge de la vitesse était né. Les usines continuent à occuper un certain nombre d'ouvriers visibles, mais à leurs côtés travaille une foule d'esclaves invisibles qui a accroissent considérablement la production. Cette foule est constituée par les forces extraites de la houille. Dans les *Enseignements psychologiques de la guerre*, j'ai montré que le travail produit au moment du conflit par les 190 millions de tonnes de houille que l'Allemagne extrayait alors de son sol représentait le rendement de 950 millions d'ouvriers. On peut donc dire qu'à cette époque le nombre des ouvriers invisibles de l'Allemagne était de 950 millions, c'est-à-dire beaucoup plus que la population normale de 65 millions d'habitants indiquée par les statistiques.

*
* *

Le rôle prépondérant de la vitesse apparaît dans tous les phénomènes de la vie moderne, notamment dans la création de la richesse. Cette création se trouve intimement liée à la rapidité de circulation de l'argent.

La grandeur d'un capital peut, en effet, être remplacée par sa vitesse de circulation comme, en mécanique, la petitesse d'une masse peut être compensée par l'accélération de sa vitesse. Dans le commerce moderne, ce n'est nullement le bénéfice réalisé sur la vente d'une marchandise qui importe, mais la rapidité du renouvellement de cette marchandise. Il est visible qu'un bénéfice de 5 % seulement sur la vente souvent répétée d'un objet pourra devenir beaucoup plus productif qu'un bénéfice de 50 % sur la même marchandise laissée longtemps en magasin.

La vitesse joue également un rôle prépondérant dans les relations internationales. Réduisant pratiquement les distances, elle a mis en contact des peuples qui, jadis, ne

se connaissaient pas, et modifié souvent leurs conditions d'existence. Il fallait, il n'y a pas encore très longtemps, quinze jours pour aller de Paris à Marseille. Avec les progrès de l'aviation, trois à quatre heures seront bientôt suffisantes pour franchir le même espace.

Mais si le rapprochement des distances a souvent fusionné les intérêts de peuples, il n'a pas unifié encore leurs sentiments. L'interdépendance économique ne crée pas l'interdépendance mentale.

L'accélération de la vitesse s'est étendue du monde matériel au monde psychologique. L'homme moderne semble posséder une manière plus rapide de voir, sentir, et réagir. Si la durée de nos jours pouvait se mesurer à la quantité de travail accompli et au total des sensations accumulées pendant ces jours, on pourrait dire qu'avec l'acquisition de la vitesse la longueur de l'existence s'est considérablement accrue.

*
* *

C'est surtout la vitesse qui distingue la civilisation actuelle de celles qui l'ont précédée. Elle figure parmi les plus importantes des forces économiques qui, en s'agrégeant, tendent à constituer un pouvoir mondial anonyme assez fort pour dominer la volonté des peuples, des législateurs et des rois. Ces nouvelles forces feront progresser les nations sachant s'y adapter et conduiront à une fatale décadence celles incapables d'une telle adaptation.

Ne pouvant examiner ici la série des transformations économiques que le monde subit aujourd'hui je vais résumer en brèves réflexions les plus importantes :

— Il y a un siècle à peine les peuples étaient complètement indépendants les uns des autres. Aujourd'hui ils ne peuvent vivre les uns sans les autres.

— Une des preuves de l'interdépendance moderne des peuples fut fournie par l'entrée en guerre des États-Unis. Cette guerre, qui semblait ne les concerner nullement, fut une des conséquences de la nouvelle évolution économique du monde.

— En raison de l'interdépendance des peuples, une guerre entre deux nations quelconques devient fatalement une guerre entre toutes les nations.

— Bien que séparés en apparence, les divers pays de l'Univers forment actuellement un grand empire industriel.

— La richesse ou la pauvreté d'un peuple dépend souvent de relations commerciales lointaines tout à fait indépendantes des gouvernements.

— La puissance financière de certains pays tend à jouer un rôle beaucoup plus considérable que l'ancienne puissance militaire. La suprématie actuelle des Américains tient en partie à ce que, grâce à leur prospérité financière, ils sont devenus propriétaires d'un grand nombre d'industries européennes. Ce phénomène sera peut-être plus efficace pour le maintien de la paix que toutes les décisions juridiques de la Société des Nations.

La simple énumération qui précède suffirait à montrer combien les volontés des rois, des législateurs et des théoriciens de tous les partis sont devenues peu de chose en présence des grandes nécessités qui régissent actuellement la marche économique du monde. L'histoire n'a jamais formulé d'enseignements plus sûrs.

Livre VI : Les nouveaux facteurs de l'histoire

Chapitre II

Situation actuelle des principaux états de l'univers

[Retour à la table des matières](#)

À une époque bien récente encore, le monde était régi par des idées religieuses, politiques et sociales extrêmement simples et universellement acceptées. Les révolutions ne faisaient le plus souvent qu'en changer les noms.

Il en est tout autrement aujourd'hui. Les forces récentes que le monde a vu naître ont complètement transformé les conditions d'existence des hommes et aussi leurs besoins, leurs sentiments et leurs pensées.

L'univers entier traverse une période à la fois des plus sombres et des plus brillantes de sa longue histoire. Brillante par les découvertes merveilleuses qui ont transformé la face matérielle des civilisations, sombre par les menaces dont les peuples sont enveloppés.

Ne pouvant songer à exposer dans ses détails la situation actuelle des divers pays, je consacrerai seulement quelques lignes à chacun d'eux. Elles suffiront à montrer l'anarchie générale créée par des transformations industrielles, économiques et politiques trop rapides pour que la mentalité ancestrale des peuples ait encore pu s'y adapter.

*
* *

Situation de la France. — En moins de cent cinquante ans, la France a subi une demi-douzaine de révolutions et de régimes. Le dernier de ses gouvernements est tellement divisé qu'il ne subsiste que par des miracles d'équilibre sans cesse renouvelés.

Il existe actuellement plusieurs grands partis en France, séparés surtout par leurs compétitions : radicalisme syndicalisme socialisme et communisme sont les plus influents. Le parti radical se rapproche de plus en plus du socialisme, avec lequel il fusionnera fatalement un jour.

Ces partis divers sont dominés par d'irréalisables utopies que leurs défenseurs considèrent comme d'éclatantes vérités.

Toutes ces divisions politiques ne sont d'ailleurs qu'apparentes. En réalité, il n'existe en France, comme je l'ai souvent répété, qu'un seul parti, sous des appellations diverses l'étatisme.

Les Français de toutes opinions réclament l'intervention de l'état dans les moindres affaires. Le socialisme la demande un peu plus que les autres partis et ce n'est guère que sur ce point qu'il se différencie des moins avancés.

Les socialistes sont d'ailleurs aussi dangereux par leurs illusions que par leurs doctrines ; on a souvent remarqué que ce sont les socialistes qui, à la veille de la guerre, faisaient campagne contre l'armée et le service de trois ans et en juin 1914, renversèrent le gouvernement sous prétexte qu'il exagérait le péril extérieur.

La France est surtout victime des erreurs de ses politiciens et des lois que ces erreurs engendrent. On en vit un éclatant exemple dans l'application de la funeste loi dite des Assurances sociales, créée dans un but philanthropique, mais dont le résultat final fut d'engendrer partout des discordes, des grèves et un renchérissement instantané du coût de la vie.

Les ouvriers refusant — comme on pouvait le prévoir — de payer sur leur salaire les versements demandés par la loi, il s'ensuivit nécessairement que les chefs d'entreprise furent contraints de payer pour eux et par conséquent d'élever le prix des produits, élévation entraînant immédiatement l'accroissement du taux de la vie et l'impossibilité d'exporter des marchandises, dont le haut prix de revient oblige à les vendre plus cher que ceux des concurrents étrangers.

C'est par des procédés fort différents que les industriels des États-Unis ont su assurer aux ouvriers la retraite nécessaire à leur vieillesse.

On a dit avec raison que l'application de la loi des Assurances sociales était considérée par tous les ennemis de la société, communistes et socialistes notamment, comme une étape de la révolution sociale rêvée par l'immense armée des inadaptés.

Ils sont nombreux ces ennemis très aveugles et par conséquent fort dangereux de la société actuelle. Plusieurs journaux ont fait remarquer qu'en juillet 1930, dans un congrès réunissant à Nîmes les représentants de 80.000 instituteurs adhérents au Syndicat, dit National, fut chanté l'hymne révolutionnaire connu sous le nom d' "Internationale", prêchant la destruction de la société.

Ce que réclament ces instituteurs est une augmentation nouvelle de leur traitement, augmentation impossible puisque, ainsi que l'a très bien montré le président du Conseil, l'augmentation croissante des dépenses publiques porte le budget de 5 milliards qu'il était avant la guerre à 52 milliards en 1930.

“ Les Chambres, ajoutait le même personnage, au lieu de limiter les dépenses, ne font que les augmenter. ”

*
* *

Situation de l'Angleterre. — L'Angleterre, grâce à sa stabilité séculaire, semble moins ébranlée que les autres pays. Elle est cependant très troublée dans son

existence nationale, à en juger par les grèves, le chômage, la lutte intense entre les partisans du libre-échange et ceux du protectionnisme, et les révoltes de ses Dominions et de ses colonies.

Une des conséquences les plus importantes de la guerre et de toutes les conférences qui l'ont suivie fut la diminution du pouvoir politique et militaire de l'Angleterre. Après avoir perdu l'Irlande, elle dut accepter que ses anciennes colonies devenues Dominions, notamment le Canada et l'Australie, se rendissent à peu près indépendantes. Aujourd'hui l'Égypte et l'Inde réclament la même autonomie.

Nos jugements sur les peuples étrangers sont forcément erronés parce que ces peuples comprennent des races, des religions, des langues différentes. Tel est le cas de l'Inde, par exemple. Elle constitue un immense continent où, par de simples déplacements, l'on peut revoir toutes les phases de la vie de l'humanité depuis l'âge de la pierre taillée jusqu'à celui du téléphone. Les sauvages nus des Nilghirries, les guerriers bardés de fer du Rajpoutana, les adorateurs de la sombre déesse qui, sur les côtes d'Orissa, exige que ces adorateurs soient broyés sous les roues de son char, appartiennent à des types d'humanité dont on peut dire qu'aucun lien ne les rattache, en dehors des illusions qui leur sont attribuées par d'enfantins réformateurs.

L'Inde comprend aujourd'hui 319 millions d'âmes, soit le cinquième de la population du monde entier. Ces habitants parlent plus de deux cents langues dont plusieurs diffèrent davantage entre elles que le grec du français. Sept ou huit grandes religions se partagent l'âme des croyants. Plus de deux mille castes séparent en cloisons étanches cette nombreuse population. Les divisions sociales sont si rigoureuses qu'un mariage entre membres de castes différentes est impossible. Soixante-dix millions de parias vivent très séparés du reste des habitants et obéissent à des lois particulières. Tous ces éléments hétérogènes rendent impossible le gouvernement autonome rêvé par les réformateurs hindous.

La situation intérieure de l'Angleterre n'est pas meilleure. Elle s'est vue obligée de subir un gouvernement socialiste, et l'entretien de trois millions de chômeurs qui pèse lourdement sur le budget. Le gouvernement travailliste anglais se trouve dans une situation très difficile. Avant d'arriver au pouvoir, il promettait de remédier à tous les maux dont souffrait le pays, le chômage notamment. Mais naturellement il n'a pu transformer une situation résultant de nécessités indépendantes de toutes les volontés.

*

* *

Situation de l'Allemagne. — L'Allemagne a traversé après la guerre une période très dure. Elle a dû subir une faillite financière qui ruina un grand nombre de citoyens. Grâce à la capacité d'organisation de ses chefs d'industrie et de ses hommes politiques, elle se releva rapidement et paraissait devenir bientôt, au point de vue économique, la première puissance de l'Europe.

La marine, l'armée et l'aviation allemandes se sont singulièrement développées et au point de vue commercial l'Allemagne dépasse son ancienne rivale, l'Angleterre, sur les marchés mondiaux.

Un idéal de supériorité économique a donné à l'Allemagne un grand essor industriel. Ses usines fournissent maintenant à tous les peuples le matériel agricole et de chemin de fer qu'ils achetaient autrefois aux États-Unis. Grâce aux qualités de discipline acquises à l'école et à la caserne, le rendement de l'ouvrier allemand est d'un tiers supérieur à celui de l'ouvrier français. Il en résulte qu'en Allemagne les prix de revient sont inférieurs à ceux des autres peuples, ce qui constitue une incontestable suprématie commerciale.

Cette situation excellente aurait assuré à l'Allemagne, avec son relèvement, une nouvelle grandeur. Mais, sous l'influence d'extrémistes appartenant aux divers partis, elle se laisse dominer par des idées de revanche, et de révision des traités menaçant l'Europe d'une guerre plus redoutable encore que la précédente et qui marquerait sûrement la fin des civilisations de l'Occident.

La question est de savoir si l'Allemagne, voulant échapper au lourd tribut qui lui est imposé, l'Italie désirent s'agrandir et la Russie espérant propager sa foi, ne s'uniront pas pour entreprendre une nouvelle guerre.

Il est heureux pour la tranquillité de l'Europe que l'Allemagne n'ait pu encore refaire ses armements et que la Russie soit incapable d'entreprendre une lutte armée en dehors de ses frontières. L'alliance théoriquement possible entre l'Allemagne, l'Italie et la Russie n'est pas facilement réalisable aujourd'hui. Elle le sera, sans doute, dans quelques années, mais alors, les Allemands auront probablement compris que les luttes économiques peuvent enrichir les vainqueurs, tandis que dans les conflits, militaires, vainqueur et vaincu seront ruinés totalement.

*

* *

Situation de la Pologne. — La Pologne constitue aujourd'hui un côté sombre de la vie européenne. Ce grand pays est un de ceux qui montrent le plus ce que

deviennent les peuples divisés en partis politiques rivaux. Morcelée jadis entre ses voisins et rayée de l'histoire politique du monde, elle a été rendue à l'existence par la guerre, mais l'unité matérielle qu'elle a conquise ne lui a pas donné l'unité morale. C'est seulement par un régime dictatorial qu'elle maintient une existence que menacent chaque jour la Russie et l'Allemagne. Un journal étranger montrait dans les lignes suivantes les dangers dont était entourée l'existence de la Pologne :

“ La Prusse orientale est devenue une enclave en Pologne. La ville de Dantzig, allemande pour 97 %, a été détachée du Reich par égard pour la Pologne. Les habitants des marches allemandes de l'Est ont perdu leur hinterland et se trouvent en état de décadence économique... Pour le moment, l'état d'esprit antipolonais qui règne en Allemagne est encore très pénible. Il faut le dire les rapports germano-polonais sont un des points les plus noirs de la politique européenne. ”

Le rôle politique de la Pologne pourrait devenir considérable si elle était appelée à constituer avec la Roumanie une barrière contre les invasions possibles des armées bolchevistes.

*
* *

Situation de l'Autriche. — Victime des erreurs politiques du grand théoricien américain qui fut le véritable dictateur du traité de paix, l'Autriche, amputée de ses plus belles provinces, mène une existence très difficile. Elle rêve naturellement son rattachement à l'Allemagne qui rétablirait sa prospérité passée. Ce rattachement, d'ailleurs inévitable, constitue une des plus grandes difficultés politiques de l'heure présente. Il est évident qu'une telle annexion gênerait l'Italie et divers autres pays vainqueurs. Elle se fera pourtant progressivement, dans un délai ne dépassant sûrement pas une dizaine d'années.

La conséquence finale de cette annexion sera de rendre l'Allemagne beaucoup plus puissante et plus grande qu'elle ne l'était avant la guerre. On verra alors se refaire, suivant la prédiction de M. Thiers, après Sadowa : “ un empire germanique, cet empire de Charles-Quint, qui résidait autrefois à Vienne et qui résidera maintenant à Berlin. ”

*
* *

Situation de la Belgique. — La Belgique est encore un exemple de la difficulté où se trouvent les peuples européens d'acquiescer un peu de stabilité politique. Elle est divisée en deux parties égales par des croyances religieuses et sociales inconciliables. Ces rivalités de partis se compliquent de rivalités de races.

Les difficultés sociales sont encore accrues parce que les deux races peuplant la Belgique Flamands du Nord et Wallons du Sud, parlent des langues différentes et professent des sentiments également différents. Les Flamands ont des tendances séparatistes, qui pourraient être fort dangereuses pour l'avenir du pays. Leurs exigences politiques sont également très grandes. Ils réclament le service militaire de six mois, des écoles purement flamandes, etc.

*
* *

Situation de l'Espagne et de l'Italie. — Ces deux pays n'ont échappé à l'anarchie créée par les tentatives de réalisation du socialisme que grâce à des dictatures rigides, acceptées par tous ceux qu'avaient lassés le désordre.

Mais on ignore ce que deviendront ces grands pays lorsqu'ils n'auront plus à leur tête les maîtres énergiques qui réussirent à réprimer l'anarchie.

Pour le moment, l'Italie, grâce à son dictateur, traverse un état de prospérité inconnu à l'époque où, comme en France, les partis politiques divers luttèrent non pour accroître la prospérité du pays, mais pour s'arracher le pouvoir. L'industrie est aussi développée qu'elle peut l'être chez une nation privée de charbon. Tous les efforts jadis perdus dans les luttes politiques sont consacrés aujourd'hui à améliorer la situation économique.

Quel que soit l'avenir de la dictature, elle aura eu au moins pour résultat certain de donner à l'Italie des habitudes d'ordre, de discipline, de goût au travail, de respect de l'autorité, sans lesquelles aucun pays moderne ne pourrait prospérer.

*
* *

Situation des nouveaux pays balkaniques. — Lorsque pendant la rédaction du traité de paix, le président Wilson, usant de la puissance absolue que lui avaient

donnée les circonstances, découpa le centre de l'Europe en petits États indépendants au nom du vain principe des nationalités, il ne se doutait guère des calamités qu'il préparait. Les états balkaniques ainsi artificiellement créés :

Tchécoslovaquie, Yougoslavie, etc., vivant jadis tranquilles, quand ils faisaient partie de l'Autriche, sont aujourd'hui en rivalité permanente et constituent un sérieux danger pour la paix de l'Europe. Dès 1928, la Croatie se trouvait en conflit avec la Serbie et demandait à en être séparée. A leur parlement, les députés serbes et croates se livraient bataille ; les Croates réclamaient l'autonomie, les Serbes annonçaient qu'ils s'y opposaient par la force. Les Croates déclaraient que “ la Yougoslavie ne peut pas continuer à exister sous la tyrannie serbe ”.

Le leader des fédéralistes croates disait dans une interview, à l'envoyé spécial du Daily Express :

“ C'est la fin. Il est tout à fait impossible de continuer notre intimité du passé avec les Serbes... Nous ne songeons pas à démembrer le royaume, mais nous allons demander que la Croatie soit libérée de l'ingérence et de la corruption de Belgrade. Vous voyez par vous-même que nous sommes un peuple entièrement occidental, d'une mentalité totalement différente de celle des Serbes. ”

Dans le reste des Balkans, la situation n'est pas meilleure. Des conflits entre la Bulgarie et la Yougoslavie sont toujours menaçants.

*
* *

Bien d'autres causes de discordance menacent la paix européenne. Parmi elles, un grand journal a mentionné les suivantes :

“ Amertume de l'Italie qui se plaint d'avoir été mal servie, colères mal dissimulées de la Hongrie mutilée et de la Bulgarie rétrécie, attitude de la Lithuanie vis-à-vis de la Pologne, de la Lettonie vis-à-vis de la Russie, revendications allemandes concernant le couloir de Dantzig. Toutes ces revendications de “ mal lotis ”, combinées avec les mille incidents pouvant chaque jour résulter des 7.000 kilomètres de frontières nouvelles, ne sont pas pour faciliter la détente et l'entente européennes, sans lesquelles cependant il est difficile d'imaginer que puisse s'établir, même avec le secours et l'entremise de la Société des Nations, la paix européenne. ”

Sous l'influence de la Société des Nations les grands pays européens font des efforts persistants pour tâcher de s'unir un peu. Ce serait à désespérer des ressources de l'intelligence si les hommes d'État réunis à Genève n'arrivaient pas tous à comprendre la nécessité de s'associer contre les dangers qui menacent de toutes parts.

*
* *

Situation de la Russie. — Inutile d'insister sur l'état misérable où la révolution bolcheviste a plongé ce vaste empire. Son gouvernement policier, uniquement maintenu par la terreur, rend la vie fort dure à tous les citoyens. Un étatisme méticuleux s'est substitué à l'industrie privée et aggrave la crise économique consécutive aux périodes de pillages et de massacres. Les maigres ressources du trésor russe sont consacrées à créer une armée commandée par des fanatiques, dont les croyances politiques à forme religieuse pourraient devenir très dangereuses pour la paix de l'Europe et même du monde.

*
* *

Situation de l'Asie. — L'Asie est en proie à des difficultés plus grandes encore que celles qui bouleversent l'Europe. Malgré l'ancienneté de ses institutions, peut-être même à cause de cette extrême ancienneté, la Chine est depuis plusieurs années victime de guerres civiles qui menacent de la ruiner.

En dehors de la haine de l'étranger, commune à tous les partis, aucun principe nouveau, capable de rallier les esprits, n'a encore surgi au sein de ce colossal empire.

*
* *

Situation du Japon. — Le rôle que jouera le Japon dans le monde asiatique est bien incertain encore. C'est surtout en Extrême-Orient que le problème de la population est devenu redoutable. J'ai déjà rappelé dans un précédent ouvrage qu'à cette extrémité du monde l'excédent des habitants aura pour conséquence fatale de nouvelles guerres.

Le Japon, surpeuplé, voit sa population continuer d'augmenter d'un million par an et ne sait plus comment la faire vivre. Impossible, ainsi qu'il le rêvait jadis, de l'expédier sur les États-Unis qui, grâce à la guerre européenne, ont pu se constituer une flotte et une armée les mettant à l'abri de toutes les invasions. La Chine, elle-même, se trouvant beaucoup trop peuplée, et ne pouvant recevoir un excédent d'habitants, c'est du côté de la Mandchourie que le Japon dirigera probablement ses efforts.

L'opposition russe y sera peu redoutable car la civilisation et la puissance militaire du Japon sont devenues fort supérieures à celles de la Russie.

*
* *

Situation des républiques latines du sud de l'Amérique. — Dans un ouvrage déjà ancien, je faisais voir que les républiques latines de l'Amérique étaient vouées à une perpétuelle anarchie par le fait seul du mélange de races indigènes avec celle des conquérants espagnols.

Cette prédiction continue à se réaliser. En quelques années nous avons vu les républiques du Pérou, de Bolivie, d'Argentine et du Brésil, sans parler du Mexique, en proie aux guerres civiles, pour changer une fois encore leur gouvernement. Ces gouvernements ne sont d'ailleurs, sous des formes différentes, que de simples dictatures, bien que dans leurs détails ils aient pris pour modèles les institutions des États-Unis. Aucun exemple ne saurait mieux démontrer à quel point les institutions politiques dépendent de la constitution mentale des peuples qu'elles sont appelées à gouverner et non des illusions imaginées par les théoriciens profondément ignorants des nécessités qui conduisent en réalité les hommes.

Il est d'ailleurs inévitable que, devant la décadence croissante des républiques latines, le gouvernement des États-Unis intervienne de plus en plus, comme il l'a fait pour Cuba, Haïti, etc.

Dans ces pays l'influence nord-américaine a commencé par l'arbitrage et finira sans doute par la colonisation.

*
* *

C'est par un désarmement général que les représentants de la Société des Nations croient pouvoir établir la paix dans le monde. Un tel désarmement serait cependant bien inutile. Il apparaît de plus en plus évident, en effet, que les prochains conflits seront des guerres aériennes où les seules armes employées se composeront d'obus chargés d'explosifs ou de gaz asphyxiants. Or, comme un avion militaire ne diffère d'un avion commercial que par les matières qu'il transporte, on ne voit pas du tout à quelles réalités pourrait correspondre, aujourd'hui, un désarmement.

Les guerres futures paraissant devoir être immensément plus meurtrières que les guerres antérieures, les diplomates font, avec raison, tous leurs efforts pour les éviter. Il y ont réussi jusqu'ici, mais leur impuissance à créer une atmosphère pacifique a été tellement complète qu'on peut se demander si une telle création avec la mentalité actuelle des peuples de l'Europe est possible. Sa réalisation fera surgir d'immenses difficultés car les sentiments collectifs : mécontentements, haines, amour-propre blessé, etc., possèdent une redoutable force. Plusieurs grands pays de l'Europe affirment déjà leur intention de réparer par la violence les injustices dont ils se croient victimes. L'Italie et l'Allemagne n'essaient même pas de dissimuler leurs sentiments. La Russie, dominée par des illusions politiques dont la force atteint celle des illusions religieuses, est prête à s'associer avec les peuples qui entreront en guerre.

Le grand problème actuel est d'arriver à substituer une paix de concorde à la paix armée. La solution de ce problème n'apparaît pas encore.

Livre VI : Les nouveaux facteurs de l'histoire

Chapitre III

Les nouveaux maîtres du monde. L'hégémonie américaine

[Retour à la table des matières](#)

Dans le bouleversement du monde, une seule région, l'Amérique du Nord, possède une prospérité un peu diminuée aujourd'hui mais qui pendant longtemps fut croissante. Cette prospérité tient surtout à ce que les États-Unis se sont adaptés progressivement à des nécessités économiques, que la plupart des peuples n'ont pas comprises encore.

L'Amérique a connu les discussions qui menacent les civilisations européennes. Elle a subi une guerre civile où périt l'élite de ses citoyens. Elle a connu aussi les conflits entre le capital et le travail, la tyrannie des syndicats et les menaces socialistes. Définitivement sortie de cette période d'anarchie et guidée par de savants

initiateurs, les États-Unis ont remplacé par une collaboration de toutes les classes les rivalités et les haines dont le socialisme continue à menacer l'Europe. Cette religion des inadaptés est à peu près inconnue aux États-Unis. Loin d'y faire la loi, les inadaptés sont obligés de la subir.

Si la valeur d'un régime politique doit être jugée non par l'excellence de ses théories, mais par son rendement, il faut reconnaître que les principes gouvernementaux des États-Unis se sont montrés beaucoup plus efficaces que ceux des socialistes européens.

L'association du travail et du capital a donné aux classes laborieuses une aisance que l'immense majorité des bourgeois européens ne possède pas.

Ayant bien compris le rôle de l'idéal dans la destinée d'un peuple et la lenteur de son acquisition, les gouvernants des États-Unis tâchent de conserver les idéals existant déjà maigre la part d'illusions qu'ils contiennent. C'est une application sociale de la théorie pragmatique des Universités américaines, proche parente de l'utilitarisme des philosophes anglais. L'utilité devenant le critérium des valeurs sociales, l'Américain prend autant de peine pour garder ses anciennes croyances que le rationaliste latin pour les détruire.

Les États-Unis n'ont pas pompeusement codifié les Droits de l'homme, mais les différences de classes maintenues en Europe par le lourd régime des concours mnémoniques y sont ignorées. L'ouvrier, le magistrat, l'avocat, le professeur, jouissent d'une considération identique, et, la plupart des fonctions étant électives, on passe facilement d'une classe à une autre. De simples portefaix sont devenus gouverneur de province et même président de la République. Des jeunes gens de bonne famille acceptent, sans perdre l'estime de personne, d'être garçons de café, le soir, pour payer leurs études.

Grâce à la rationalisation du travail, les ouvriers américains se sont progressivement spécialisés et produisent de plus en plus. Cette situation reste économiquement fort avantageuse jusqu'au moment où elle aurait pour conséquence la surproduction, entraînant la sous-consommation, génératrice de chômage. Nous voyons déjà commencer cette période. Il pourrait alors en résulter de graves mécontentements populaires, qui furent, à tous les âges de l'histoire, le prélude des bouleversements politiques.

Actuellement, les États-Unis sont créanciers de l'Europe dont ils furent autrefois débiteurs et, fiers de leurs succès, ils s'habituent de plus en plus à lui parler en maître, contemplant avec quelque dédain ce vieux continent rongé par les menaces de conflits entre peuples et plus encore par les luttes de classes au sein de chaque peuple.

Ils peuvent d'autant plus manifester impunément ce dédain que les emprunts consécutifs à la guerre ont fait passer aux États-Unis la majeure partie de la richesse européenne et que, suivant la juste remarque du président Coolidge, c'est grâce aux emprunts américains que l'Allemagne a pu payer une partie de sa dette.

Mais l'erreur des États-Unis est d'accroître les tarifs douaniers qui finissent par rendre les exportations à peu près impossibles. Or, chacun sait que les importations d'un peuple ne se peuvent payer qu'avec ses exportations. En fermant ses frontières aux produits étrangers, l'Amérique rendra fort difficile à l'Europe le paiement des dettes contractées envers elle.

Les gouvernants des États-Unis savent fort bien d'ailleurs que si le Vieux-Monde ne peut se passer de certains produits américains tels que le coton, l'Amérique ayant une population de 123 millions d'habitants se dispenserait à la rigueur d'échanges commerciaux, puisque 92 % des produits de son sol et de son industrie sont absorbés par ses habitants.

*
* *

La supériorité politique, économique et morale que s'attribuent les Américains a pour soutien une puissance militaire formidable, accrue chaque jour malgré de nombreuses déclarations pacifiques. Avant de quitter le pouvoir, le président Coolidge marquait dans les termes suivants la force militaire de son pays :

“ Notre pays a les ressources, le caractère et l'esprit nécessaires pour lever, équiper et entretenir de tout ce dont ont besoin une armée et une marine qui, en mettant plus de deux millions d'hommes sur les champs de bataille de l'Europe, ont contribué à la conclusion de l'armistice du 11 novembre 1918 ¹. ”

A cause de leur puissance militaire et navale, conséquence de la dernière guerre, les États-Unis n'ont donc rien à redouter, sauf peut-être, dans un avenir plus ou moins lointain, les dangers pouvant résulter d'un excédent de population ou d'une invasion japonaise.

La découverte de la puissance militaire des États-Unis fut une révélation aussi bien pour l'Europe que pour l'Amérique, a dit M. Coolidge :

¹ Discours de M. Coolidge, 3 novembre 1928.

“ Non seulement au sujet de la puissance, mais au sujet de l'unité de notre peuple, aucun pays ne fit preuve d'un esprit plus magnifique, ni ne porta à un plus haut degré le sentiment patriotique. La grande faculté d'organisation des leaders de nos industries, la puissance insoupçonnée de nos ressources financières, la contribution apportée par tout notre matériel humain à la loi du service obligatoire, l'agriculture et l'industrie, les chemins de fer et les banques, quatre millions d'hommes sous les armes et six en réserve, tout reçut une puissante impulsion pour la poursuite de la guerre. Cet ensemble constitua la plus grande puissance qu'aucune nation au monde ait jamais réunie. ”

Sans doute, comme le rappelle M. Coolidge, les dépenses de l'Amérique pour la guerre ont été énormes, puisqu'elles représentaient “ la moitié de la richesse totale du pays au moment de son entrée dans le conflit ”.

Malgré sa réserve diplomatique, le président des États-Unis a insisté, dans le même discours, sur les divergences de point de vue existant entre l'Europe et l'Amérique. Les idées du gouvernement américain sur le désarmement sont d'ailleurs très différentes de celles discutées à la Société des Nations.

“ Toute l'expérience humaine semble prouver, dit M. Coolidge, qu'un pays qui prépare raisonnablement sa défense est peu propre à devenir l'objet d'une attaque hostile et peu propre également à supporter une violation de ses droits pouvant l'entraîner dans une guerre.

...La première loi du progrès exige du monde qu'il affronte la réalité et il est également clair que la raison et la conscience n'ont pas présidé jusqu'à présent aux affaires humaines. L'instinct ancestral d'égoïsme est très loin d'avoir été éliminé. Les forces de méchanceté sont excessivement puissantes. ”

C'est seulement pour l'Europe que le même orateur déclare utile la limitation des armements.

“ Nous souhaitons la paix, non seulement pour la même raison que toutes les autres nations : parce que nous croyons que c'est juste, mais parce que la guerre entraverait notre progrès. Nos intérêts, partout dans le monde, sont tels qu'un conflit éclatant n'importe où nous désavantagerait énormément. Si nous n'étions pas entrés dans la guerre mondiale, en dépit de quelques profits que nous avons faits par nos exportations, quel qu'eût été le vainqueur final, nos pertes auraient été très grandes... ”

Cette déclaration explique pourquoi, dans la dernière guerre, les États-Unis se sont joints aux Alliés. Nous avons supposé naïvement qu'ils participèrent au conflit mondial pour défendre les abstractions latines qualifiées droit et liberté. En réalité, l'Amérique hésita quelque temps pour savoir de quel côté des belligérants elle se rangerait. Si elle s'associa, en définitive, aux Alliés, ce fut uniquement parce que le principe d'utilité, c'est-à-dire la défense de ses propres intérêts, lui dicta ce choix.

L'Amérique est entrée dans une guerre où, comme le reconnaît le président Coolidge lui-même, elle fut obligée d'entrer. Mais le même homme d'État a tort d'assurer dans une partie de son discours qu'elle n'en retira que peu de profit.

En échange de dépenses qui ne l'entravent plus aujourd'hui, ce peuple d'industriels et de marchands, jusqu'alors mal protégé par une insignifiante milice, toujours menacé par le Mexique et surtout par le Japon qui voulait déverser sur lui l'excédent de sa population, est brusquement devenu par sa marine et son armée la première puissance militaire du monde. Le Japon, qu'il redoutait tant jadis, ne lui apparaît plus que comme un minuscule ennemi. L'Amérique n'aura qu'à étendre la main pour s'emparer des colossales richesses pétrolières du Mexique. Elle parle en maître à l'Univers et ne craint plus personne tandis que tout le monde la craint.

En se plaçant au point de vue exclusivement commercial et en considérant la suprématie universelle comme une valeur marchande, les États-Unis peuvent dire que par l'acquisition d'une telle suprématie, ils ont réalisé un bénéfice aussi immense qu'imprévu.

L'Europe, au contraire, a été ruinée par la guerre. Les provinces les plus riches de la France furent dévastées et elle vit aujourd'hui d'emprunts. Sa ruine serait bien plus complète encore s'il lui fallait rembourser à l'Amérique les sommes qui, commercialement, lui sont dues, mais dont l'emploi servit surtout à créer la puissance actuelle de ce grand pays.

Un pénétrant homme d'État français, M. Tardieu, a justement remarqué dans les termes suivants les différences qui séparent aujourd'hui les deux continents :

“ Le vieux monde, saigné et appauvri, en quête d'un équilibre précaire, est séparé du nouveau par un abîme de conditions contraires... Tout ce que l'Europe a perdu, l'Amérique l'a gagné. La guerre lui a été profitable avant qu'elle y entrât, pendant qu'elle y était, depuis qu'elle en est sortie. Par la guerre, elle a plus que doublé sa puissance et fondé les bases d'un empire nouveau. Par elle sa prospérité vantée dès le temps heureux de la paix, a opposé son progrès à la détresse européenne... La capacité de production et la production elle-même croissent d'un mouvement parallèle. La durée hebdomadaire du travail diminue en même temps qu'augmentent les salaires

dont la hausse devance celle des prix... Entre les deux continents, il y a outrance de disproportion... Les tempéraments s'en ressentent. L'Europe est inquiète comme les faibles, l'Amérique impérieuse comme les forts... Les luttes sociales s'apaisent. Des millions d'ouvriers font confiance aux patrons, dont le génie a créé leur aisance. À l'heure où, dans toute l'Europe, le socialisme gagne du terrain, il n'obtient aux États-Unis que la dernière place. ”

Les principes directeurs de la politique des États-Unis ayant fait de la grande république la première puissance politique du monde, il en est résulté cette tendance à l'hégémonie que le sentiment de la force finit toujours par engendrer. Mais l'hégémonie a comme conséquence finale pour une nation la coalition contre elle des peuples qui en sont victimes. L'Espagne, l'Angleterre, la France, l'Allemagne, l'éprouvèrent tour à tour. Les États-Unis l'expérimenteront sûrement un jour. Leur impérialisme de plus en plus agressif contribuera peut-être à la difficile création des États-Unis d'Europe malgré les rivalités profondes et les haines séculaires qui divisent aujourd'hui le vieux continent.

*
* *

Les principes gouvernant actuellement la politique des États-Unis et qui sont à la base de sa grandeur ont été très bien mis en évidence par le président, M. Hoover, dans une publication dont j'emprunte le résumé à M. Firmin Roz :

“ Les progrès collectifs dérivent des progrès individuels. L'erreur du socialisme est de croire que l'altruisme et la tyrannie de l'État seraient des mobiles suffisants d'activité. Les tentatives de nationalisation de l'industrie doivent être repoussées.

Le principe d'égalité est démenti par toutes les observations. La possibilité du progrès dépend de l'inégalité.

Une sélection de capacités directrices est nécessaire à la prospérité d'un pays.

C'est par les hommes d'élite que le progrès s'accomplit. La foule ne peut rien sur le progrès, elle n'obéit qu'à des impulsions de la sensibilité. Les démagogues ne s'attachent qu'à ces impulsions. Ils encouragent les désirs populaires qui ne sont même pas l'expression des besoins réels.

Les besoins populaires ne peuvent être compris que par des dirigeants ayant l'esprit constructeur.

Le droit de propriété, que voudraient supprimer les socialistes, est une des plus puissantes sources d'activité des individus.

Les usines dont le développement excède les possibilités individuelles deviennent forcément collectives. Les actions représentant les capitaux nécessaires pour les constituer sont répandues en un grand nombre de mains, puisque certaines affaires ont 200.000 actionnaires.

La coopération ne constitue nullement une marche vers le socialisme.

Une élite directrice est nécessaire. Le socialisme et le radicalisme ne sont que des formes de l'étatisme. Le progrès doit venir non de l'état mais de la constante élévation de l'individu. ”

Le bref résumé qui précède montre que si le monde se trouve aujourd'hui en présence de problèmes plus compliqués que tous ceux dont parle l'histoire, il reste dominé par quelques principes directeurs d'ordre psychologique. De leur application résulte la grandeur des peuples ou leur décadence.

*
* *

Les livres consacrés à l'histoire du siècle que nous voyons se dérouler raconteront sans doute bien des bouleversements. Les plus compliqués de ceux-ci résulteront sûrement de la difficulté de gouverner par la croissante interdépendance des peuples et les illusions politiques généralisées. Avec l'évolution et l'échange rapide des idées, les formes anciennes de gouvernement s'évanouissent tour à tour. Les volontés populaires ont remplacé partout l'influence séculaire des élites. Mais avec les difficultés de l'âge moderne, l'insuffisance des gouvernements démocratiques se manifeste de plus en plus. Le nombre n'ayant pas réussi à remplacer l'intelligence, il a bien fallu rechercher les moyens d'éviter les conséquences de l'incapacité des foules. Alors sont nés dans plusieurs pays de l'Europe diverses dictatures, destinées à remplacer les gouvernements défailants. Leurs avantages sont malheureusement compensés par des inconvénients si grands, qu'ils les empêcheront de se maintenir bien longtemps.

Les grandes nations modernes en sont donc réduites à continuer de chercher des formes nouvelles de gouvernement. Des votes populaires les capacités ne surgissent

que bien rarement, certains philosophes encyclopédistes avaient rêvé d'aréopages de savants. Par suite de la spécialisation croissante, leurs vues générales trop restreintes ne se montrent guère supérieures à celles des multitudes. Le problème d'un gouvernement en rapport avec les besoins du monde moderne reste donc à résoudre.

Livre VI : Les nouveaux facteurs de l'histoire

Chapitre IV

L'évolution des civilisations

[Retour à la table des matières](#)

Depuis l'apparition de la vie à la surface du globe, tous les êtres ont subi cette loi constante : naître, grandir, décliner et mourir. Les civilisations la subissent également.

L'évolution moderne se caractérise par sa prodigieuse rapidité comparée à la non moins prodigieuse lenteur des évolutions antérieures.

Pour que la matière inerte devînt matière vivante, il fallut des entassements d'âges. Pour que des primitives cellules par lesquelles la vie débuta à la surface du globe fussent sorties les formes animales qui devaient précéder l'apparition de l'homme, des millions d'années furent nécessaires encore. Pour que l'homme réussît

à se dégager des barbaries de la préhistoire et arrivât au seuil des civilisations, il ne fallut plus qu'une centaine de milliers d'années.

Pendant les 7 à 8.000 ans de civilisation qui suivirent, les progrès furent très lents encore.

C'est depuis un siècle à peine que sont nées la vapeur, l'électricité et toutes les découvertes qui devaient transformer complètement l'existence des peuples.

Toutes les grandes inventions sont uniquement dues au développement de l'intelligence. Son évolution n'a pas été suivie d'un développement parallèle des sentiments. À ce point, de vue, l'homme moderne n'a pas notablement dépassé le niveau de ses primitifs ancêtres. Le seul grand progrès réalisé fut d'acquérir la faculté de dominer un peu les impulsions primitives en leur opposant l'image inhibitive de leurs conséquences lointaines. Mais les sentiments ont gardé leur force et l'intelligence, toujours impuissante à les maîtriser, leur fournit des moyens de destruction capables de ravager le monde.

L'homme d'aujourd'hui se trouve ainsi ballotté entre deux catégories d'impulsions, les unes contemporaines de la préhistoire, les autres d'origine toute récente.

*
* *

Les grandes civilisations eurent une existence relativement éphémère.

Après un éclat plus ou moins durable, elles ont pâli, puis disparu. Ninive, Babylone et bien d'autres cités encore sont ensevelies dans la poussière.

La rapidité d'évolution des civilisations a naturellement varié avec les conditions d'existence. Aux périodes de bouleversements profonds succèdent parfois des phases de lente évolution donnant l'apparence de la fixité.

Ces moments d'immobilité relative représentent souvent les périodes culminantes de l'histoire des peuples. Telles furent, nous l'avons déjà rappelé, la Grèce sous Périclès, l'Empire romain sous Auguste, l'Espagne sous Philippe II, la France sous Louis XIV.

Les périodes de repos transitoire sont, d'ailleurs, une terminaison d'événements antérieurs.

Il fallut toute une série de luttes sociales pour faire surgir la dictature d'Auguste et une longue succession de conflits religieux et politiques pour amener la monarchie absolue de Louis XIV.

L'Europe moderne traverse une des périodes de bouleversements plusieurs fois constatés au cours de son histoire bouleversements dans les croyances politiques et religieuses, bouleversements dans les pensées. L'affaiblissement des anciens idéaux directeurs et la recherche d'idéaux nouveaux ont jeté un désarroi profond dans les âmes ; l'inquiétude et la crainte agitent les esprits, les menaces surgissent partout et l'espoir d'un calme relatif ne s'entrevoit pas encore.

*
* *

Une des principales causes de la décadence des civilisations, cause observée à tous les âges, fut l'évanouissement progressif du principe d'autorité et du prestige qui en découle.

Que cette autorité soit celle des dieux, des coutumes ou des rois, elle seule peut donner à un peuple la cohésion sans laquelle il ne saurait durer.

Étant donné le besoin universel des hommes de se sentir dirigés, quand ils n'appartiennent pas au très petit nombre d'individus capables de se diriger eux-mêmes, on peut considérer comme certain que ce n'est pas par l'excès d'absolutisme que disparaissent les régimes politiques, mais par leur faiblesse. Louis XIV fut le maître parce qu'il sut dominer la noblesse, le clergé et les Parlements. Louis XV et surtout Louis XVI cessèrent d'être les maîtres parce qu'ils se laissèrent successivement dominer par les pouvoirs rivaux que leurs prédécesseurs avaient su contenir.

Cette action fondamentale du principe d'autorité résulte de ce que, seul, il possède la force nécessaire pour créer l'unité de pensée et d'action qui transforme une poussière d'hommes en une collectivité homogène. On peut donc considérer le principe d'autorité, en politique aussi bien qu'en religion et en morale, comme une des bases fondamentales de l'existence d'un peuple.

Une des origines les plus constantes de la disparition du principe d'autorité fut la formation, au sein des sociétés, de partis divers animés d'intérêts contraires. Dès que ces partis rivaux se sentent assez forts pour entrer en lutte, le principe d'autorité s'affaiblit et le déclin commence. Ainsi périt la Grèce, dans le monde antique, lorsque, après avoir rayonné d'un éclat qui nous éblouit encore, elle perdit son

indépendance. Ainsi périt la république romaine lorsque, après une série de luttes sans pitié, elle en fut réduite à supporter la dictature souveraine des Empereurs.

De la même façon périrent au Moyen Age les républiques italiennes, Florence notamment, à la suite de discussions intestines. Dans cette dernière cité, les hostilités entre syndicats rivaux étant journalières, la vie devint un tel enfer que ce fut un soulagement général lorsqu'un Médicis s'empara du pouvoir et renversa la république.

Ainsi périt plus tard la Pologne, partagée entre ses voisins, à la suite de divisions et de conflits intérieurs perpétuels.

*
* *

Si la décadence d'une civilisation peut être fort rapide, elle est quelquefois très lente. Tel fut justement le cas de l'empire romain. Sans doute, la dictature des empereurs mit fin aux luttes civiles, mais elle ne fit que ralentir la décadence. Cette décadence devint complète quand l'autorité fut méconnue au point que les légions s'arrogèrent le droit, jadis réservé au Sénat, d'élire et de révoquer les empereurs.

L'Europe moderne semble condamnée à parcourir des cycles analogues. Malgré ses façades brillantes, dues aux progrès de la science, elle traverse une des périodes les plus compliquées de son histoire et s'enfonce dans une anarchie profonde : haine entre les peuples, haine entre les classes d'un même peuple s'y développent chaque jour davantage.

Les désordres sont devenus tels que pour y remédier plusieurs États : Italie, Espagne, Pologne, Grèce, etc. en ont été réduits à subir de pesantes dictatures. Les autres pays de l'Europe ne se trouvent pas dans une situation meilleure. Les petits pays de la péninsule des Balkans tentent de reprendre leurs luttes séculaires. La Russie est entièrement ruinée par l'application des rêveries de fanatiques voulant imposer leur religion nouvelle.

Grâce à leur antique armature, la France, l'Angleterre et l'Allemagne résistent encore au désordre, mais sont progressivement rongées par des illusions socialistes dont l'influence grandit chaque jour. L'immense force de l'Amérique est d'avoir quelques idées justes pour orienter la conduite des hommes chargés de guider sa destinée.

Héritière de la Grèce, de Rome, et de vingt siècles d'efforts, l'Europe semblait devoir rester le centre de la civilisation. Et, brusquement, elle a cessé d'être le pôle du monde et voit grandir, dans un autre hémisphère, un nouvel univers dont les pensées, les sentiments et les divers éléments de la vie diffèrent entièrement des siens.

*
* *

Par suite de l'évolution des conditions d'existence résultant des découvertes scientifiques, la rapidité des moyens de transport notamment le monde moderne se trouve hérissé de problèmes, autrefois inconnus. Les peuples, isolés jadis par d'insurmontables barrières, virent leurs intérêts se fusionner ou entrer en conflit. Les éléments divers des vieilles sociétés longtemps unifiés par l'autorité des dieux, des rois ou simplement des coutumes, se désagrègent de plus en plus. Organisés par un passé qui ne changeait guère, les pays les plus stabilisés se trouvent en présence de conditions imprévues.

Les partis politiques n'ont pas su s'adapter encore aux nécessités que les transformations du monde ont fait surgir. Radicaux, socialistes, conservateurs, etc., cherchent vainement à résoudre avec leurs vieilles formules les problèmes nouveaux. Les idées simples continuent à dominer la vie politique. Celle de l'État-Providence se trouvant la plus accessible à l'intelligence des foules européennes, l'étatisme, sous des formules diverses, a fini par s'étendre. Chacun demande à l'État, aujourd'hui, la solution de difficultés qu'il ne saurait résoudre.

Sans doute, le monde finira par s'adapter aux conditions nouvelles de la production et de l'échange. Mais les profondes divisions existent entre les États de l'Europe, où les classes de chaque pays constituent des menaces de décadence. Pour y remédier, des esprits éminents proposent une Union fédérale européenne entre les gouvernements, ayant pour but de créer un régime de constante solidarité matérielle et morale. On a justement remarqué qu'une telle fédération généraliserait simplement une association déjà existante pour certains services internationaux : postes, télégraphes, téléphones, routes, canaux, chemins de fer, questions monétaires, etc.

La difficulté de réalisation de ce grand programme ne serait pas seulement de surmonter les différences de mentalités qui séparent les peuples, mais les divergences d'intérêts économiques. Cependant la nécessité est une force psychologique si grande que les peuples européens arriveront peut-être à comprendre que sous peine de voir leur civilisation disparaître, ils devront finir par s'entendre.

Des difficultés diverses, mais non insurmontables, s'opposent encore au nouveau projet d'union fédérale. C'est ainsi, par exemple, que l'Angleterre préfère, à une unité européenne, une unité britannique permettant d'associer tous les pays des diverses parties du monde soumis à son influence. Elle envisage donc avec une sympathie médiocre un projet d'union qui pourrait conduire à l'abandon par chaque État d'une partie de son autorité au profit d'un Super-État.

L'unification de l'Europe ne pourra pas être le résultat de discussions comme celles de la Société des Nations, mais celui d'associations économiques spontanées dont les relations industrielles donnent déjà plusieurs exemples.

De tels résultats seraient tout à fait supérieurs à ceux obtenus après dix ans d'efforts par les cinquante-deux représentants de la Société des Nations. Perdus dans des spéculations illusoires, ils semblent ignorer les nécessités qui gouvernent le monde.

En dehors de cette union économique des peuples européens, les seules méthodes proposées jusqu'ici pour maintenir la paix sont constituées par les projets de désarmement. Mais il n'a pas été difficile de reconnaître que devant les dangers dont tous les peuples sont enveloppés aucun d'entre eux ne peut rester désarmé.

De nombreuses conférences successivement réunies dans diverses capitales ne servirent qu'à démontrer l'impossibilité d'un désarmement matériel. Elles ont prouvé que c'était d'abord dans les âmes que le désarmement devait être établi.

*
* *

“ Il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre... ” disait déjà Guillaume le Taciturne, et le succès prouva la justesse de sa maxime.

Il est d'autant plus indispensable de rêver à établir une paix durable en Europe qu'avec les progrès des armes modernes, une guerre nouvelle amènerait la destruction des grandes capitales du Vieux-Monde et marquerait ainsi la fin de sa civilisation.

Les guerres d'autrefois s'exécutaient avec des armées peu nombreuses, n'intéressant qu'une faible partie de la population. Les guerres modernes mettent en présence non quelques milliers mais plusieurs millions d'hommes et s'étendent bientôt, par voie de conséquence, aux divers pays d'un continent.

Tous les efforts faits par les diplomates pour obtenir le désarmement sur terre et sur mer et remplacer les conflits armés par des arbitrages n'ont donné jusqu'ici aucun résultat. Comme l'a fait justement remarquer le président de la République des États-Unis, un peuple désarmé, ou mal armé, aurait bien peu de chances de n'être pas attaqué. Il est évident, par exemple, que la Russie qui rêve d'une guerre mondiale afin d'assurer le triomphe de ses doctrines serait fort dangereuse avec son armée de six cent mille hommes, pour une Europe désarmée.

Dans l'état actuel de nos connaissances, la seule chance d'une paix durable serait la découverte d'une méthode de destruction si rapide qu'aucun peuple ne voudrait s'exposer à en subir les effets. Telle serait, par exemple, la découverte du moyen de concentrer les ondes hertziennes sur un point déterminé ¹.

À une époque déjà ancienne, Montesquieu semblait avoir entrevu ces dangereuses découvertes quand il écrivait :

“ Je tremble toujours qu'on ne parvienne à la fin à découvrir quelque secret qui fournisse une voie plus abrégée pour faire périr les hommes, détruire les peuples et les nations entières. ”

De telles découvertes sont d'ailleurs à peu près réalisées aujourd'hui avec certains explosifs. Un ministre anglais a déjà remarqué que la destruction des civilisations européennes pourrait en être la conséquence.

*
* *

Dans le domaine du rationnel le monde a vu surgir en moins d'un demi-siècle des progrès beaucoup plus grands que tous ceux réalisés depuis les lointaines époques où,

¹ Cette idée m'avait hanté depuis longtemps et c'est pourquoi j'ai réalisé autrefois des expériences relatées dans mon livre “ l'Évolution des Forces ”. Au moyen d'appareils à très haute tension, j'étais parvenu à produire, à distance, des courants électriques d'induction capables de se manifester sous forme d'étincelles sur tous les objets métalliques d'une chambre de dix mètres de longueur.

Étant donné que les ondes hertziennes traversent tous les obstacles non métalliques, on arriverait ainsi à faire exploser par projection les dépôts de poudre d'une forteresse, les munitions, et par conséquent tous les soldats d'un corps d'armée.

Ce résultat n'est pas encore réalisable parce qu'il faudrait des miroirs gigantesques pour concentrer à grande distance un rayonnement électrique.

sur les bords du Nil et dans les plaines de la Chaldée, s'ébauchaient les premières civilisations.

Dans le domaine des sentiments dont les impulsions continuent à régir les hommes, les progrès réalisés ont été très faibles. La raison qui devrait guider les peuples ne sert souvent qu'à constater les côtés irrationnels de leur conduite.

La guerre mondiale qui ravagea l'Europe, sous l'influence d'impulsions étrangères aux évidences de la raison, a montré nettement combien étaient incertaines encore les règles de politique et de morale qui servent à gouverner.

Etant données les complications de l'heure présente, on ne saurait pressentir les formes futures d'évolution ou de disparition que subiront nos civilisations. Il est possible que la vie des peuples puisse être un jour efficacement orientée par les découvertes de la science. Mais cette dernière est trop récente encore pour que soient prévues ses conséquences et surtout ses limites. L'inconnaissable des anciens philosophes n'est qu'une barrière provisoire que la science recule chaque jour. Nous vivons dans un monde d'apparences dont l'illusoire interprétation reste toujours à la mesure de notre intelligence.

Inutile d'ailleurs de dissenter sur un avenir forcément ignoré puisqu'il se déroulera sous l'influence de raisons étrangères à notre raison. Il est chargé d'inconnu mais aussi d'espérance. Les dieux innombrables qui peuplèrent le ciel depuis l'aurore des civilisations ont péri tour à tour. L'espérance est la seule divinité ayant survécu et elle ne périra sans doute qu'avec le dernier homme. Immortelle inspiratrice de toutes les découvertes, elle a passé des temples dans les laboratoires et soutient les efforts d'où résultent les transformations du monde que nous voyons s'accomplir.

La grandeur des transformations futures peut déjà être pressentie. Lorsqu'après dix ans de recherches de laboratoire journalières, je réussis à prouver que l'inerte matière n'était, en réalité, qu'une colossale condensation d'une force insoupçonnée, l'énergie intra-atomique, susceptible d'être libérée un jour, le grand maître du socialisme de cette époque déclara du haut de la tribune parlementaire que les conséquences de telles recherches amèneraient peut-être une transformation complète des conditions de la vie sociale.

Sans doute, la science en est encore à la période des recherches, mais elle voit de plus en plus le chemin où elle doit s'engager. Sous l'influence de découvertes imprévues, le monde évolue avec une rapidité jamais égalée. La pensée humaine a subi plus de transformations en moins d'un siècle que pendant les huit mille ans d'histoire qui l'avaient précédée. À en juger par les conquêtes déjà effectuées, la zone

inconnue où la science pénètre un peu plus chaque jour nous révélera des mystères dont il est déjà possible d'entrevoir la grandeur.

Nous pouvons donc rêver une humanité future aussi différente de l'humanité actuelle que cette dernière diffère des êtres rudimentaires de la préhistoire. C'est un rêve sans doute, mais il a plus de vraisemblance pourtant que ceux qui ont dominé le monde jusqu'ici et dont il ne faut pas médire puisqu'ils élevèrent l'homme de la barbarie à la civilisation.

FIN DE L'OUVRAGE

Notes complémentaires

I.

Extraits de la correspondance de l'auteur avec divers personnages politiques et reproduction de leurs opinions sur quelques-unes des questions traitées dans ce volume.

Les bases réelles du droit.

[Retour à la table des matières](#)

M. Clemenceau, dans son livre la France devant l'Allemagne, discute dans les termes suivants l'aphorisme de Gustave Le Bon " le droit est de la force qui dure " :

Quand le Dr Gustave Le Bon a dit que le droit n'est qu'une force qui dure, il a cruellement disséqué l'un de nos derniers dieux. Sacrilège, d'analyser sa divinité !

“ Ce droit de la créature à venir, n'est-ce pas le dieu de l'évangile moderne que Gustave le Bon ne fait que ramener à la source même de toutes les divinités de la terre, en l'identifiant avec la force permanente des choses, d'où découle toute subordination des êtres ? Pas plus dans la doctrine nouvelle qu'en les autres théologies, on n'a pu déterminer l'indéterminable, toucher du doigt l'intangible, atteindre et fixer ce qui fuit. ”

Conceptions diverses du terme: “ démocratie ”.

[Retour à la table des matières](#)

Afin de donner une idée claire des différentes conceptions possibles du terme “ démocratie ”, j'ai demandé à des hommes d'État éminents : Georges Clemenceau, Mussolini Herriot et Jean de Castellane, la définition qu'ils donnaient à ce terme.

Voici leurs réponses:

“ Mon cher éducateur, vous êtes un homme admirable, mais vous m'en demander au delà de mes moyens. Vous trouvez le temps de méditer, d'écrire des livres où j'ai pu rectifier beaucoup de mes idées, ce dont je vous garde ma reconnaissance.

“ Vous me demandez de définir la démocratie : pas davantage !

“ Je me casse la tête et voilà ce que je puis trouver l'accroissement des parties de l'intelligence d'en haut filtrées par l'accroissement de l'intelligence d'en bas, pour revenir à leur point de départ en directions générales, acceptables et praticables pour l'ensemble de la nation.

“ A vous en admiration,
“ G. CLEMENCEAU. ”

Ministère de l'Instruction publique.

“ Mon cher Maître,

“ Pour le radical que je suis, la démocratie est le régime qui cherche à intégrer dans la société l'idée de justice fournie non par la nature, mais par la raison. En d'autres termes, c'est le régime qui doit chercher à rapprocher, jusqu'à ce qu'elles se confondent, la morale et la politique.

Respectueusement à vous.

“ HERRIOT. ”

Il capo del Governo.

“ Mon cher Maître,

“ Je réponds à votre lettre. Démocratie, c'est le gouvernement qui donne ou cherche à donner au peuple l'illusion d'être souverain. Les instruments de cette illusion ont été divers pour les époques et les peuples, mais le fond et les buts n'ont jamais changé. Voilà mon opinion nette. Cela me donne l'agréable opportunité de vous envoyer mes cordiales salutations.

“ MUSSOLINI. ”

J'ajouterai aux définitions précédentes celle qu'a bien voulu m'envoyer l'éminent président du Conseil municipal de Paris, M. Jean de Castellane :

“ L'expérience a montré que la véritable “ démocratie ” consistait beaucoup moins à gouverner par le peuple, ce qui est impossible, que pour le peuple au moyen d'élites joignant au don de l'autorité l'acquis d'une technicité suffisante.

“ Les démocraties de l'avenir prospéreront dans la mesure où elles sauront former ces élites et se laisser diriger par elles.

“ JEAN de CASTELLANE ”

Je n'ai pas eu besoin d'interroger des bolchevistes pour savoir que la formule dictature du prolétariat, c'est-à-dire gouvernement des classes supérieures par le peuple, résume leurs conceptions du terme démocratie.

Le principe des nationalités.

[Retour à la table des matières](#)

De nos jours, le principe des nationalités, au nom duquel l'Autriche fut divisée en petits états séparés, est destiné à produire des conséquences désastreuses. Une des plus menaçantes sera l'agrandissement énorme de l'Allemagne, au moyen de l'annexion fatale de la République autrichienne, trop affaiblie par sa mutilation pour rester indépendante.

Ces conséquences du Traité de paix me semblent évidentes, j'avais soumis mes critiques à G. Clemenceau. Voici sa réponse :

“ Cher Maître et ami,

“ J'admire comme toujours votre lucidité merveilleuse.

“ Mais comment pouvez-vous ne pas tenir compte de la puissance si profonde et si légitime de l'esprit de nationalité ? Ou pourquoi l'acceptez-vous chez les uns pour l'ignorer chez les autres ?

“ Toujours vôtre,

“ G. CLEMENCEAU. ”

Sans doute, l'Autriche comprenait des nationalités très distinctes, mais la France en contient également Bretons, Normands, Auvergnats, Provençaux, etc., forment des races moins séparées peut-être que les diverses nationalités de l'Empire d'Autriche mais cependant fort différentes si les Allemands vainqueurs avaient partagé la France comme a été divisée l'Autriche, au nom du principe des nationalités, l'œuvre de mille ans d'histoire eût été anéantie.

**Utilisation des documents psychologiques
dans le gouvernement des peuples.**

[Retour à la table des matières](#)

La psychologie a été pratiquée instinctivement par tous les grands hommes d'État, mais elle en est restée un peu où en était la chimie avant Lavoisier.

C'est ainsi, par exemple, que l'école des sciences politiques de Paris, qui possède un nombre considérable de chaires, n'en renferme aucune consacrée à l'enseignement de la psychologie.

J'ai pu constater, cependant l'importance attachée à la psychologie par les hommes d'État, en voyant que je compte parmi eux beaucoup de lecteurs et même de traducteurs. Mes divers ouvrages, notamment ceux sur *la Psychologie des foules et des Lois de l'évolution des peuples*, ont été traduits en plusieurs langues étrangères : en arabe par le ministre de la Justice au Caire, Fathy Pacha; en Japonais par M. Motono, ambassadeur du Japon à Paris; en turc par le Directeur du plus important journal de Constantinople; en russe par le Grand-Duc Constantin, alors Directeur des Écoles Militaires de la Russie; en hindostani par le premier ministre du Nizam, d'Hyderabad, etc.

C'est la *Psychologie des foules* surtout qui a été la plus méditée par les hommes d'État.

Dans une interview de M. Mussolini, publiée par les Horizons de la Science, se trouve le passage suivant :

“ Vous avez en France, dans le domaine de la philosophie et de la science, des hommes dont s'honore le plus l'humanité, Gustave Le Bon par exemple; j'ai lu toute l'oeuvre de Gustave Le Bon. Je ne sais combien de fois j'ai relu sa *Psychologie des foules*, c'est un ouvrage capital auquel je me reporte souvent.

Dans une autre interview, publiée par les Annales, du 8 juin 1924, le Président de la République du Chili, Don Arturo Alessandri, s'exprime de la façon suivante :

“ Si un jour vous avez l'occasion de faire la connaissance de Gustave Le Bon, dites-lui que le Président de la République du Chili est son admirateur le plus fervent, je me suis nourri de ses oeuvres, et dites-lui que dans ma carrière politique j'ai eu constamment l'occasion de constater l'admirable vérité de ses observations.. ”

M. Roosevelt, ancien Président de la République des États-Unis, a exprimé plusieurs fois une opinion analogue sur les livres de Gustave Le Bon, notamment *Les Lois de l'évolution des peuples*, petit volume dont il ne se séparait jamais, disait-il, dans ses voyages et qui avait souvent inspiré sa politique.

Il répéta les mêmes assertions dans un déjeuner que lui offrit M. Hanotaux, lors de son passage à Paris.

Les hommes d'état français sont également des lecteurs assurés pour les ouvrages de psychologie politique. Les nombreuses lettres que j'ai reçues des plus éminents d'entre eux le montrent clairement. Les problèmes de psychologie qui se posent chaque jour aux hommes de gouvernement sont innombrables et de leur solution la vie d'un peuple peut dépendre. J'ai déjà rappelé ailleurs que quelque temps avant la guerre le grand vizir de l'Empire ottoman m'avait fait demander par son ambassadeur à Paris, d'aller à Constantinople faire un certain nombre de conférences de psychologie politique.

J'ai beaucoup regretté que l'état de ma santé ne m'ait pas permis d'accepter cette proposition elle prouvait, au moins, que les Turcs n'étaient pas mal disposés à l'égard de la France.

Il est infiniment probable que si, au début de la guerre, il s'était rencontré dans la flotte française un seul commandant de vaisseau assez hardi pour suivre le Goeben et le Breslau, lorsque ces deux navires allemands se rendirent à Constantinople, les Turcs fussent restés neutres et par conséquent la guerre se fût beaucoup moins prolongée.

Détermination de l'évolution sociale par l'étude des divers peuples.

[Retour à la table des matières](#)

“ Dans un de ses premiers livres, *l'Homme et les Sociétés*, leurs origines et leur histoire, le docteur Gustave Le Bon étudie l'évolution de l'homme et des sociétés depuis leurs origines les plus lointaines jusqu'à nos jours. Il cherche comment naquirent l'industrie et les arts, la famille et les sociétés, l'idée du bien et du mal; comment se formèrent les institutions et les lois, et quelles furent dans la suite des temps les causes de leurs transformations ; comment enfin chaque époque et chaque peuple eurent leur façon spéciale de penser, leurs croyances, leur morale et leur droit...

“ C’est dans l’étude des civilisations primitives que se découvrent les phases anciennes de nos institutions, de nos coutumes et de nos croyances. ”

“ ...Dans un livre sur la *Psychologie des temps nouveaux*, publié en 1920, le Dr Gustave Le Bon rappelle que la plupart des questions politiques, militaires, économiques ou sociales sont du ressort de la psychologie, que les Allemands perdirent la guerre pour les avoir méconnues et que leurs erreurs sur la psychologie des peuples armèrent contre eux des nations ne demandant qu’à rester neutres. ” (L’oeuvre de Gustave Le Bon) Extrait du rapport de M. Delatour, lu à l’Académie des Sciences morales et politiques, le 16 mai 1925.

Le socialisme comme croyance religieuse.

[Retour à la table des matières](#)

Depuis de longues années, Gustave Le Bon a démontré que la grande force du socialisme tenait à ce qu’il constituait non une politique mais une religion nouvelle, très voisine du christianisme à ses débuts.

Cette opinion, contestée d’abord, est tout à fait vulgarisée aujourd’hui. On en peut juger par les extraits suivants d’un article publié par *l’Ami du peuple* :

“ Le fils de M. Ramsay Mac Donald, après son père, fait la tournée des États-Unis; à l’Université de Chicago, il a parlé devant les membres du club socia-

-297-

liste et il a déclaré “ Pour les socialistes d’Angleterre, leur doctrine et leur action politiques ne sont ni un jeu ni une affaire ; elles sont une religion. ” Le mot n’est pas neuf; Gustave Le Bon l’a écrit depuis longtemps “ Le socialisme est beaucoup plus une croyance religieuse qu’une théorie raisonnée... ” Le socialisme et le bolchevisme constituent un péril grave parce qu’ils se répandent à la façon des religions, a sans arguments, dit Gustave Le Bon, “ par des affirmations, des rêveries, des promesses chimériques. ”

Impuissance de la logique rationnelle contre certaines forces collectives.

[Retour à la table des matières](#)

Parmi les grandes difficultés de la politique moderne figurent des mouvements d'opinion créés par les susceptibilités de l'amour-propre collectif.

Un des plus curieux exemples d'un tel conflit fut fourni à la Conférence navale, réunie à Londres, en janvier 1930, pour la réduction des armements.

On sait que trois mois de pourparlers journaliers aboutirent à un insuccès complet.

En se basant sur l'impuissance du rationnel à lutter contre les susceptibilités et les vanités collectives, j'avais eu l'occasion, dès l'ouverture de la Conférence, de prédire dans une lettre à l'ambassadeur d'Angleterre en France que, malgré tous les efforts des diplomates, l'échec serait total.

À ne considérer même que son prestige, l'Italie ne pouvait consentir à aucun prix qu'on lui refusât le droit théorique d'avoir une flotte égale à celle de la France.

Devant le simple mot " parité ", tous les efforts des premiers diplomates du monde vinrent se briser.

Les conceptions possibles de l'histoire.

[Retour à la table des matières](#)

Nos connaissances sur le monde et les êtres qui l'habitent sont tellement fragmentaires et changeantes qu'il est toujours intéressant de connaître les interprétations de l'Univers formulées par les esprits de structure différente.

Les influences rationnelles et les influences mystiques servant de bases à ces interprétations sont bien résumées dans les lettres suivantes échangées entre l'éminent historien Gabriel Hanotaux et Gustave Le Bon, à la suite d'une question posée par ce dernier.

Villula-Roquebrune-cap Martin (Alpes Maritimes)

14 février 1930.

“ Mon cher ami, je prends le mot “ providence ” et “ providentiel ” dans le sens où les prenaient Bossuet et Pascal.

Ce sont des garanties !

Je n'ai nulle prétention de représenter les “ historiens actuels ”. Mais l'histoire m'a appris qu'il n'y a de civilisation que chez des peuples qui gardent la foi en un idéal divin, c'est-à-dire en un créateur auteur de la loi morale.

La science a-t-elle dégagé de ses obscurités l'un et l'autre mystère, celui de la création et celui de l'âme ?...

N'étant pas scientifique, je ne sais. Mais, comme je tiens par-dessus tout à l'harmonie universelle et à la morale, je reste fidèle au choix de nos pères et aux croyances qui ont construit les sociétés humaines et qui les conservent.

Je crains Moscou.

Bonne santé. Creusez donc ces problèmes ! N'ayez pas peur ! Et croyez-moi votre ami bien dévoué.

“ Hanotaux. ”

Cette lettre provoqua chez son destinataire les réflexions suivantes :

Paris, 17 février 1930.

“ Cher ami, votre conception de l'histoire est très simple, mais s'écarte notablement de celles admises par beaucoup de savants.

Pour ces derniers, le monde se complique à mesure qu'on tente de l'approfondir.

A l'idée de création s'est substituée celle d'un univers infini n'ayant pas eu de commencement et ne pouvant finir.

Soixante-dix millions d'années nous sépareraient de l'époque où sur la nébuleuse refroidie, naquirent les microscopiques cellules qui furent les premiers êtres et dont les derniers descendants sont les humbles ancêtres qui précédèrent nos six mille ans de civilisation, pendant les cent mille ans de la préhistoire.

Quant à la loi morale dont vous parlez, impossible de la concevoir comme on le faisait à l'époque de Kant, mais simplement comme une nécessité sociale observée dans toutes les sociétés, même animales.

Aucune société humaine ne connut une morale aussi sévère que celle qui régit certaines sociétés d'insectes. Leur moralité n'est pas simplement instinctive puisqu'elle varie avec les nécessités du moment, phénomène caractéristique de la raison.

Vous trouverez dans le livre de votre collègue Bouvier, professeur au Muséum, de bien intéressantes pages sur la vie sociale des insectes ; il est même arrivé à la conclusion que les raisonnements des insectes sont identiques à ceux de l'homme.

Nous voilà bien loin de la divine Providence, cher ami, mais bien loin aussi des raisons premières des choses. Elles semblent s'éloigner de plus en plus à mesure que nous les poursuivons.

Très compréhensible au temps de Bossuet, le monde est bien compliqué aujourd'hui.

Notre désaccord sur la philosophie de l'histoire est assez grand, comme vous le voyez; il n'est pas complet cependant puisque nous sommes d'accord sur ce point qu'il faut un idéal pour orienter la vie des peuples.

Malgré ses fondements illusoires, l'idéal religieux est resté jusqu'ici le plus fort.

L'histoire enseigne, en effet, qu'avec des dieux nouveaux, naissent des civilisations nouvelles et que ces civilisations ne survivent pas à la mort de leurs dieux.

Votre très vieil ami,
" Gustave LE BON. "

II.

Extraits des publications antérieures de l'auteur concernant quelques-unes des questions traitées dans ce volume

[Retour à la table des matières](#)

Même réduite à la très superficielle vision des choses enregistrée par les livres, l'Histoire implique la connaissance de sciences diverses dont elle n'est, en réalité, qu'une synthèse.

Des investigations, plus approfondies que celles dont l'homme s'était contenté pendant six mille ans de civilisation, montrent que l'Univers est d'une extrême complexité. Elles ont pourtant réussi à créer quelques repères lumineux dans l'obscur forêt des phénomènes.

La connaissance des interprétations du monde, issue des laboratoires, est indispensable à la compréhension de l'Histoire.

Parmi ces recherches, il faut citer surtout celles relatives à la psychologie, c'est-à-dire à la science qui permet d'interpréter la genèse de nos actions. C'est pourquoi il nous a paru utile de reproduire quelques extraits des volumes que nous avons publiés sur divers chapitres de cette science.

Les forces directrices de l'univers

et l'explication des phénomènes.

[Retour à la table des matières](#)

Très simple à l'époque où les dieux en régissaient le cours, l'univers semble de plus en plus compliqué, à mesure que la science en recherche les raisons. Des phénomènes aussi simples, en apparence, que la chute d'une pierre, l'électrisation d'un bâton de résine, sont devenus pour le savant d'insolubles problèmes.

La science moderne renonce à découvrir un élément fixe dans l'univers, un repère invariable dans l'écoulement des phénomènes. Tous se sont évanouis tour à tour, et la matière elle-même, dernier élément sur lequel on croyait pouvoir compter, a perdu son éternité. L'instabilité succède ainsi à la fixité. Des fluctuations perpétuelles d'équilibre ont remplacé le repos.

La raison première des choses recule dans un infini inaccessible. Seuls, sont connaissables les rapports des phénomènes.

Abandonnant les explications trop sommaires, la science substitue maintenant aux grandes lois générales l'accumulation de causes infiniment petites, mais infiniment nombreuses. Elle enseigne que le monde physique, le monde biologique et le monde social, sont l'oeuvre de minimes individualités, sans action quand elles restent isolées, mais fort puissantes dès qu'elles sont associées. Les infiniment petits font surgir les continents, germer les moissons et maintiennent la vie. Toutes les individualités diverses : atomes physiques, cellules vivantes, unités humaines, etc., demeurent sans effet, si des forces directrices ne viennent provoquer et canaliser leurs actions.

Que les éléments considérés appartiennent au cycle physique, biologique ou social, il n'importe. Des agents directeurs sont toujours indispensables pour les orienter. Dès qu'ils cessent de subir leur influence, les éléments individuels, deviennent une vaine poussière.

Pour les cellules d'un être organisé, l'orientation directrice c'est la vie, son arrêt c'est la mort. Pour les unités de l'être social, la loi est la même.

Dans le cycle psychologique, nous voyons les forces directrices croyances., idéal, etc... se succéder sans jamais disparaître.

Elles peuvent changer de nom, mais persistent toujours. Orientation par la foi, l'épée, la science ou l'idée, il en fallut à toutes les phases de l'histoire. Priver une

société de puissances directrices, ou. la soumettre à des forces capricieuses oscillant constamment, serait la condamner à périr. (*Psychologie politique*.)

L'imprévisible en histoire.

[Retour à la table des matières](#)

L'imprévisible domine l'histoire.

Un esprit très perspicace aurait pu prédire avant la guerre la désagrégation de l'Autriche, peut-être aussi celle de la Russie et de la Turquie, mais comment eût-il soupçonné le brusque désastre de la formidable Allemagne? Elle était arrivée au faite de la puissance et le monde semblait menacé de subir ses lois. Puis en quelques semaines, vaincue partout, elle s'écroulait dans la honte et la désolation.

Cette succession de bouleversements engendrera sans doute de redoutables lendemains. Quels seront ces lendemains ? Que va devenir, par exemple, en Autriche, cette poussière de petites nations rivales, issues de la grande puissance qui les avait agglomérées après de séculaires efforts ?

Si les leçons du passé devaient servir de guide, on pourrait dire que l'Europe est menacée d'une série de guerres rappelant celles, livrées depuis le Moyen Age pour constituer avec de petits États les grands empires dissociés aujourd'hui.

Mais le monde a tellement évolué que les lois d'un passé très simple ne suffisent plus à expliquer un avenir très compliqué. Certains principes nouveaux sont nés et, au nom de ces principes, les institutions et les croyances vont subir sans doute des transformations imprévues. (*Psychologie des temps nouveaux*.)

Les forces psychologiques.

[Retour à la table des matières](#)

Toutes les forces extérieures qui agissent sur les hommes forces économiques, historiques, géographiques, etc., se transforment finalement en forces psychologiques.

Ces forces sont régies par des formes de logiques différentes.

C'est pour n'avoir pas su dissocier leurs influences respectives que tant d'historiens ont si mal interprété certaines époques, la période révolutionnaire notamment.

L'élément rationnel généralement invoqué, comme moyen d'explication, exerça en réalité l'action la plus faible. Il prépara la Révolution française, mais se maintint seulement à ses débuts.

L'influence de l'élément rationnel s'évanouit vite devant celle des éléments affectifs et mystiques.

Le rôle des influences mystiques devint alors considérable, elles fanatisèrent les armées et propagèrent à travers le monde la nouvelle croyance.

Aucune période de la vie de l'humanité ne présente pareille série d'expériences accumulées en un temps si court.

Les assemblées révolutionnaires justifient toutes les lois connues de la psychologie des foules. Impulsives et craintives, elles sont dominées par un petit nombre de meneurs et agissent le plus souvent en sens contraire des volontés individuelles de leurs membres.

Royaliste, la Constituante détruit l'ancienne monarchie; humanitaire, la Législative laisse s'accomplir les massacres de Septembre; pacifiste, elle jette la France dans des guerres redoutables. Contradictions semblables pendant la Convention. L'immense majorité de ses membres repoussait les violences. Philosophes sentimentaux, ils exaltaient l'égalité, la fraternité, la liberté, et aboutirent cependant à un effroyable despotisme.

Il est rare, comme l'a dit Bossuet, que la pensée humaine ne travaille pas pour des fins qui, non seulement la dépassent, mais qui sont le contraire même de son dessein.

Malgré tant d'apparences contraires, les luttes de l'avenir ne seront pas uniquement des conflits d'intérêts économiques mais aussi des conflits d'illusions psychologiques. (*Psychologie des Révolutions*.)

Les formes de logique régissant l'histoire.

[Retour à la table des matières](#)

Contrairement aux enseignements de la psychologie classique, il existe des formes de logique fort distinctes de la logique rationnelle la logique mystique et la logique affective, notamment.

Elles sont tellement séparées qu'on ne peut jamais passer de l'une à l'autre et, par conséquent, exprimer l'une en langage de l'autre.

Sur la logique rationnelle s'édifient toutes les formes de la connaissance, les sciences exactes notamment. Avec les logiques affectives et mystiques se bâtissent nos croyances, c'est-à-dire les facteurs principaux de la conduite des individus et des peuples.

La logique rationnelle régit le domaine du conscient où se fabriquent les interprétations de nos actes.

C'est dans le domaine du subconscient gouverné par des influences affectives et mystiques que s'élaborent leurs vraies causes.

L'observation montre que les sociétés sont guidées surtout par les logiques affectives et mystiques et que la logique rationnelle ne saurait guère les influencer et encore moins les transformer. (*Psychologie politique.*)

La volonté consciente et la volonté inconsciente.

[Retour à la table des matières](#)

Les phénomènes perçus par la conscience sont seulement des reflets d'une existence psychique intérieure que nous ne connaissons pas et où s'élaborent les plus importants mobiles de la conduite.

De cette élaboration des motifs naît la volonté. Elle se présente sous deux formes la volonté consciente seule admise par les psychologues, et la volonté inconsciente.

La volonté consciente implique une libre délibération, la discussion de considérations objectives. Dans la volonté inconsciente, c'est l'inconscient qui délibère pour nous. La décision arrive alors toute formée dans le champ de la conscience qui l'accepte généralement, bien qu'elle puisse la rejeter.

La volonté inconsciente se manifeste sous forme de désirs et d'impulsions, guides habituels de la conduite. La plupart des hommes n'ayant d'autre guide que leur volonté inconsciente, c'est elle qu'il faut influencer pour les faire agir.

Suffisamment stabilisée chez un peuple, la volonté inconsciente lui donne une grande force. On a justement remarqué que tous les peuples sont conduits par les forces instinctives qui dérivent de leur race.

C'est en créant des volontés inconscientes dans l'âme des multitudes que les grands manieurs d'hommes dirigent les foules à leur gré. (*Enseignements psychologiques de la guerre.*)

Rôle de l'inconscient dans la vie des peuples.

[Retour à la table des matières](#)

L'inconscient est en grande partie un résidu ancestral. Sa puissance tient à ce qu'il représente l'héritage d'une longue série de générations qui chacune y ajoutèrent quelque chose.

L'inconscient nous guide dans l'immense majorité des actes de la vie journalière. C'est surtout dans le dressage de l'inconscient que l'éducation réside, il constitue un véritable capital psychique.

L'intuition, origine des inspirations géniales, sort de l'inconscient. (*Les opinions et les croyances.*)

Caractères fondamentaux des foules.

[Retour à la table des matières](#)

Parmi les caractéristiques des foules, il faut mentionner leur crédulité infinie, leur sensibilité exagérée, l'imprévoyance et l'incapacité à se laisser influencer par un raisonnement. L'affirmation, la contagion, la répétition et le prestige constituent à peu près les seuls moyens de les persuader. On peut faire tout admettre à une foule. Rien n'est impossible à ses yeux.

L'homme en foule descend beaucoup sur l'échelle de la civilisation. Devenu un barbare, il en manifeste les défauts et les qualités violences momentanées, comme aussi enthousiasmes ou héroïsmes.

Dans le domaine intellectuel, une foule est toujours inférieure à l'homme isolé. Dans le domaine moral et sentimental, elle peut lui être supérieure.

Une foule accomplira aussi facilement un crime qu'un acte d'abnégation.

L'action des foules est considérable sur les individus dont elles sont formées. L'avare y devient prodigue, le sceptique croyant, l'honnête homme criminel, le lâche un héros.

Les exemples de telles transformations abondent dans l'histoire, à l'époque des révolutions surtout.

La psychologie individuelle et la psychologie collective conduisent à des actes fort différents. Par le fait seul de son incorporation à une foule, l'égoïste devient altruiste au point de sacrifier sa vie au service de la cause adoptée par la collectivité dont il fait partie.

Les foules ne conçoivent les gouvernements que sous la forme autocratique, c'est pourquoi elles ont toujours acclamé les dictateurs.

Un gouvernement populaire ne signifie nullement d'ailleurs un gouvernement par le peuple, mais bien par ses meneurs.

Loin d'être vraiment populaires, les gouvernements actuels de la plupart des pays représentent simplement une oligarchie de meneurs.

L'État moderne, quel que soit son chef, a hérité aux yeux des multitudes et de leurs meneurs, de la puissance mystique attribuée aux anciens rois, alors qu'ils constituaient une incarnation de la volonté divine.

Le peuple n'est pas seul animé de cette confiance dans la puissance du gouvernement. Tous nos législateurs le sont également.

Les politiciens n'arrivent pas à comprendre que les institutions, étant des effets et non des causes, ne renferment en elles-mêmes aucune vertu. (*Psychologie des Révolutions.*)

Le maniement des armes psychologiques.

[Retour à la table des matières](#)

Les armes psychologiques possèdent une puissance souvent supérieure à celle des canons, mais leur maniement est difficile.

Le clavier des facteurs psychologiques ne peut être manié qu'avec beaucoup d'art.

Pendant la dernière guerre, l'incapacité des Allemands à manier les armes psychologiques dressa contre eux les plus grands peuples, d'abord l'Angleterre dont la neutralité eût été si facile à obtenir, puis l'Italie et les États-Unis.

Une des plus grosses erreurs psychologiques commises par les Allemands fut de croire que tous les hommes obéissent aux mêmes mobiles. Les menaces, la terreur et la corruption, qui constituèrent leurs principales armes psychologiques, n'eurent d'autres résultats que de faire surgir du sol anglais trois millions de volontaires et aux États-Unis de rompre une neutralité que l'Allemagne aurait dû se conserver à tout prix. (*Psychologie des temps nouveaux.*)

Influence du passé dans la vie des peuples.

[Retour à la table des matières](#)

Les changements d'institutions politiques ont une influence très faible sur la vie des nations. La mentalité des hommes, et non les institutions, détermine leur histoire.

L'état actuel d'un être quelconque étant déterminé par la succession de ses états antérieurs, les transformations réalisables par chaque génération sont toujours minimales.

Les changements absolus que rêvent les partis politiques ne sont jamais réalisables. (*Les incertitudes de l'heure présente.*)

Fixité et mobilité des agrégats psychologiques constituant le caractère.

[Retour à la table des matières](#)

Les agrégats constitutifs du caractère peuvent être fortement ou faiblement cimentés.

Aux agrégats solides correspondent les individualités fortes qui se maintiennent malgré les variations de milieu et de circonstances, tels les Anglais, par exemple.

Aux agrégats mal cimentés, correspondent les mentalités molles, incertaines et changeantes, tels les Slaves.

Elles se modifieraient même à chaque instant sous les influences les plus légères, si certaines nécessités de la vie quotidienne ne les orientaient comme les bords d'un fleuve canalisent son cours.

Sans rigidité, la personnalité n'aurait aucune fixité et sans malléabilité elle ne pourrait s'adapter aux changements de milieu résultant des progrès de la civilisation.

L'excès de malléabilité de l'âme nationale pousse un peuple à des révolutions incessantes L'excès de rigidité empêche tout progrès et conduit à la décadence. Les espèces vivantes, comme les races humaines, disparaissent lorsque, trop stabilisées par un long passé, elles sont devenues incapables d'adaptation à de nouvelles conditions d'existence.

Peu de peuples ont su réaliser un juste équilibre entre ces deux qualités contraires, stabilité et malléabilité.

Propagation des croyances et contagion mentale.

[Retour à la table des matières](#)

La contagion mentale constitue un phénomène psychologique dont le résultat est l'acceptation involontaire de certaines opinions et croyances. Sa source étant inconsciente, elle s'opère sans qu'aucun raisonnement y participe.

On l'observe chez tous les êtres en foule, de l'animal à l'homme. Son action immense domine l'histoire. Elle représente en effet l'élément essentiel de la propagation des opinions et des croyances.

Sa force est souvent assez grande pour faire agir l'individu contre ses intérêts les plus évidents.

Elle transforme des êtres pacifiques en guerriers courageux, de placides bourgeois en farouches sectaires.

Le contact des individus n'est pas nécessaire pour produire la contagion mentale. Elle peut s'établir par les livres, les journaux, les nouvelles télégraphiques, même par de simples rumeurs...

Les sentiments, bons ou mauvais, sont contagieux, et c'est pourquoi le rôle de l'entourage dans l'éducation offre tant d'importance.

La contagion mentale est assez forte pour asservir toutes les intelligences...

Quand on connaît bien son mécanisme, on possède une des clefs principales des facteurs fondamentaux de l'histoire. (*Les opinions et les croyances.*)

L'idéal et la raison dans la vie des peuples.

[Retour à la table des matières](#)

Changer la conception du bonheur d'un individu ou d'un peuple, c'est-à-dire son idéal, c'est changer du même coup sa conception de la vie et par conséquent sa conduite.

L'histoire n'est guère que le récit des efforts accomplis par l'homme pour édifier un idéal puis le détruire dès que, l'ayant atteint, il en découvre la vanité.

Le scepticisme possible chez quelques individus est un sentiment que les foules ne sauraient connaître. Il leur faut un idéal créateur d'espérances.

Pour qu'une société soit solidement constituée, il lui faut acquérir un idéal commun : religieux, militaire ou tout autre. Alors seulement, l'âme nationale est née. Jusqu'à sa formation, un peuple reste une poussière de barbares capable seulement de cohésion momentanée sous la loi d'un chef, mais sans lien durable.

Le passage de la barbarie à la civilisation s'accomplit par l'acceptation d'un idéal commun.

Les peuples retournent à la barbarie dès que l'âme nationale se désagrège. Les Romains périrent lorsque disparut dans leurs cœurs le culte de Rome et les institutions qui avaient déterminé sa grandeur.

De nos jours, les anciens idéals ont perdu leur puissance. Ils sont remplacés par une haine jalouse de toutes les supériorités. Les aspirations populaires représentent, de plus en plus, une lutte contre les inégalités de l'intelligence et de la fortune.

Le rôle de la raison dans la vie des peuples fut toujours très inférieur à celui de l'idéal. Cette faculté s'est constamment mise au service des impulsions affectives et mystiques les moins défendables.

Les opinions et les croyances dont un idéal est formé sont édifiées non, contre la raison, mais indépendamment de toute raison. (*Les opinions et les croyances.*)

Facteurs modernes de l'évolution des peuples.

[Retour à la table des matières](#)

Les véritables caractéristiques de l'âge actuel sont d'abord la substitution de la puissance des facteurs économiques à celle des rois et des lois; en second lieu, l'enchevêtrement des intérêts entre peuples jadis séparés, et n'ayant rien à s'emprunter.

Devant l'importance grandissante des facteurs économiques, l'influence des gouvernements, si prépondérante autrefois, devient chaque jour plus faible. Ils obéissent maintenant aux nécessités présentes et ne commandent plus.

Avec les progrès de la science, de l'industrie et des relations internationales, sont nés de tout-puissants maîtres auxquels les peuples et leurs souverains eux-mêmes doivent obéir. (*Psychologie politique.*)

Les exigences du nombre.

[Retour à la table des matières](#)

Les mentalités primitives ne connaissent ni l'injuste, ni l'absurde, ni l'impossible. Comme elles forment la majorité, on est bien obligé de subir leurs fantaisies interprétées par les esclaves du nombre. (*Psychologie politique.*)

Conflits modernes entre la multitude et l'élite.

[Retour à la table des matières](#)

Dans le monde antique on ne pouvait s'enrichir, comme le firent les Romains, qu'en ruinant d'autres peuples.

Dans les temps modernes, il est difficile de s'enrichir sans accroître en même temps la prospérité générale. Cet enrichissement collectif est dû à l'influence des

élites, les civilisations du type moderne créées par des élites ne peuvent vivre et évoluer que par elles.

Jamais ces dernières ne furent plus nécessaires qu'aujourd'hui, jamais cependant elles ne furent aussi difficilement supportées.

Un des problèmes modernes est d'arriver à faire vivre, ensemble, l'élite sans laquelle un pays ne peut subsister et une masse immense de travailleurs aspirant à écraser cette élite avec autant de fureur que les Barbares en mirent jadis à saccager Rome...

L'antagonisme s'évanouira le jour où les foules, conscientes de leurs vrais intérêts, découvriront que la disparition ou l'affaiblissement des élites entraînerait rapidement pour elles la pauvreté d'abord, la ruine ensuite. (*Psychologie politique.*)

Rôle de l'opinion dans la vie des peuples.

[Retour à la table des matières](#)

L'opinion a toujours dominé le monde, mais jamais autant qu'aujourd'hui.

Napoléon avait déjà constaté son influence considérable ; elle était, suivant lui, une puissance invincible, mystérieuse, à laquelle rien ne résiste.

Qui se rend maître de l'opinion peut conduire un peuple aux actes les plus héroïques, aussi bien qu'aux plus absurdes aventures.

Les hommes d'État supérieurs surent toujours diriger l'opinion, les politiciens médiocres se bornent à la suivre (*Psychologie des temps nouveaux.*)

Influence de la mentalité populaire sur les gouvernements.

[Retour à la table des matières](#)

Le peuple souverain est aussi adulé aujourd'hui que le furent jadis les pires despotes. Ses appétits bruyants, ses plus inintelligentes aspirations suscitent des admirateurs et des serviteurs.

Pour les politiciens, serviteurs de la plèbe, les faits n'existent pas, les réalités n'ont aucune valeur, la nature doit se plier à toutes les fantaisies du nombre. (*Psychologie politique.*)

Les mentalités radicale et jacobine.

[Retour à la table des matières](#)

La mentalité radicale moderne est tout à fait voisine de la mentalité jacobine de l'époque révolutionnaire. Le jacobin n'est pas, en réalité, un rationaliste, mais un croyant. Loin d'édifier sa croyance sur la raison, il moule des arguments rationnels sur sa croyance, et n'est jamais influencé par un raisonnement, quelle qu'en soit la justesse.

Sa vision des choses, toujours très courte, ne lui permet pas de résister aux impulsions passionnelles puissantes qui le mènent.

Le jacobin est en réalité un mystique qui a remplacé ses vieilles divinités par des dieux nouveaux. Imbu de la puissance des mots et des formules, il leur attribue un pouvoir mystérieux. Pour servir ces divinités exigeantes, il ne reculera pas devant les plus violentes mesures. (*Psychologie des Révolutions.*)

Évolution des grands principes révolutionnaires, progrès moderne du despotisme.

[Retour à la table des matières](#)

Ce n'est pas dans un âge de liberté ni de fraternité que l'humanité est entrée. Rejetée par les socialistes et les partisans de l'étatisme, la liberté ne représente plus qu'un incertain symbole. Repoussée par tous les défenseurs des luttes de classe, la fraternité reste une illusion, sans prestige.

De la triade révolutionnaire toujours gravée sur nos murs, l'égalité seule a vu son pouvoir grandir. Devenue la divinité des temps nouveaux, elle continuera sans doute à chasser les rois de leurs trônes et les dieux de leurs sanctuaires jusqu'au jour où, ne réalisant plus les espérances des peuples, elle périra à son tour.

Les discours de tous les orateurs politiques, du début de la Révolution à nos jours, proclament sans cesse la haine du despotisme et l'amour de la liberté.

L'histoire de la même période révèle, au contraire, l'horreur profonde de la liberté, surtout de celle des autres et le goût de la tyrannie.

Toutes les batailles politiques roulent presque exclusivement sur la question de savoir quel parti exercera cette tyrannie et quelles classes de citoyens la supporteront. (*Psychologie politique.*)

-319-

CONCLUSION GÉNÉRALE

[Retour à la table des matières](#)

Avec les citations précédentes se termine le volume dans lequel j'ai essayé de montrer quelques-unes des grandes orientations de l'Histoire et les nécessités qui en guident le cours.

Depuis l'époque lointaine où, confiné dans les ténèbres de la préhistoire, l'homme n'avait d'autre mobile d'activité que les besoins de se nourrir et de se reproduire, le monde s'est bien des fois transformé. Aux primitives conditions d'existence qui orientèrent l'humanité à son aurore et qui, pour la grande majorité des hommes, restent toujours seules à l'orienter, d'autres mobiles d'action se sont progressivement ajoutés. De ces mobiles, les plus puissants furent les illusions bienfaisantes ou nuisibles, puissantes toujours, qui dirigèrent les peuples pendant la succession des âges.

*
* *

Malgré les lumières projetées par de nombreuses découvertes, l'interprétation des grands phénomènes historiques reste bien insuffisante encore et la plupart des questions demeurent sans réponse. Comment les grands hallucinés créateurs de mythes ont-ils réussi à faire naître les dieux divers qui régirent l'histoire ? Comment le réel sort-il de l'irréel ? Comment naissent et se transforment les volontés populaires ? Pourquoi le rôle des erreurs collectives dans la vie des peuples est-il supérieur à celui de la raison ?

Si l'histoire est pleine d'obscurité et d'illusoires interprétations, c'est qu'elle n'est en réalité qu'une extériorisation de quelques-uns des phénomènes mystérieux dont l'ensemble constitue la vie. L'étude de la vie est indispensable à la compréhension de l'histoire. C'est pourquoi nous avons cru devoir parler dans cet ouvrage des lois qui la régissent.

L'histoire, récit de certaines manifestations de la vie, prend donc ses origines dans un domaine toujours mystérieux, puisque tous les phénomènes depuis la formation d'une simple cellule jusqu'au développement cérébral de la pensée demeurent à ce point incompréhensibles, qu'il est impossible de formuler une hypothèse pour les expliquer. Comprendre la vie du plus modeste organe est très au-dessus des ressources de l'intelligence.

Il ne faut pas désespérer cependant de réussir à pénétrer un jour dans cette région obscure. Le compréhensible d'aujourd'hui est formé de l'incompréhensible d'hier.

L'étude d'une telle évolution comporte deux stades différents. Dans le premier des phénomènes sont constatés, simplement. Dans le second, ils sont compris. Ces différents degrés de la connaissance s'observent facilement au sein de la pensée moderne. Il lui faut bien accepter, en effet, certaines explications qu'elle ne saurait encore comprendre. C'est ainsi, par exemple, que se répand de plus en plus l'idée d'un Univers en transformation perpétuelle sans commencement, sans limites et sans fin. À l'éternité placée devant nous, d'une conception relativement facile, s'ajoute l'éternité située derrière nous et que l'esprit semble obligé d'accepter, mais ne saurait concevoir. La géométrie elle-même se trouve fondée, comme je l'ai montré il y a longtemps, sur des définitions que l'intelligence est forcée d'admettre sans les comprendre.

Pour approfondir un peu la connaissance de l'Histoire, il ne faut pas isoler l'homme de son milieu, mais le rattacher à la longue série des êtres dont il est le couronnement et à l'Univers dont il ne représente que l'une des manifestations.

C'est ainsi que nous avons été conduit à étudier des sujets paraissant étrangers à l'Histoire, bien qu'ils en soient les réels fondements.

Paris 1930

FIN